

Libertin'âge

Le gros rouvre des libertins

Roman

Thierry TE DUNNE



Mention Légale

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, les œuvres publiées sur le Blog Post-scriptum sont protégées.

Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Avant d'utiliser les informations contenues dans mes livres, il est de votre responsabilité de les faire vérifier par des professionnels compétents. Je ne peux être tenu pour responsable de l'utilisation ni de l'usage de ces informations. De plus, je ne peux être tenu pour responsable ni être accusé d'une quelconque responsabilité par rapport à l'usage ou l'utilisation d'aucun produit, marques déposées ou noms de produits cités dans mes ouvrages.

Au-delà de cette mention légale, je vous remercie de votre honnêteté et de me contacter

<http://post-scriptum.eklablog.com/contact>

pour tous projets en rapport avec l'utilisation de mes œuvres, ceci afin de pouvoir continuer à les distribuer gratuitement.

© 2016 – Thierry TE DUNNE

Tous droits réservés – Reproduction interdite sans autorisation de l'auteur.

De nombreuses sources sont issues du net et notamment de

<http://fr.wikipedia.org>

Du même auteur :

Le Monde Métamorphe d'Othilie Rheum Pha Gustavia

L' Atavisme de Lazare

Sous les jupes des filles

Le Chant des deux vies

Les Micocènes

Sale Injustice D'Aimer

Un chien, Une canne, Quatre roues et un toit

Contact :

ttd@orange.fr

<http://post-scriptum.eclublog.com>

© 2013 - Thierry TE DUNNE

Tous droits réservés - Reproduction interdite sans autorisation de l'auteur



Remerciements à :

Camille, Val, Thierry, Virginie, Nadège, Dany, mon panel, pour leur travail de lecture et de correction.

Toutes les libertines et libertins.

Tous les auteurs qui à travers les siècles ont écrit sur ce sujet.

Préface :

Une farce de moujingue m'a fait vivre loin
de mes compères. Par le pied d'une
mistonne, gland, je fus rejeté ici. Exilé, sur
cette terre sans asile, torve, loin de la
chênaie, j'ai poussé.

Désanobli au tronc rugueux, houpplier chétif,
ramure décatie, la rousse, j'ai imploré. En
son dessein, je l'ai priée de m'aider, qu'à
jamais je ne sois l'aire de jeu d'un
quelconque gamin.

Mais tout pacte à un prix, dame la lune en
son sein garde le mien. La rançon imposée fit
de moi le prier d'un lieu saint. Un chêne
tricentenaire, concierge d'un autel sans abbé.

Là, où le bois de mes congénères de main
d'homme est transformé. Moi, par son pacte
lié, c'est de mes racines que je fais lit.
Cosy sylvicole pour les fols rejetons de cette
fille de la nuit. Devenu au fil des ans anciens,
Le gros rouvre des libertins.

Bien après l'heure des mégères, marmots et
chevaux de bois.

Quand le soleil fuit, que l'espace n'est plus
empli, de clabaudages, de cris, de voix.

Quand vient l'heure salutaire, celle de bien
après-midi, ils viennent à moi.

Sur le banc de pierre, comme un
confessionnal installé par les anciens.

Moi, ce chapelin, je vois, j'entends les
pénitences, les ébats de ces enfants mutins.



Il en est de ceux, mes favoris, Serviteurs zélés du Féminin Sacré, ils n'ont de cesse que de le faire respecter, enseignant, consignait édits et dires de ces galantes gens.

Roturières, roturiers, gens de noblesse, nantis, c'est en aristocratie qu'ils se revendiquent et s'unissent.

Chevalière, Chevalier, portant l'épée en signe des combats menés à faire des mots, Libertine, Libertain une particule en leur cœur, leur nom associés.

Humanistes avant tout, libres penseurs, hédonistes, ils se refusent à la médiocrité.

Pour eux le Libertainage est une philosophie, une façon d'être et non de paraître et c'est en leur chair, vœux et jeux qu'ils écrivent à jamais leurs lettres de noblesse.

Eux que je nomme les scribes de ses enfants mutins.

Le Siècle des Lumières




Libertin(e)

je me souviens de l'être que j'étais, enferré et fier
de l'héritage de ses pairs.

Emporté par sa vie, oubliant ses envies...

Je n'étais qu'un trait pour raturer ma nature, que
d'autres jugeaient impure et, sous leur volonté, je
n'osais me courber. Chêne fier et dur, un roi en
leur nature, qui sous couvert de légalité se laissait
célébrer, dans le sang d'un hyménée, sur l'autel
d'un mariage, dans les cris d'un nouveau-né.

Libertin(e) je suis....

A woman with a tall, white, powdered wig stands in a dark, ornate doorway. She is wearing a dark, low-cut dress with lace detailing and long, dark gloves. The doorway is framed by intricate ironwork. The scene is dimly lit, creating a gothic and mysterious atmosphere.

Toinette.

De ses terres, jeune centenaire, je devins
le châtelain.

Douces facéties de libertine, après qu'un
certain marquis l'eut prise pour amie.

Le Rouvre aux Libertins.

En sifflant la lame de cuir de la cravache s'écrase sur l'oreiller à quelques centimètres de sa tête et elle s'éveille en sursaut. Apeurée, elle reprend peu à peu ses esprits et distingue devant elle la forme familièrement rubiconde de sa tante, tandis qu'une servante ouvre en grand rideaux et fenêtres. Comme un amant revêche, d'un baiser glacial, le jour la tire définitivement de son sommeil.

Elle se redresse pour faire face à la menace qui se plante devant elle au pied du lit en renvoyant la servante d'un geste. Violaine en s'éclipsant, poings fermés, lève exacerbée les yeux au ciel dans une mimique d'un "ça recommence et on va encore trinquer nous autres".

— Ma chère l'heure est venue de vous mariez.

Nous y voilà, pense Violaine en refermant la porte, pauvre Toinette.



— Encore ! Mais c'est une obsession chez vous ma tante.

— Oh ! Toinette cessez ! et couvrez-vous, une femme de votre rang ne se doit pas de dormir nue.

— Ne vous en déplaise, votre sœur... Ma mère m'a faite avec ces appâts-là et vous m'avez vue nue depuis ma

naissance, déclare Antoinette acerbe sortant de son lit en se flattant les seins et la croupe.



— Oh ! Cessez vous dis-je, je ne vous ai pas élevée ainsi, vous savez bien le lien qui nous unissait votre mère et moi, déclare chagrinée la rombière en se signant.

— Votre amour pour elle et la haine envers son mari butor et votre inaction en ce temps où elle a payé de sa

vie l'arrestation de cet ivrogne qui la battait comme plâtre et la violait... Oui, je sais l'histoire, vous me l'avez tant contée.

— Cessez de suite impertinente, ou je...

— Me battre ma tante ! Pour sûr que vous auriez été une meilleure femme pour Henri de Aguesse, vous l'auriez bien plus souvent corrigé de votre cravache fétiche et auriez sûrement évité que la particule, que votre pauvre Henri s'est achetée à prix d'or, ne soit entachée. Belle ironie en vérité pour un fils de drapier que d'avoir son linge tâché, devenu invendable.

— Vous n'êtes qu'une impertinente, tout comme...

— Ma mère, oui je sais, vous n'avez jamais cessé de le rabâcher à vos amis, comme une rancune. Qu'y puis-je moi, si ma mère a osé offrir son fessier en guise de corbeille d'avant le mariage et de vous damer le pion.

— Comment ! Vous ne savez rien !

— Que si ma tante, depuis mes premiers saignements, en écoutant la domesticité, j'ai su l'histoire. Cela même qu'en tante attentionnée, vous avez toujours su si bien dissimuler.

— Des ragots de cuisine, vous le savez... je...je vous ai... je vous aime comme ma fille, lui assure sa tante désarmée par la révélation, maudissant intérieurement ses gens de maison et leur langue trop bien pendue.

— Certes ma tante, mais votre amour m'étouffe, lui assure Toinette, étonnée de voir sa tante de 15 ans son aînée perdre pied, comprenant pour l'avoir éprouvée la douleur de la vérité révélée. Lasse de cette guerre perpétuelle, la gorge nouée, partagée entre affection et haine, elle ajoute précipitamment, je ne suis pas dupe, sans vous et votre fortune, en fille d'assassin, je serais depuis longtemps à la rue.

— Qu'importe, elle fait surtout de vous un beau parti et vous ouvre les portes de la noblesse, lui assure dans un rictus qu'elle veut pour sourire, sa tante, ravie d'entendre cette forme de reconnaissance. Je ne suis pas éternelle vous savez et je m'inquiète pour votre avenir...

— Je sais ma tante et je vous remercie de votre sollicitude, mais...



D'habitude, cette réplique suffit à mettre fin aux combats réguliers et à remiser la question du mariage. Mais cette fois sa tante ne part pas exaspérée en levant les yeux au ciel. Non cette fois la vieille s'approche d'elle et gentiment, posant son front contre le sien, lui dévoile son amour. Ce geste, Antoinette l'a toujours attendu et lentement sa haine fond sous la douceur de cette peau

ridée sur la sienne, sous la chaleur de cette femme qui est depuis toujours sa marâtre.

— Je vous ai toujours déçue ma tante, hoquette Antoinette dans les larmes qui l’envahissent.

— Non point, tu es... Cessons cela et revenons à ce mariage, se reprend sa tante, pratique pour dissimuler ses émotions et ses larmes. J’ai trois beaux partis, un peu vieux j’en conviens, mais riches.

Délicatement, elle pose sa main sur l’estomac de sa nièce.



— Il est temps que ce ventre porte le fruit qu'une femme doit donner. Je vous promets que votre époux sera des plus doux et puis tenez, prenez ceci, elle ramasse et tend à Antoinette la cravache, voici votre cadeau de mariage, à vous de dresser celui qui établira son campement entre vos cuisses.

— C'est donc sans espoir !

— Oui Toinette, le docteur Bourbodier sort de me visiter et je ne pourrais en aucun cas enfanter, c'est à vous par devoir de prendre époux et de perpétuer notre nom.

— Comment ! Vous...

— Oui ma chère... à me marier, devant votre obstination et cet... amour pour vous, je me suis résignée à faire moi-même ce que j'exige de vous.

— C'était donc cela toutes ces visites.

— Oui... J'en ai essayé quelques uns, mais aucun n'a eu mon plaisir.

—Ma tante !

— Quoi ! Que croyez-vous, je suis une femme et j'ai des désirs, si feu votre oncle n'était pas mort à la fin de cette guerre de sept ans, certain que vous auriez eu une sœur pour jouer, mais il en est ainsi et je vous en conjure Toinette, prenez cette opportunité que je vous offre, il est temps que notre famille s'anoblisse et que votre ventre s'arrondisse.

— Je vais... Je vais y réfléchir...

— Promis ?

— Oui ma tante, promis.

— Alors soit ! habillez-vous et allons déjeuner, ordonne sa tante en lui déposant un baiser sur le front d'un geste inaccoutumé.

Sous les yeux ébahis d'Antoinette, sa tante referme les fenêtres et ressort en chantonnant.

Puis, entendant sa tante derrière la porte vociférer contre les servantes, Antoinette se rassure, le monde est bien comme avant et pourtant...

Le déjeuner se transforme vite en réunion d'état-major, comme si ce mariage était une évidence proche étayée par les arguments de sa tante. Lasse, Toinette demande à se retirer et s'éclipse, se rend aux écuries. Sans déranger le palefrenier, elle prend Alzette sa jument et, montant comme à son accoutumée à cru, cravache en main, elle chevauche à bride abattue vers n'importe où.

Il entre discrètement dans le vestibule et salue la femme qui, penchée sur son livre de comptes, ne semble pas le remarquer.

— Madame !

— Ha ! Mon cher Marquis, s'exclame la tante d'Antoinette, faisant mine de ne pas avoir perçu sa présence.

— Gabriel, pour vous servir, répond-il pour clore le protocole.

— Si je vous ai fait mander, c'est que j'ai une nièce à marier, voyez-vous.

— Elle est grosse ?

— Que non, que vous êtes bête, je..

— Pardonnez-moi, mais souvent l'on appelle en cette heure trop tardive.

— Je sais, mais laissons cela, pour l'heure, je cherche un bon mari pour ma nièce et l'on m'a chaudement recommandée à vous, bien que votre réputation de...

— Libertin, je vous en prie, ne soyez en rien effrayé, ce sont là mes lettres de noblesse et au vu de votre beauté

peut-être me permettez-vous de rattraper ce temps qui dans son ignorance du plaisir nous a séparés.

— Vil flatteur, mais l'on m'a prévenue que vous mariez autant le verbe que les gens et je ne mélange jamais affaires et plaisir.

— On me l'a dit aussi, bien que je trouve insolent de laisser se faner tant d'esprit, de beauté, de douceur dans la noirceur de l'encrier et le maniement de la plume, pour ne coucher que des chiffres sur le vélin d'un livre de comptes.

— Qui vous dit que je ne couche pas de comptable dans mes draps...

— Mais vous Madame, vous me l'avez assuré, que jamais vous ne mêliez affaire et badinage.

— Touché, on me l'avait bien dit que vous aviez de l'esprit et qu'en vous je trouverais de l'écho à mes préoccupations.

— Alors soit, me voilà engagé par celle que l'on prénomme à la ronde la Cavalière, non pas pour votre façon de chevaucher, mais pour cette cravache fétiche qui... Gabriel semble la chercher, m'a-t-on dit ne vous quitte jamais. Où est-elle ?

— Seriez-vous adepte de cette forme de plaisir ?

— Pas le moins du monde, je laisse à d'autres ces plaisirs sombres. L'agonie, c'est en serviteur du féminin sacré que j'aime à la vivre, dans la lumière d'un instant d'égalité, voulu et partagé.

— Sachez Monsieur, que je viens de l'offrir à ma nièce en cadeau de nocces et ce qu'on m'a dit de votre réputation est bien fondée. Je vous engage, alors voilà...

Conspirateurs, ils s'installent et discutent sur les projets que la tante d'Antoinette exprime à grands traits, laissant au Marquis le loisir de fonder ses recherches. Il prend enfin congé et se dirige à grandes enjambées vers le lieu qu'on lui a désigné pour la rencontre. Preuve que ce que veut la Cavalière est force de réalité. En chemin, il pense aux gains que cette opération va lui apporter et surtout le compte de ses dettes qu'il va pouvoir solder. Ses dernières folies lui ont trop coûté, mais comment aurait-il pu résister.



Dans un bois, essoufflée par sa cavalcade, l'esprit indécis, le corps échauffé, elle fait halte et laissant Alzette à la joie de brouter, elle profite de la fraîcheur et, gamine, tresse bracelets et couronne pour rehausser sa nouvelle robe. Rassérénée par ses gestes de l'enfance,

elle se décide à poursuivre sa chevauchée au travers des bois jusqu'à un étrange lieu. Esseulé, proche d'un banc en pierre, un grand rouvre trône. Elle ignore tout de cet endroit et si il est sur ses terres, mais le lieu par sa solitude subitement la charme. Forçant Alzette au pas, elle s'approche en faisant le tour et découvre de dos un homme assis sur le banc, plongé sans sa lecture.

— Holà manant, que faites-vous sur mes terres ?
l'interpelle dédaigneuse Antoinette de sa monture, mentant, frustrée de trouver quelqu'un en place pour troubler son isolement.

L'autre ne bouge pas et continue sa lecture.

— Holà te dis-je ! Qui es-tu ?

— Chez moi voyez-vous.

— Comment ?

— Partout je suis chez moi, lui répond l'homme sans dédaigner sa lecture.

— Vous êtes sur mes terres et j'entends être seule ici, surenchérit Antoinette agacée.

— Alors bonjour à vous Madame, mais je n’ai en rien fini ce chapitre et il vous faudra vous armer de patience, celui-ci est fort long et très intéressant.

— Mais j’entends à me faire respecter Monsieur, d’ailleurs tournez-vous.

— Ah ! Voilà qui est meilleur... Ce “Monsieur” sied bien mieux au serviteur du féminin sacré que je suis, Madame, serviteur certes mais pas servile, assure l’homme, toujours sans se détourner.

— Qu’est-ce donc que se charabia ? demande Toinette, amusée malgré elle par le ton de l’homme et la situation.

— Descendez, je vous le dirai, assure l’autre.

— Je suis ici, répond Toinette en posant sa cravache sur l’épaule de l’homme.

— Madame, ôtez cette lanière de mon épaule, je ne supporte sur moi, par galanterie, que celle des “Redingotes anglaises”¹ sur mon vit. Je vous l’ai dit “serviteur certes mais pas servile”.

— Fort bien ! Alors tournez-vous.

— Pourquoi faire, mon visage vous en apprend-il plus sur moi ?

¹ Préservatif en caecum de mouton orné d'un ruban

— Oh ! Vous êtes agaçant !

— Serviteur Madame, dit l'homme en se retournant et en la saluant.

— Monsieur, réplique Antoinette amusée dans une révérence.

— Permettez- moi de me présenter, Marquis Gabriel de Pontpierre et cet endroit n'appartient à personne.

— Si, bientôt il sera à moi, Antoinette de Aguesse.

— À votre aise, mais je doute que vous en tiriez un quelconque profit.

— J'en serai seule juge.

— Certes Madame... Je cède donc la place, mais je vous invite demain pour un déjeuner sur l'herbe, ici même, si la nouvelle maîtresse des lieux me l'octroie.

— Comment ?

— Demain 11h, ici, assure en se retournant Gabriel, lui faisant un signe d'adieu de la main, la plantant là sans autre explication.

Exaspérée par cette attitude, Antoinette veut se lancer à la poursuite de l'homme. Se détournant, elle siffle entre ses doigts pour héler Alzette qui, nonchalante, arrive.

Colérique, Toinette monte et se lance dans la direction que l'homme vient d'emprunter, mais l'autre a disparu. Elle le recherche et finalement cède à la pluie qui menace et regagne sa demeure. Elle passe une soirée fade avec sa tante qu'elle avertit, capricieuse, juste au moment du coucher, sous un vague prétexte, de son absence pour le déjeuner, promettant d'être là pour celui où sa tante lui présentera des prétendants et, agitée, se couche.

L'odeur du chocolat la tire de ses songes et le regard doux de sa servante l'accueille dans le temps de cette journée prometteuse. D'humeur joyeuse elle se laisse guider par sa servante sur le choix de sa robe et apprend que sa tante sera absente, elle aussi, pour la journée. Sans s'en étonner plus avant, l'esprit occupé par son étrange rendez-vous, Toinette, tartine en bouche, enfourche Alzette et s'élançe. Elle chevauche lentement et le découvre comme la veille, assis livre en main sur le banc de pierre. Elle prend un moment pour son étude... la quarantaine, le cheveu gris coupé ras, visage rond, nez légèrement empâté, ni trop grand, ni trop gras, l'air sincèrement débonnaire.

*Il plairait sûrement à ma tante, assure Toinette en pensée,
mais me plaît-il à moi ?*

Elle n'a pas le temps de s'appesantir sur cette question que Gabriel se lève et l'accueille simplement en lui versant un verre de vin puis l'invite à prendre place en ce déjeuner champêtre. Elle s'installe autour de la simple nappe au sol, tandis que Gabriel puisant dans un gros panier débordant de victuailles et de vin, improvise vers et **service** sur les mets qu'il a choisis. Ils déjeunent dans un bavardage d'usage et Antoinette boit, goûte, boit le vin, la douceur des mets, l'érudition de cet homme étrange.

— Alors, me direz-vous ce qu'est un serviteur du féminin sacré ? Lui demande Antoinette assez grisée par le vin pour oser.

— Un libertin, ce mot vous évoque-t-il quelque chose ? lui demande Gabriel après un instant de réflexion.

— Vous êtes de cette race de débauché, s'offusque faussement Antoinette en tendant son verre de vin pour que Gabriel le remplisse de nouveau.

— Que nenni, certes il en est de mes pairs qui se revendiquent ainsi, mais qui n’ont rien à voir avec cette philosophie de vie.

— C’est donc une philosophie ? S’amuse Toinette, frivole et surtout pompette.

— Oui, libertin vient du latin *libertinus*, “ esclave qui vient d’être libéré ”, lui répond Gabriel avec sérieux, un affranchi des dogmes établis, c’est un libre penseur , un libertin d’esprit dans la mesure où il est émancipé, en particulier de la métaphysique et de l’éthique religieuse.

Il marque une pause comme s’il voulait être certain de son attention ou savoir si continuer a un sens. Antoinette lui marque son approbation d’un signe de tête, Gabriel reprend.

— Depuis l’instant où nos chaînes nous avons ôté, nous avons passé ce pacte d’humain envers d’autres de ne jamais rien imposer et de taire cette particularité, cette singularité; quand au plaisir, je vous dirais qu’en reprenant l’un des plus grands préceptes de notre société, tout ce qui se passe dans l’alcôve se doit d’y rester, les histoires de lit ne sont pas des histoires de vie et puis (il

murmure presque, conspirateur), qu'aurions-nous à revendiquer que nous n'ayons déjà ?

Une reconnaissance ! Humain, de naissance nous le sommes, humaniste nous le sommes déjà.

Une liberté ! Briser nos chaînes pour s'enfermer à celle de nos propres volontés nous l'a apportée, l'anonymat nous donne celle de la société.

— C'est intéressant, du vin...demande-t-elle tendant son verre, fascinée.

En elle les paroles de Gabriel semblent trouver un écho qu'elle ne comprend pas et que son esprit grisé absorbe comme une éponge.

— Mais en quoi Gabriel, le féminin devient sacré dans tout cela ?

L'homme, réfléchit, lui sourit et répond, théâtral.

— Servez-vous, voici en quoi le féminin devient sacré, par l'égalité des sexes, je vous l'ai dit "serviteur certes..."

— Mais pas servile, je sais réplique Antoinette en saisissant la bouteille, piquée de ne pas être servie, pour y boire au goulot longuement.

Ils se mettent à rire.

— Je vois que vous apprenez vite, assure Gabriel en essuyant de son index une goutte de vin aux commissures des lèvres d'Antoinette.

Geste d'intimité, qui laisse entre eux s'installer une forme de désir. Puis, se ressaisissant, il ajoute :

— Voici ce qu'est la parité et puis nous autres libertines et libertins, corps et cœur nus dans un lit, il y a longtemps que l'on a résolu ce dilemme de notre société en redonnant au féminin sa place légitime et au masculin sa complémentarité. Nous n'avons rien à revendiquer, rien à imposer à nos familles, à autrui, à notre chère société au sein de laquelle nous évoluons. C'est seulement à nous-mêmes que nous nous les devons ces revendications, ces impositions, celles de vivre libre et d'aimer dans cette tendresse, ce respect si précieux à notre humanité.

— Cessons là ces bavardages et embrassez-moi, s'enhardit Toinette soule de vin, envieuse de ce geste tendre de Gabriel.

— Pourquoi le devrais-je ?

— Je ne suis plus rosière vous savez.

— Et alors, en quoi cela me concerne, votre hymen est-il une rosette à exhiber pour un quelconque respect et puis vous rougissez en disant cela, ce qui est charmant.

— Comment osez-vous ! Justement, on doit me marier et je dois enfanter savez-vous.

— Et alors en quoi suis-je concerné ? Dois-je vous écarter les cuisses pour mettre fin à cet état de fait ? Prenez un peu de repos Madame, le vin vous fait oublier qui vous êtes, je vous remercie de ce doux moment. Serviteur Madame.

— Vous partez ?

— Nous ferons l'amour Madame, je vous le promets mais pas ainsi, pas ici en ce temps, venez demain je serai là, nous n'avons en rien fini nos conversations.

Gabriel se détourne et part, la laissant là. Ivre, Toinette essaie de protester puis s'écroule subitement sur la nappe. Dans son sommeil d'ivrogne, elle ne sent pas la main de Gabriel lui soulever la tête pour la reposer sur son écharpe qu'il a roulée comme un coussin et la couvrir de son manteau.

Gabriel marche un moment jusqu'à ce qu'une calèche arrivant à sa hauteur s'arrête. Sans y être invité il ouvre la porte et monte à son bord.

— Alors ?

— Alors, j'aime Madame.

— Vous aimez c'est un fait, mais un contrat est un contrat, assure la Tante d'Antoinette à demi amusée, envisageant l'impossible.

— Serviteur "Cavallerizza", mais permettez-moi de me mettre en lice.

La tante d'Antoinette surprise de ce surnom, réfléchit un moment puis en femme d'affaire assure.

— Rien ne s'y oppose, je dois le dire.

— Si, jute une chose. Je m'abroge le droit de rompre si...

— Si... Vous fuyez ? S'alarme la Cavalière, cherchant à lire en Gabriel.

— Je me suis toujours promis de n'aimer qu'une libertine, assure Gabriel, vous connaissez ma philosophie et...

— Vous pensez que ma nièce peut être cette femme ?

— Je le souhaite Madame.

— Alors soit ! Gageons que vous soyez le vainqueur de ce tournoi, pour ma part vous respectez les termes de notre contrat et cela me convient.

D'un signe de tête réciproque, ils pactisent.

— Où allons-nous dîner, demande enfin Gabriel espiègle.

— J'ai réservé une table dans une auberge proche.

— Une table ! Grands dieux ! Moi qui pensais qu'une femme de votre rang n'aimait que la plume.

— Comment croyez-vous que j'ai gagné ce titre de Cavalière... S'offusque faussement la tante d'Antoinette.

En premier lieu parce que j'aime à chevaucher, Monsieur.

— “Cavallerizza” ! Votre titre n'est donc en rien usurpé.

— Faquin ! Me direz-vous enfin de qui vous tirez vos sources.

— Et vous “Cavallerizza” me direz-vous votre prénom.

Ils se mettent à rire. La calèche s'arrête. Lui offrant son bras, Gabriel guide sa partenaire de jeu vers l'entrée.

Le froid l'éveille et, nauséuse, elle essaie de se relever. Elle titube vers Alzette, vomit une première fois sur sa robe, puis une deuxième sur l'herbe en se tenant fortement le ventre pour tenter de calmer les spasmes abdominaux qui lui vrillent l'estomac. Se maudissant, la gorge en feu sous les reflux gastriques, elle chancelle et s'écroule au pied de sa jument. Elle attend ainsi longuement que le monde ne chavire plus et que ses douleurs s'apaisent. Déshydratée, la langue pâteuse, elle se hisse lourdement sur Alzette et la laisse revenir d'elle-même aux écuries, essayant durant le voyage de rester en selle, de se refaire une mine stable, digne de son rang. Elle y parvient, du moins le croit-elle en arrivant au domaine, laissant les serviteurs prendre en charge, qui Alzette, qui sa personne. Elle apprend par sa servante qui la supporte jusqu'à ses appartements, que sa tante ne rentrera pas ce soir. Et Toinette, les traits crispés pour ne pas vomir, s'en réjouit. Sa servante, désolée, la couche sur le lit et la dévêt, puis s'éclipse et revient un peu plus tard avec un bouillon qu'elle lui force à avaler par petites cuillerées.

— Buvez Madame, la cuisinière dit que c'est un remède très efficace contre les traits chiffonnés que vous avez.

— Sans doute Violaine, maugrée Toinette, luttant contre la fatigue, la nausée et la céphalée.

Enfin on la laisse se reposer, la servante referme la porte, non s'en étouffer un fou-rire en partant, ce qui fait grimacer Antoinette.

La pendule tinte deux heures et elle s'éveille. Tirant le drap, elle descend aux cuisines. La domesticité étant endormie, elle cherche à la lueur d'une chandelle et trouve quelques fruits et du lait qu'elle mange et boit goulûment. Rassasiée, elle laisse ses pensées s'organiser en regagnant discrètement sa chambre. Là, elle trouve l'écharpe de Gabriel abandonnée sur le sol. Sans doute par l'effet du hasard, celle-ci a glissé lorsque Violaine sa servante l'a mise au lit, mais Antoinette ne prend pas le temps de s'appesantir sur ce fait. Non, son esprit lui remémore par bribes le déjeuner et sa conduite. Elle en rougit et reconnaît qu'elle a bénéficié d'une certaine chance lorsque celui-ci l'a laissée en plan sans profiter de l'occasion. Beaucoup auraient abusé d'elle dans son état, la laissant violentée. Un bref instant, elle s'effraie en

imaginant la scène, puis se rationalise en remerciant Gabriel de ne pas avoir été de ces hommes-là. Passant l'écharpe à son cou en guise de remerciement d'une Dame à son Champion, elle perçoit les effluves de Gabriel, l'accent épicé de son parfum couvrant l'odeur montante de sa transpiration masculine, acide, aigüe, pointue comme le vinaigre, et lentement la teneur de leur discours lui revient. Décidée, couvrant sa nudité du drap, chandelle en main, elle sort, emprunte le couloir jusqu'à la bibliothèque. Là, elle cherche un quelconque ouvrage traitant du libertinage mais ne trouve rien, jusqu'à ce qu'elle découvre dissimulé par de grands livres un petit ouvrage anonyme, simplement relié de cuir rouge. Elle sourit au souvenir de son enfance, en se remémorant que c'est elle qui, à une époque, trop curieuse, le rouge aux joues par sa découverte, l'avait dissimulé ici, sans même en parler ni à sa tante, ni en confession. Elle le feuillette et cette fois, elle laisse les pages colporter les dessins érotiques à sa vision, les appréciant. Elle s'assoit satisfaite devant la cheminée et commence, éhontée, sa lecture. Elle rit des scénettes illustrées, des mots, des frasques libertines des protagonistes. Son esprit s'imbibe

de cet érotisme, ses sens se troublent sous les images qui dansent, les parfums qui émanent de l'écharpe de Gabriel, elle entend presque sa voix lui murmurer à l'oreille d'oser. De faire fi de la confession dominicale et du purgatoire et de laisser en elle s'ouvrir la fleur de son désir. Lentement, par petites touches, sa main trouve le chemin de ses seins qui pointent. La voix de Gabriel, lui souffle qu'il faut que ce temps lui appartienne.



— Un instant où tu dis...Moi... Cet instant, où tu dis...Vous...

Elle s'agace, distraite, roulant ses tétins entre le pouce et l'index, continuant impassible sa lecture. Tout n'est qu'un songe et son esprit spongille absorbe images et bruits. Elle fouille dans ses souvenirs, picore dans ses remords, nargue ses regrets et son esprit accepte le pensum de son envie.

— Cet instant où je dis...Tu, souffle à nouveau la voix de Gabriel à son esprit condamné.

Son geste se délie, gracile, turpide, et son esprit vil, s'enfuit, se vautre sans raison, irise, gonfle, turgide, affourche, enfièvre, révèle comme sur les calligraphies de l'ouvrage, sur sa peau l'oraison de son envie.

— Ces instants où je dis...Je... Annonce Gabriel au travers des pulsations de ses tempes, de son bas -ventre et de la chaleur qui l'étouffe.

Sa main, ses doigts se font faquins et plongent, fouillent, roulent, caressent. Lentement il l'évident tel un pantin de la bourre qui la tient, la laissant pantelant sous les fils du

désir qui, capon s'enfuit dans un instant fervent où elle se Tutoie. Esprit chaviré, corps en suée, soie pubienne, majeur , paume droite empoissés de cyprine elle a joué dans cet instant dévot qui pour la première fois sans honte targue son ego.

Elle revient à elle et remercie la vision mentale de Gabriel qui danse comme une flammèche dans son esprit ravi. La pendule sonne et avant que celle-ci n'est tintée les cinq heures elle s'enfuit, regagne sa chambre.

Sa tante est revenue, sans explication sur son absence. Antoinette s'ennuie. Plusieurs fois, elle essaie de s'enfuir pour retourner voir Gabriel mais sa tante, sous prétexte d'organiser le dîner des prétendants qu'elle a réussi à reporter à la prochaine décade, l'accapare, et elle ne peut en rien échapper à ses obligations.

Pourtant, en deux jours et quelques confidences, conspiratrice avec Violaine sa servante, elle met un zèle tout particulier à sa tâche, tandis que Violaine organise des instants privilégiés où elles peuvent sous couvert de choisir poularde, vin, tissus, fleurs en vu de cette fête, s'éclipser pour retrouver leur galant respectif. Depuis peu Violaine ayant noué des liens avec le fils de la

marchande de bonneterie. Elle la laisse donc régulièrement à mi-chemin du marché avec en main une pièce pour qu'elle achète des rubans et retrouve Gabriel et ils conversent dans ces heures imparties sans que jamais Gabriel n'ose un geste. Bien loin de lui déplaire, cette attitude la séduit et la force plus avant dans sa découverte du libertinage que lui dépeint cet homme.

— Faut-il se poser des limites ? demande Antoinette curieuse, persuadée d'entendre un non en réponse.

— Oui Toinette, ne vous en déplaie. Dans le jeu libertin, on ne dit jamais “je t'aime, mais j'aime” et ainsi on peut dissocier le jeu de l'amour qui unit le couple. Car le couple est ce qui est de plus cher aux libertin(e)s et ce n'est que dans les limites d'un vrai dialogue qui ouvre des questions sur Soi, à ce Nous que forme le couple, à cet autre Soi qu'est l'autre. Ainsi seulement le jeu libertin reste un jeu **et** que le couple s'enracine. Il faut répondre ensemble et individuellement à cette unique question : Comment je veux être aimé ?

Antoinette, déconcertée, dévisage Gabriel.

Voilà donc une des raisons de sa retenue, que recherche-t-il en moi ?

— Mais vous Antoinette justement, reprend Gabriel comme s'il avait deviné sa pensée, ce qui la bouleverse. Il faut raconter, se raconter ses désirs, ses envies de... , pour que le jeu en soit un, sans amertume, ni opprobre. Pour que chaque geste, caresse soit sans ambiguïté et que l'autre ou soi, ne reste pas sur la touche, mais soit un acteur, un joueur averti. Pour que le jeu ouvre sur cet autre dialogue où Soi + Nous + Soi puissent dire en toute simplicité ... Voilà ce que j'ai aimé....

— M'aimez-vous ? ose t-elle demander dans un souffle, la question lui brûlant les lèvres.

Elle n'a pas le temps d'attendre sa réponse, qu'elle oit Violaine l'exhortant à s'affairer, celle-ci ayant aperçu sa tante au village qui semblait la rechercher. D'un signe de la main, elle prend congé et fuit.

Le lendemain, retenue par sa tante suspicieuse, elle envoie sa servante, et Violaine revenant, lui remet un billet trouvé sur le banc.

*Madame,
Ne m'en veuillez pas, je dois m'absenter pour
régler quelques affaires.
Je serai de retour dans trois jours et n'attendez pas
en ce billet qu'il réponde à votre question.
J'y répondrai moi-même à mon retour,
j'ambitionne que vous aussi, souhaiterez y
répondre.
Bien à vous chère Antoinette, nos discussions me
manqueront en ce temps d'absence.
Serviteur.*

Gabriel

La journée s'étire, interminable. Elle donne le change, mais s'ennuie profondément... Gabriel lui manque, son esprit et surtout sa voix. Lasse, elle se couche tôt abandonnant sa tante à ses préoccupations d'intendance. Elle dort, agitée par un rêve dans lequel se mêlent les mots de Gabriel, son absence et son cousin, ce premier amant de ses seize ans. Un inverti qui préférerait l'œillet à l'amande et qui en un après-midi à cueilli fleur et fruit.



Piètre jardinier, visage fardé, mouche avenante, qui, tout en minaudant la main de sa tante, relaquait le palefrenier. Pour se prouver sa virilité et garantir son mariage prochain, il lui avait demandé, comme un service de cousinage, de se laisser baiser.

Par jeu et pour contrarier sa chère tante, elle avait accepté.

Dans son boudoir, debout, robe troussée, il l'avait prise, soudard. De son fruit d'infante, il avait à peine goûté, assez pour qu'elle éprouve en son ventre dans une vague

démangeaison, la rupture de son hymen, objet de leur pari et déplaisir de sa tante. De sa fleur encore close, les pétales il avait chiffonnés et elle avait hoqueté de surprise quand il l'avait prise à cet endroit tout en lui assurant, que ses années d'équitation lui avait fait un de ces fessiers que ce serait pêcher que de ne point y goûter. Elle avait eu mal après qu'il eu fini, mais la colère de sa tante, quand celle-ci avertie par Violaine, complice de cette farce, l'avait convoquée, valait bien ces sacrifices. Dans le déshonneur de sa famille, sa tante, congédia son cousin, non sans lui offrir une compensation substantielle, officiellement, cadeau de son mariage proche, officieusement, achat de son silence. Puis, sans un mot, elle l'avait par disgrâce, laissée aux bons soins de Violaine devenue du même coup agent double (bien que son allégeance soit à jamais dédiée à Antoinette) et chaperonne. Le mutisme de sa tante, dura jusqu'à ce que celle-ci se mit en devoir de vouloir la marier, déclarant par ces mots cette guerre qui dure depuis. Mais aujourd'hui Gabriel était entré dans sa vie et elle voulait aimer, mais comme aimer un libertin justement. Insomniaque, elle se met à y réfléchir longuement.



Décidée, Antoinette lors de son bain, s'ouvre à Violaine de ses réflexions de la nuit. Depuis longtemps leurs rapports sont passés de servante à maîtresse à une étrange forme de complicité, renforcée ces derniers temps par l'arrivée dans sa vie de Gabriel. Malgré tout, Toinette vide d'un trait une coupe de champagne, puis une autre pour se donner du courage et oser demander ce qu'elle a en tête.

— Violaine, que sais-tu des jeux de l'amour ?

— L'amour Toinette, je ne sais pas vraiment, bien que j'avoue qu'avec mon Mathieu, j'éprouve un petit quelque chose, un peu comme dans vos livres.

— Non ! Petite sotte, je te parle des jeux de l'amour, du libertinage.

Violaine se met à rire.

— Ah ! ça...

— Oui, ça, insiste Toinette.

— Je peux vous dire Madame, que mon Mathieu s'y entend bien, je ne peux en rien m'en plaindre, le bougre est vigoureux à la charge, trop parfois, mon service s'en ressent. Pourquoi ?

— Pour...

— C'est votre Monsieur Gabriel, qui vous pose souci, insiste la servante, piquée au vif.

Antoinette, réfléchit longuement, les mots lui brûlent les lèvres, mais elle n'ose les prononcer. Après une gorgée, elle se lance néanmoins et raconte à Violaine sa rencontre avec Gabriel et la teneur de leur conversation.

— Un homme qui ne vous saute pas dans le giron, c'est rare, soit il n'aime pas la conque de Vénus, comme votre

cousin, vous vous souvenez, ou c'est comme il le prétend un vrai libertin, assure sentencieuse Violaine. Pour ma part, l'homme que j'ai aperçu et vos dires, ne me semblent pas être de ses uraniens. Voulez-vous que je me renseigne ?

— Oui, souffle Antoinette, bénissant Violaine.

— Donnez-moi deux heures.

— Deux heures, mais comment ?

— Ça Madame, c'est le secret des gens de maison.

— Soit ! Deux heures, va, je finirai.



Lasse de fatigue,
Antoinette s'endort dans sa
baignoire, c'est la froideur
de l'eau qui l'éveille en
sursaut. Grelottante, elle
s'extirpe de l'onde
devenue glacée, drape sa
nudité d'une serviette et
gagne son boudoir. C'est là
que la retrouve Violaine
qui, voyant la peau rosie de

sa maîtresse, s'affaire en de divines frictions à réchauffer le corps d'Antoinette.

— Alors me diras-tu enfin ? s'impatiente Toinette revigorée.

— Il n'en est pas Madame.

— Il n'en est pas quoi ?

— Un inverti pardi, Louise la cuisinière de la maison des Grandes Pierres, l'a souvent vu aux bacchanales de sa maîtresse. C'est un des habitués qu'elle m'a dit, pour ne pas dire un des favoris de Madame. C'est certain Toinette, c'est un libertin avec une très belle réputation.

— Comment sais-tu tout cela toi ? demande nigaude Toinette, ravie de ces révélations.

— Ce sont là nos petits secrets Madame...

Toinette, réfléchit longuement, tergiverse pendant que sa servante entreprend de lui brosser doucement les cheveux.

— Dis-moi Violaine, m'aimes-tu ? Lui demande Antoinette à brûle-pourpoint.

— Je suis à votre service, vous le savez bien, assure
Violaine, déstabilisée par le ton offensant de sa
maîtresse.

— Au mien ou à celui de ma tante ? L'accuse Toinette,
pète-sec.

— Au vôtre avant tout. Ma servitude envers votre tante
me permet juste de grossir ma dot par les secrets que je
tais.

— Ils sont nombreux ? La questionne plus avant
Toinette.

— Pas plus que les vôtres, Madame..., répond Violaine
évasive.

— Hum ! Tu as dit à ma tante pour Gabriel ?

— Non ! Jamais, je suis une servante, mais pas stupide,
Antoinette. Je sais reconnaître l'amour, celui que dans
vos livres j'ai grâce à vous appris à lire.

Violaine fond en larmes et en hoquetant reprend.

— Écoutez Madame, battez-moi, si vous estimez que je
vous ai trahi, mais ne m'en veuillez pas, je sais me tenir à
ma place, j'aime mon service auprès de vous et je tiens
trop à votre amitié pour vous blesser.

— Je te crois Violaine, répond émue Toinette, regrettant sincèrement sa brutalité, mais il fallait qu'elle sache, espérant endiguer les larmes de Violaine et les siennes qui menacent.

Elles restent un instant dans les bras l'une de l'autre, éprouvant, bien au-delà des mots, cette complicité qui les uni comme deux sœurs, malgré leur rang, servitude, naissance.

— Violaine, j'ai besoin de toi ! Assure Toinette dans un soupir avant que de lui sourire.

— Je suis...

— Non, ce n'est plus à la servante que je m'adresse, mais à Violaine, la coupe sérieusement Antoinette.

— Ho ! Mais... Je...

— J'ai besoin de ton aide pour un service très, très particulier.

— Heu ! Je vous écoute Madame... Toinette, se reprend Violaine devant les gros yeux que lui fait Antoinette.

— Alors écoute, voilà.

Elles discutent longuement puis,, ravies s'organisent minutieusement.

Dans l'après-midi du lendemain, Violaine s'éclipse.
Les heures s'éternisent, puis l'agitation règne. Déboulant dans ses appartements, sa tante prend congé d'elle sous le prétexte d'un billet que l'on vient d'apporter, quémendant sa présence auprès de la marraine d'Antoinette. Actrice, feignant la surprise, Antoinette compréhensive (avertie par Violaine rompant le secret, que sa tante avait pour ce soir un rendez-vous galant), rassure sa tante, l'encourage à partir présentement, l'accompagnant jusqu'à sa voiture. Puis, renvoyant le personnel de maison sous le faux-fuyant d'une lassitude, elle se fait monter à dîner dans ses appartements et ordonne que l'on ne vienne en rien la déranger.
Lentement, entre de petites bouchées, elle perçoit l'agitation des lieux décroître et s'endormir. Violaine, à l'heure entre chien et loup, vient enfin la chercher. Dans un rire, elle dépose sur le lit deux houppelandes et deux chemises en soie. Elles gloussent en dépliant précautionneuses le voile arachnéen, qui fera par sa transparence plus que suggérer. Conspiratrices, elles s'aident mutuellement à passer leur chemise en tout point identiques à celles entraperçues dans le petit livre de la

bibliothèque et se couvrent de leur houppelandes.
Laisant l'initiative à Violaine, elle se glisse dans son
ombre et elles quittent le château. Furtives, elles
traversent le parc et gagnent le pavillon de chasse.



Arrivées, par la fenêtre, en essayant de retenir leurs rires,
elles observent pour voir si leur invité est présent, puis
abandonnant leur capes, elles entrent.

Elles le découvrent atablé, buvant un verre de vin. Il
étouffe de surprise devant la vision de ces deux femmes.

Étranges dryades plus que séductrices dans leur tenue, qui, sans lui prêter attention, chantent entre elles, se rient, se jouent de lui tout en l'entraînant dans une autre pièce.

— Voici donc le cadeau d'une nuit, murmure Antoinette à l'oreille de Violaine.

— Oui, mais en cette heure entre chien et loup, cet être qu'est-il, un homme ou un mirage pour les filles de la nuit ?

— Une mise à nu s'impose ma chère, qu'en pensez-vous ?

— Il me semble Toinette, assure Violaine dans un rire.

Il se sent tout petit, chaviré, charrié par ce désir de femme. Simultanément, elles font glisser leur chemise et d'un sourire de connivence, elles entreprennent son assaut. Sapant ses fondations, elles le déracinent de ses bottes, montent à la charge de sa chemise en taillant de leurs ongles un à un les liens de laçage, le terrassent enfin, en abattant par gestes prompts ses braies, le laissant nu devant la fougue de leur appétence. Saisissant chacune une de ses mains, elles le guident enfin vers le centre d'une cuvette. Machiavéliques, Elles le lavent en

prenant un soin particulier, savourant l'extase de leurs gestes sur sa peau nue, avant que de l'oindre d'huile parfumée.



— Toinette, je vous présente Mathieu, annonce cérémonieuse Violaine en riant.

— Madame, déclare l'homme plus qu'intimidé.

— Monsieur, répond-t-elle dans une fausse révérence.

— Jouons-nous ? Demande espiègle Violaine excitée.

— Si vous me le permettez ? Questionne Toinette.

— Serviteur, annonce Mathieu à son adresse, avec la connivence de Violaine, qui vient déposer sur ses lèvres un baiser d’assentiment.

C’était l’ultime rituel qu’elles avaient mises au point entre-elles, pour que le jeu, comme lui a dit Gabriel, en soit un, que chaque participant s’exprime sur sa volonté de jouer.

Abandonnant leur rôle de Dryades, c’est en femmes qu’elles se posent. Portant le masculin en leur centre, elles se laissent à exprimer leur désir et leur volonté et lentement l’assaut de naguère devient diplomatie.

Ambassadrices de leur propre royaume, elles portent en délégation, qui ses lèvres, qui ses mains en cet isthme masculine. La peau se frôle, s’appriivoise, se reconnaît, s’estime. Les gestes se fluidifient, se naturalisent, s’harmonisent. Ainsi en cette cour, monarques et ambassadrices jouent sans duperie.



Laisant les lèvres de Violaine et de Mathieu se prononcer les mots muets de leur baisers, Antoinette se porte vers le vit de celui qui s'est offert en serviteur. Malhabile, elle se saisit de cet être de chair à la peau cuivrée qui semble frémir d'une vie propre entre ses doigts. Elle sent les pulsations d'un cœur inconnu battre en lui comme si l'air qu'expulse Violaine dans la bouche de Mathieu lui donnait peu à peu la vie. Puis, comme sur gonflé de vie, il se dresse devant son regard jusqu'à son apogée. Oblongue, la peau ténue retroussée en un étrange

col, la tête, qu'elle sait par ses lectures que l'on nomme gland se présente gracile, la désignant de son œil unique. Intimidée, mais poussée par la curiosité, elle goûte du bout des lèvres. Tout comme si la teinte de sa peau annonçait son parfum, le vit de Mathieu a le goût de ce pain d'épices que l'on fabrique à Reims. Touche de gingembre, de cannelle, note d'anis, de cardamome et douceur du miel qui lui ouvre un soudain appétit. Forte de ses lectures, elle les retranscrit en copiste averti. Taillant sa langue comme une plume, elle trace tantôt d'une écriture fine de la pointe les mots de son envie, tantôt de ses lèvres les surcharge d'une lettrine pour poser un nouveau chapitre. S'aguerrissant lentement, elle se prévient des crampes maxillaires, des hoquets de surprises en glottinant trop avant. Violaine, captive, observe longuement Toinette donner du plaisir à son Mathieu, écoute passionnée les bruits des succions, des respirations, des murmures d'agonie. Soudain, en bouche, Antoinette ressent sur sa langue les notes d'iode de quelques goûts du vin de vit de Mathieu. En contre-ut, elle viennent brouiller l'harmonie de la sapidité à laquelle elle s'était habituée, elle fait la moue sous ces

arômes inhabituels qui la forcent à saliver pour les diluer. Aux souvenirs de ses récits littéraires, elle s'assujettit au retrait, aller plus avant serait mettre fin à la fête.

Délaissant son office, elle observe indiscreète, perler ces larmes blanchâtres en cet œil unique, se lamentant de ses envies. Elle sourit à Violaine qui, mutine, va chercher, un fauteuil proche. Prenant la pose, fesses offertes, reins cambrés, elle laisse Mathieu la prendre dans une levrette impertinente, jouissant abruptement sous la première poussée, tandis qu'Antoinette en un profond baiser offre à cet homme les goûts de sa virilité, que de sa féminité philosophale dans le creuset de sa bouche a transmuté.



Troublée par les cris de jouissance de Violaine, Antoinette s’efface et s’asseyant sur le sol, elle laisse le couple s’aimer à loisir. Le fauteuil devient vite le complice de leurs ébats. Happée par l’érotisme de ce qui se joue, Antoinette se laisse aller, cédant bien plus vite que lors de ses lectures.



En ces instants, son imagination se noie dans les cris, les bruits, les odeurs, les parfums, les visions. Rien, comme pour personne, ne pouvait la préparer à ce qu'elle vit, tel le bouchon d'une ligne titillée par un poisson moqueur, son esprit plonge dans l'insondable flot d'images, émerge par saccades, tente de se cramponner au rebord de sa raison puritaine. Peine perdu, malicieuse, envieuse, elle laisse sa dextre se mouvoir. Emportée par les cris de jouissance de Violaine, en une violence incontrôlée

Antoinette, enfonce deux doigts dans la vallée de larmes qui se lamente entre ses cuisses, les forçant sous ses va-et-vients digitaux, à s'évaporer lentement en de multiples mots de volupté que ses lèvres entrouvertes expirent en des mots d'extases. Complices, involontaires, en trio ils jouissent.

Puis le silence revient, se troublant parfois par les bruits de respirations courtes, des raclements de gorge, d'émergence de leur esprit chaviré.

— Soif, arrive à articuler Antoinette d'une voix enrouée et pâteuse.

— Laissez, je vais chercher du vin, annonce le souffle court, Violaine en se levant, abandonnant la verge de son amant à son sommeil.

Elle revient portant un panier. Délaissant les couverts, ils dînent, voraces, puisant dans les plats avec envie et simplicité. Ils étanchent dans le vin de champagne le buvant à même la bouteille, le feu couvant encore en eux. Tout est sujet à paillardises, à rires. Ils sont heureux sans qu'ils ne puissent en rien expliquer cette joie, c'est

juste ainsi, comme si par ce qu'ils ont vécu, leur esprit en osant, s'était libéré du carcan de leur vie, de leur rang, de leur naissance. Ils aiment et cela suffit en l'instant.



Ainsi, dans l'innocence de ce renouveau, ils jouent, se cherchent, se frôlent, se séduisent et en un nouvel élan, Mathieu devint pour elles un calice. Inondant son ventre de vin de champagne, elles viennent tour à tour s'abreuver sur lui. Devant ces lionnes, son corps frissonne sous la froideur du champagne et la chaleur de

leurs lèvres. Tels des alizés, leur chevelure viennent caresser sa peau, leur souffle, leur langue viennent assécher le vin qui en de petites flaques collantes empoissent amoureusement son épiderme et ses poils. De nouveau, il ressent l'impuissance de son sexe devant leur volonté unifiée tandis que Violaine prend en bouche l'éveil de sa virilité, secondée par Antoinette qui, réclamant son **écot**, joue de sa langue sur ses gonades. Longuement, s'échangeant les rôles, elles le portent au supplice, jusqu'à ce d'un regard, elles se décident à lui faire jouer le dernier acte.



Aidé de Violaine, Antoinette s'allonge et laisse Mathieu entrer en elle, tandis que de dans un geste empli d'une tendresse infinie, Violaine témoigne son amour pour elle en un langoureux baiser. Parfait équilibre du féminin et du masculin qui ouvre définitivement en Antoinette la voix de son éveil. En cet instant, elle n'est qu'une volonté, la sienne. Comme pour un cheval rétif, elle passe ses mains sur l'encolure de celle-ci et la chevauche, laissant à son corps, à ses gestes l'expression de ses

envies. Maladroitement, puis avec plus d'assurance, elle rend son baiser à Violaine, promettant ainsi à sa sœur qu'elles auront entre elles d'autres jeux, qu'elle se veut de découvrir. Quand à Mathieu, sentant l'agonie venir, il tente par respect un retrait, mais souriant à Violaine, qui d'un regard acquiesce, Antoinette ordonne en un souffle à Mathieu de venir en elle, avant que de reprendre les lèvres de Violaine. En elle, Antoinette sent la morsure acide de la semence de Mathieu et elle jouit en pensant à Gabriel, puis lâche à regret les lèvres de son amante pour reprendre haleine.

— Merci dit elle à Violaine et Mathieu.

— Serviteur, répond benoîtement Mathieu.

— On ne dit jamais merci à une fille de la nuit, assure Violaine en lui caressant tendrement le visage effaçant les larmes que sa jouissance à fait naître.

— Alors viens que je t'embrasse, murmure Antoinette, vous aussi Mathieu ; Violaine a raison, vous êtes plein de vigueur.

Aux premières lueurs de l'aube ils se quittent, Mathieu rentre au village pendant qu'elles se hâtent discrètement .
Ce soir, le dîner a lieu.

Antoinette euphorique, ne peut se résigner à laisser Violaine, tant elle a de questions sur ce qu'elles ont vécu. S'installant confortablement sur le lit, après que Violaine, sous son ordre, soit passée aux cuisines prendre du vin de champagne, elles parlent longuement, rient souvent, se livrent en sœurs à l'autre.

Qu'allez-vous faire pour Monsieur Gabriel, ose demander Violaine.

— Je sais que c'est aujourd'hui que je dois prendre une décision.

— Ou du moins faire espérer pour gagner du temps, assure Violaine malicieuse. Il m'est arrivé parfois de le faire.

— S'il ne pouvait ou ne voulait revenir..., exprime Antoinette tout haut, laissant libre court à sa pensée craintive.

— Il n'est pas de ces hommes-là, vous le savez bien. Antoinette, vous voulez un conseil ?

— Je ne demande que cela, assure-t-elle en riant pour chasser son angoisse.

— Alors minaudez, ce soir écoutez ses hommes et faites espérez à votre tante que votre choix est proche, exigez d’eux des gages, des frivolités, les hommes adorent cela et cela vous laissera bien une décade de répit. Ça marche à tous les coups.

— Comment sais-tu ..., tu m’étonnera toujours.

— Dans ma condition, on apprend vite à échapper aux pattes des Raminagrobis, Marquis ou Serviteurs pour ne pas être grosse avant l’heure.

— Tu sais bien plus de choses que moi sur la vie, j’ai l’impression d’être une gourde, une idiote, bien élevée dans une cage dorée.

— Oui mais vous ne l’êtes plus, du moins je dirais même que vous ne l’avez jamais été, aux dires de la cuisinière, vous avez toujours montré une rébellion en tout.

Elles se mettent à rire à gorge déployée, se remémorant ces instants où la demeure a été sans dessus-dessous par ses dires, ses actes, ses envies, ses folies et les colères de sa tante exaspérée par ses attitudes.

— Laissons cela à ce soir. Je suivrai ton conseil, déclare insolente Antoinette se rapprochant de Violaine. Il est un serment qu'un baiser, comme celui-ci, souffle Antoinette en déposant ses lèvres sur celles de Violaine, à prononcer et j'honore toujours mes promesses, j'ai envie de te faire l'amour ma sœur, le veux-tu ?



— Holà ! bas les pattes, les Raminagrobis sont donc aussi féminins, minauda Violaine, jouant le jeu, grise comme Antoinette, de vin, de rire, de joie.

— Sans doute, Monsieur de La Fontaine, ne nous a pas rencontrées, preuve qu'il en aurait sûrement nommé une version féminine.

— Sans doute, murmure Violaine, cédant lentement au plaisir que lui procure les baisers et le souffle d'Antoinette sur ses seins.

Antoinette lui fait l'amour, pour le plaisir de vivre cet instant avec Violaine. Dans sa naïveté, elle caresse le corps de son amie, découvre, apprend doucement en reproduisant les amignotes qu'en fille de sapho avertie, Violaine lui procure. Sens enivrés, Antoinette goûte au fruit, aux sucres de l'amande de Violaine. Autant qu'avec Mathieu, elle apprécie la saveur aux notes multiples de ce fruit conin, qui s'ouvre, s'émeut, s'inonde suivant où elle porte son attention du bout des doigts ou de la langue. Exquis voyage qui la porte des îles Bourbon au pays d'Espagne, via les abords du royaume de Madagascar. Elles se font ainsi l'amour jusqu'à ce que, lassées, elles s'endorment.

Courbaturée, vagin et adducteurs endoloris, Antoinette s'éveille. Délicatement, elle dépose un baiser sur l'épaule de Violaine qui dort à ses côtés.

Violaine, s'éveille, s'alarme, se lève, se vêt et sort un instant. Elle revient un peu plus tard avec un plateau qu'elle dépose sur le lit.

— J'ai du évincer les questions de certains jaloux, assure Violaine devant la moue quémandeuse d'Antoinette, on a du faire trop de bruit... et non, votre tante n'est pas encore rentrée.

— Bon, alors mangeons !

— Ne pensez-vous pas que...

— Laisse et viens, insiste Antoinette, ne t'inquiètes pas, je suis la Maîtresse en ce lieu.

— Antoinette, ce qui s'est passé entre nous ne doit pas..., enfin vous comprenez.

— Ne crains rien, je t'ordonne juste d'être cette amie quand nous sommes seules, comme m'a dit Gabriel : tout ce qui se passe dans l'alcôve se doit d'y rester, les histoires de lit ne sont pas des histoires de vie.

Rassurée, Violaine s'attable et elles déjeunent, puis Violaine prépare le bain et masse longuement le corps fatigué d'Antoinette, avant que de passer une robe. Dans l'après-midi, sa tante revient et sous le couvert d'une surprise, lui interdit l'accès au salon. Même Violaine, après enquête, ne peut que lui relater qu'un grand nombre de tableaux housés y a été installé, sans que personne ne puisse savoir ce qu'ils représentent. Les heures frivoles, s'étirent dans le choix d'une coiffure, d'une tenue, d'un parfum. Puis sa tante vient la chercher et, mystérieuse, ouvre le salon dont elle seule détenait la clé.

— Je vous laisse ma fille, vous avez le temps de faire votre choix.

Sans plus d'explication, sa tante s'efface et Antoinette entre dans la pièce. Devant elle, s'étale une galerie de portraits, cadres identiques, comme si c'était le même peintre qui les avait exécuté.

— Je l'ai voulu ainsi, ainsi tous ont une chance envers vous, je vous attends dans la salle du dîner, prenez tout le temps qu'il vous est nécessaire.

— Merci ma tante, répond anxieuse Antoinette, en entendant la porte se fermer.



Nous y voilà, pense Antoinette prise au piège. Comme j'aimerais que Gabriel soit ici.

Elle regrette de ne pas avoir parlé de lui à sa tante, mais elle a promis d'étudier toutes propositions, son âme nouvellement éveillée la force aux respect de ses engagements. Résignée, elle se porte devant chaque tableau et les étudie. Des bribes de conversations avec

Gabriel lui reviennent en mémoire et semblent lui apporter des éléments de réponses à son refus d'untel. Par jeu, elle se met à soliloquer.

— Messieurs, Libertine je suis, avec cette particularité que j'ai découverte depuis peu, d'aimer au pluriel comme au singulier, d'aimer en toute simplicité. Pluriel ne signifie pourtant pas débauche, loin de là, et tout comme ceux et celles de ma philosophie, je ne suis pas une Maîtresse, alors ne cherchez pas en moi mon cher numéro un, les formes de ce que l'on considère dans cette philosophie de vie comme la dégradation de l'humain, notamment, ce sado masochisme, qui transpire en vos traits. Apprenez que si liens, il y a, ceux-là sont de doux rubans pour nous liés en un jeu tendre et câlin d'adultes consentants, aucune perversion n'a pas de mise en nos esprits, c'est en adulte que nous aimons. Alors non !

Elle passe au second tableau.

— Oh là ! Pour vous monsieur, je ne puis être une Initiatrice. Vos yeux semblent vouloir de moi, un quelconque dépucelage, ou du piquant pour vos couples d'amis ou amitié solitaire. Je ne puis être l'apothicaire de

votre misère érotique, sachez-le. Nous autres Libertines et Libertins, nous ne faisons pas de la philanthropie, mais l'amour à l'humanité de l'être qui se donne. Nous sommes égoïstes, comprenez qu'en cela nous donnons tout ce qui déborde de nos cœurs quand ceux-ci sont rassasiés et ne donnons que si l'on reçoit vraiment dans l'égalité et le partage. Alors, suivez mon conseil, courez au couvent chercher une de ces petites que la noblesse vous réserve.

Antoinette avance d'un pas et le portrait en lieu la révulse.

— Pour vous c'est non direct, vous n'êtes qu'un prédateur et moi, loin d'être une proie, ni une de votre lignage. Ma sexualité va très bien et je n'affiche aucun tableau de chasse, ni de nombre de coups à mon abaque. Aimer pour moi est une affaire de cœur et d'esprit.

Dédaigneuse, elle le délaisse pour se concentrer sur le suivant.

— Alors vous, je ne vous le dit qu'une fois... Je ne vous appartiens pas, je n'appartiens qu'à moi, je suis un, unique et indivisible. Si je partage mes jeux avec vous,

je ne serai jamais votre Amante. Fuyez-moi Monsieur et je m'en porterai bien mieux, adieu !

Antoinette éclate de rire, ce jeu l'amuse beaucoup.

— Quant à vous monsieur le numéro cinq, non je ne suis et ne serai jamais une de vos Catins. Alors ça non, je ne me tarife pas, je me donne, mais ne me rend pas. Ce que je donne aux autres n'appartient qu'à moi et à ceux avec qui je partage. Tout se passe au grand jour et est affaire de dialogue avant tout et je ne pense pas qu'une Grue ait le temps de dialoguer. Alors permettez que je passe mon chemin.

Antoinette termine sa visite.

— Monsieur, je devrais vous présenter à mon cousin. Pour ma part, même si j'aime à gamahucher, je ne suis pas pour autant un inverti comme vous semblez l'être. Pour ma part, je soutiens que par le fait que toucher, caresser, aimer le même sexe que le mien ne me fait pas peur lorsque le jeu s'y prête et que j'y prend beaucoup de plaisir... elle pense à cette nuit avec Violaine. Ce n'est en rien une délivrance comme pour vous monsieur, mais juste une jouissance partagée avec celles ou ceux qui

veulent jouer ainsi. Alors passez me voir, je vous donnerai l'adresse de mon cousin.

Antoinette recule et, en faisant la révérence aux tableaux, leur adresse un dernier message.

— Voilà tout est dit sur ce que nous ne sommes pas nous autres Libertines et Libertins, je vais vous dire adieu et, n'en déplaise à ma tante, pour comprendre ce que nous sommes vraiment, c'est dans la nature de nos actes et de nos respects qu'il faut chercher, alors adieu.

Antoinette presse la clenche pour sortir et annoncer son verdict lorsqu'elle entend du bruit derrière elle et se retourne.

— Je suis en retard Madame, pardonnez-moi.

— Gabriel ! Vous !

— Oui, nous avons rendez-vous.

— Comment ?

— Oui ma chère, cette nuit n'était-elle pas celle de nos fiançailles. Permettez que je vous offre ceci.

Sortant de derrière son dos une échappe de soie, il la déplie et révèle à Antoinette, une magnifique rapière dans un étui de cuir bleu.



— Permettez, rapidement il la ceint d'un baudrier et laisse pendre à son flanc lame et étui. Voici votre cadeau d'épousailles, vous en connaissez la signification.

Émue, Antoinette sort la lame de son étui et fouette l'air.

— Holà, voulez-vous m'épouser ou m'occire, s'alarme faussement Gabriel.

— Merci, répond-t-elle, me voici Chevalière, répond-t-elle, toute à sa joie et soulagée.

— Oui, et une des plus belles, même si vous refusez notre union, sachez qu'en femme vous serez à jamais mon amie et en Libertine mon égale. Chevalier Madame.

— Chevalière Monsieur, mais il temps que vous veniez sceller votre serment sur mes lèvres. C'est vous que je veux.

— Je suis impardonnable.

Ils s'embrassent longuement et amoureusement.

— Je pense que votre tante nous attend, déclare Gabriel entre deux baisers.

— Oui, mais tante et les autres que dirons-nous.

— Alors, le un et le trois, je les ai occis en duel, le deux à rencontrer une de mes amies qui sera bientôt la vôtre, le six a trouvé le chemin de la demeure de votre cousin, quand aux derniers, je les ai ruinés au cartes .Vous voilà libre et ce qui explique mon retard.

— Me direz-vous un jour comment et pourquoi ? Lui demande Antoinette perplexe, mais heureuse de ce dénouement.

— Jamais ma mie, sachez juste que bien au-delà de ces pitreries, le libertin que je suis vous dit ainsi non pas j'aime, mais je vous aime profondément. Il me reste cependant une dernière question, que voulez-vous comme cadeau de mariage ?

Antoinette réfléchit puis en riant répond.

— Un ballet à quatre mains.

— Alors soit ma chère, mais avant allons dîner, plus tard nous choisirons la nature de ses mains.



la révolution vient en barbarie
mettre à sac mon royaume, me
laissant de nouveau esseulé.
Après un long deuil pour chasser
l'insupportable odeur des pendus
que la liesse sanguinaire de la
populace m'ordonna pour office,
je redevins à ma destinée. Du
château, il ne restait plus grand-
chose, mais assez de pierres
toutefois pour qu'un notaire avisé
bâtisse une maison bourgeoise.
Un rendez-vous comme il se
plaisait à l'appeler, avant qu'il ne
la revende à un couple d'hôtelier.

Le Siècle des Révolutions



Libertin(e)

Esclave de ses pairs qui eux-mêmes enchaînés,
n'osant se délivrer, me laissaient être fier
d'être de leur société. M'assurant que ces
annonces journalières payées à leur tribut
étaient là mes vœux authentiques, des simples
volontés du père depuis le début de la vie. Le
prix pour être un éphémère bien rangé, sérieux,
classé et qui ne savait s'avouer.

Je me souviens de l'être que j'étais, enterré et
fier sous l'héritage de ses pairs, et le goût de
la terre à la première pelletée venue me
délivrer.

Libertin(e) je suis....



Lise

Elle fit de moi un valet en son domaine.

Là où, du cœur de mes pairs transformé en vélin, l'homme en chafouin écrivit son histoire.

C'est sur mon écorce qu'elle, sans gloire, de femme ratifia son destin.

Le Rouvre aux Libertins.

Il se faufile entre les serveurs, évitant avec soin de les gêner dans le ballet de leurs activités. Émerveillé par l'ignorance de ce métier, il observe, dissimulé sous un guéridon. Lui, son métier c'est arpète chez Fagis, un gargotier de la rue du Pré au Hêtre. C'est pas qu'il voulait, mais son père a insisté lourdement de son ceinturon pour qu'il devienne cuisinier, il est comme ça son vieux, quand il trouve pas les mots, il laisse au cuir le soin de dire.

Ç'est la première fois que le singe l'emploie à des soirées privés pour la "La Cure Bourgeoise".

Depuis qu'on a découvert la source ferrugineuse, ils vont et viennent, bien mieux lotis que les autres, logés dans des conditions précaires sur bottes de paille et lit. Puis comme dit son singe :

“Duperas pas le Fagis, le curiste là.

Ici on loue pas la chambre, mais le lit et tout l'art du logeur, consiste à en faire tenir le plus possible dans la même pièce”.

Vu le nombre de pots de chambre qu'il vide, il a bien compris que son singe a l'art et la manière. Il entend

tinter une pendule et s’alarme. Tout à sa rêverie, il a oublié l’heure. Sous le poids d’une main sur son épaule il sursaute.

— Alors Faou, on est venu voir les “ Culs de Bourgeoises”, t’es en avance, mais t’as choisi une bonne place.

— P’tin Paris, tu m’ as fait peur... non, je cherche Madame Alix, le singe veut que je lui demande la clé de la cave, répond Faou au second commis qui vient de le surprendre.

— T’inquiètes, le singe l’a trouvée, même que la Alix, va lui tanner le cuir, ou lui astiquer le manche, avec eux on ne sait jamais, le rassure Paris. Même si on dit que la Alix elle a épousé le Père Fagis pour son magot, je sais bien moi, qu’il en est rien. Sont cousins ces deux-là et de l’amour j’peux te dire qu’il y en entre eux, je sais, je l’ai vu, le Fagis, il la fait jouir et elle adore cela. C’est ta première soirée, hein ! termine Paris.

— Heu ! Oui, c’est... c’est beau.

— Ouais ! tu sais j’y fais plus attention, c’est cette nuit que ça vaudra le coup, j’té le dit, en attendant viens, on

va au trimard, avec le singe bourré on va encore s'en prendre plein la gueule, à moins qu'il en foute plein la bonbonnière à la mère Alix et là on sera un peu tranquille.

A regret Faou suivi de Paris sortent de dessous du guéridon.

— Hé ! vous allez où comme cela ?

— Merde, la mère Alix !

— Alors ! J'attends..., s'impatiente une plantureuse jeune femme brune en tablier à bavette de 15 ans leur aînée.

— On... On vous cherchait Madame, bégaie Faou.

— Sous un guéridon ?

— Madame, vous savez bien qu'il est pas encore l'heure de passer dessus, ironise Paris avant que de se rattraper devant la mine atrabilaire de Madame Alix. C'est juste que Touraine a besoin de vin et que Monsieur a gardé la clé de la cave et...

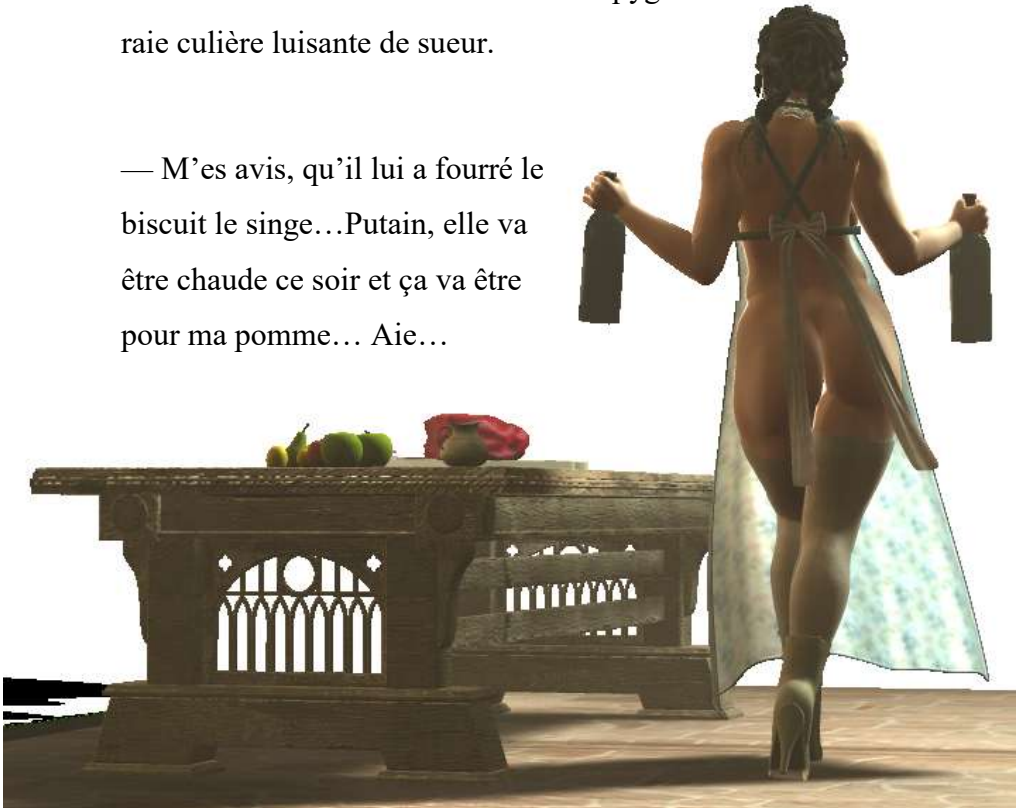
— Morte couille ! je m'en vais vous le chercher. Quant à toi Paris, t'as intérêt d'être bon au guéridon ce soir, crie-t-elle en les expédiant d'un geste de sa main rubiconde.

— Tu fais le service ce soir Paris ? Lui demande le petit en dévalant quatre à quatre l’escalier.

— T’inquiètes Faou, t’es trop jeune... Cours, si tu veux pas qu’on se prenne le pied de Touraine dans le cul.

Sans se faire remarquer, ils rejoignent les cuisines oeuvrent paresseux, évitant les taloches de Touraine, pestant devant le temps qui file. Madame Alix passe un moment en cuisine et dépose sans mot dire du vin sur une table. Faou étouffe en la découvrant nue sous son tablier, lui laissant entrevoir ses rondeurs callipyges rosies et sa raie culière luisante de sueur.

— M’es avis, qu’il lui a fourré le biscuit le singe...Putain, elle va être chaude ce soir et ça va être pour ma pomme... Aie...



— Paris pour l'heure, t'occupes pas de ça, lui assure Touraine, le menaçant d'une deuxième calotte si la première n'a pas suffi.

— P'être, mais c'est pas toi qui sera à la besogne ce soir, maugrée Paris en se frottant l'oreille.

— Je l'ai été avant toi et de mon souvenir ce n'est pas si désagréable que cela.

— Oui... b'en j'aimerais bien mieux faire danser la Ninon.

— La Ninon ! Rien que cela... Paris t'as de l'audace...

— Quoi de l'audace ?

— Foutre Dieu, t'es pas au courant, ricane Touraine... Faou !

— Oui chef !

— Dis' y.

— Quoi ?

— Tu la veux celle là pour te rafraîchir la mémoire.

— Heu ! Non... Elle... Je l'ai vu embrasser un gars de chez Gallinaud.

— Oui, mon gars, alors t'as plus qu'à oublier tes rêves de grandeur et me farcir le chapon avant l'heure de la bourgeoise.

— P'tain t'es certain Faou ! Pourquoi tu ne l'as pas dit avant, grogne Paris en saisissant une terrine emplies de chair à saucisse truffée et d'y ajouter une brunoise de légumes.

— B'en ça date de c'matin, j'l'ai vu en allant avec Touraine au marché aux volailles, assure Faou avant de se prendre une calotte.

— J'ai dis au taf ! Faou, va me faire un brin de plonge au lieu de conter fleurette.

Les sonnettes s'enchaînent, celles de la porte d'entrée et de la salle. Tablier trempé, il lutte contre l'endormissement, les plats à récurer. De son poste de plonge, il observe le ballet des serveurs venant en cuisine chercher les plats et la maîtrise de Touraine et du Singe aidé par Paris dans la confection des mets qui s'enchaînent, s'entrecroisent. L'heure des entremets sucrés marque bientôt la fin de son calvaire.

Se frottant le front de sa manche, il sourit et s'adresse à Lise, la commis de salle qu'on lui a assignée pour l'aider, quand Paris a refusé de venir en plonge, arguant au singe que Madame Alix, ne sera pas satisfaite de son service au

guéridon s'il s'épuisait. Le singe s'était absenté un instant et Madame Alix en personne, parfaitement vêtue, lui avait assigné Lise en milieu de service, avant que de repartir non sans pincer les fesses de Paris et de lui déclarer :

— Estimes- toi heureux que je ne suis pas encore lasse de toi Paris... Au fait, Fagis et moi avons décidé de céder le contrat de Ninon à Gallinaud. C'est une fille bien trop paresseuse pour nous.

— Quoi ?

— Tu as des objections Paris, la maison n'est plus bonne, n'est peut-être plus à ton goût. Tu veux sans doute changer de singe, paraît que la bigote de Gallinaud, elle aime les génuflexions de ses arpètes pour honorer ses dévotions et que. malgré ses soixante ans, elle les emmène souvent à confesse.

Paris, le visage fermé, avait repris la besogne sous les rires du singe et de Touraine.

Lise s'était installée près de Faou et, sans un mot, commencé à rincer et ranger, marmites, plats, assiettes que le ballet incessant des commis de Paris apportent.

— Tu veux qu'on aille voir ce qui se passe là- haut ?
demande Faou à la jeune femme détremée comme lui de
sueur et d'eau.

— Si tu veux, mais le singe, il...

— T'inquiètes, ils vont monter lui et Paris, quant à
Touraine, il va se mettre à table, assure Faou, inventant,
crâne, la suite des événements, comme un vieux routier.
C'est ta première soirée ?

— Oui, lui répond Lise timide.

— Faut juste qu'on se fasse pas remarquer, j'ai repéré un
guéridon à l'entrée. Attends-moi, ordonne Faou.

— Touraine, on peut faire une pause ?

— Oui les mêmes, avant allez là haut, prenez- moi une
bonne bouteille.

— Merci Touraine, on va vous la chercher.

Ils gravissent les marches et tombent nez à nez avec
Madame Alix.

— Vous voulez quoi vous autres ?

— C'est Touraine qui demande une bouteille avant qu'on
prenne la pause, répond Faou en essayant de découvrir ce
que le corps volumineux de la femme dissimule.

Sans se retourner, Madame Alix hèle un serveur et peu de temps après celui-ci revient avec trois bouteilles.

— Tenez les mêmes, portez cela à Touraine et dites lui bien qu'on est satisfait, quant à vous je veux pas vous voir ici, allez ouste !

Ils redescendent à toute allure et déposent sur la table les bouteilles et prennent congé en transmettant ce que Madame Alix leur a dit.

— Je vois ça, trois bouteilles, rien que cela. Tenez, prenez ce panier et allez faire un tour dehors.

Touraine hésite et dans un haussement d'épaule, y ajoute une bouteille.

— Faites attention avec le vin, mais bon, je crois que vous êtes assez grands maintenant. Allez, disparaissez dans le parc.

Ils font mine de partir et camouflent leur panier dans l'entrée, puis, discrètement, ils montent à l'étage. Ils entendent la voix de Fagis annoncer :

— Mesdames, Messieurs, j'annonce le service au guéridon.

Profitant de l'entrebâillement de la porte, ils se glissent jusqu'au guéridon qui avait servi de refuge à Faou. Crânant, ignorant ce à quoi pouvait ressembler le service au guéridon, il invite Lise près de lui.

— Ici, on ne craint rien et on a vue sur tout, murmure Faou.

Au début, il ne se passe rien, comme s'ils voulaient ignorer l'appel. Quelques convives finissent leur verre, trinquant entre eux. D'autres se tournent vers les dames en grande toilette et les saluent avec respect. Lise et Faou ébahis, observent ces gens. Par bribes, ils entendent quelques conversations entrecoupées de rires étouffés. Madame Alix, une corbeille en main, déambule parmi les femmes et laisse celles qui le désirent prendre un ras-de-cou en dentelle blanche ourlée d'un ruban noir. Certaines sans vergogne d'une œillade envers un homme, soulevant leur robe, le passe à leur cuisse. D'autres plus timides, s'approchent d'un groupe et offrent comme un galant à un de ses messieurs le loisir de le lui passer au cou. Puis



Madame Alix, déposant sa corbeille sur une table, après avoir embrassé Fagis à pleine bouche et saisi la main de Paris, se dévêt et l'assoit sur le guéridon, et sans attendre le débarrasse de son pantalon. Devant les convives, sans pudeur, elle s'emploie d'une bouche gourmande à obtenir de Paris, rapidement, un grand service. Puis, sous les yeux médusés de Lise et Faou qui sous le choc des révélations se sont donnés la main, Madame Alix

s'empale sur le vit de Paris et tout en commençant à danser sur lui, lui murmure à l'oreille...

— N'est-ce pas mieux que ton oie de Ninon ?

Comme si c'était ce que les convives attendaient, par couple, ils s'installent dans la salle et s'adonnent à leurs jeux. Étranges îlots de chair qui se dévoile, s'expose en demi nudité jusqu' à la plus totale. Faou et Lise remarquent une jeune comtesse vaincre, sous l'acquiescement de son mari, ses réticences en empoignant le vit d'un galant, sous les conseils d'une plus ancienne.

— Goûtez Madame, du bout de la langue, la fraîcheur de cette jeunesse, soupesez en ses bourses sa richesse. N'ayez nul crainte, tous ici sont au service de votre féminitude. Osez ces gestes que vous vous refusez, apprenez pour mieux jouir et faire jouir. Jouer au jeu de l'amour et si dans votre innocence ou votre fougue vous allez trop avant, buvez... buvez simplement et mêlez ce nectar dans un doigt de champagne, cela effacera l'amertume de l'instant... Souvenez-vous naturellement, que c'est à vous que vous faites plaisir et que ce genou en

terre n'est point une servitude à ce maître, mais une variante de votre souhait.

Puis, avec douceur, elle guide la main de la jeune comtesse entre ses propres cuisses et tout en l'aidant à se caresser continue de lui murmurer à l'oreille.

— Laissez vagabonder votre dextre en ce doux jardin perlé de votre rosée, ce n'est que votre féminité qui s'émeut et verse en votre toison des gouttes d'or comme autant de caprices de votre envie. Sondez enfin le puit de votre désir et prenez, Madame, prenez votre écot. J'aime pour ma part faire de mes lèvres un fourreau pour un vit godelureau et tout en mesquinerie, me faire sourire l'ironie d'un ou deux doigts légers sur le bouton de la rose avant que de me servir mon propre plaisir en écho.

Gênés, excités, Lise et Faou s'échappent dans un fou-rire de connivence, et, récupérant leur panier, ils sortent dans le parc.

Se servant un verre de vin, Touraine sourit, sachant sans l'avoir vu, ce que Faou et la Lise ont découvert.

— C'était y a bien longtemps... Avant que la bouteille ne devienne une maîtresse exigeante. Tiens ma salope, à la tienne !

D'un geste las, il trinque sur le goulot de la bouteille de vin.

Main dans la main, ils courent éperdus, riant benêts de leur découverte, ils s'assoient sur un banc de pierre et, gamins, fouillent dans le panier, savourent les petits pâtés et les fruits. Puis, échaudés de vin, guignols, ils se miment l'un l'autre en de grossiers traits, les façons de sombrero. Peaufinant son personnage, Lise ôte sa robe et passe à son cou, le ruban qu'elle à subtilisé dans la corbeille.

— Jouissez ma chère, mais tenez-vous au manche pour ne pas tomber...

caricature Lise, d'un air précieux, d'une moue faussement dégoutée, ce qui fait Faou se tenir les côtes, avant que de boire une rasade au goulot. Compare, il passe la bouteille à Lise et dans son geste, son regard se pose sur les jambes de Lise et il s'enfièvre devant

l'échancrure de la culotte de Lise. Insolente, la fente ourlée de coton bis, laisse entrevoir dans son innocence une douce frondaison cuprique. Ensuqué, Faou reste un long moment à contempler le sexe de Lise.



C'est comme ces cheveux d'anges que fait parfois Touraine avec du sucre filé pour décorer les pièces montées. D'une couleur bien plus brune que le mordoré

du caramel, mais tout aussi léger, fragile, aérien. Ça vous donne, gourmand, envie d’y porter la main, de cueillir le duveteux volume en paume, mais sa fragilité supposée vous pousse au respect, autant que le pied ou la taloche de Touraine vous porte à la raison. Tout comme le fouet ouvert de Touraine puisant dans le “miel de caramel” avant que de le filer sur le support d’un auguste geste d’aller et retour, anarchique et dru, la soie pubienne de Lise tapisse son bas ventre. Vertueux trigone couvrant hautement le maflu de son ventre avant que de disparaître entre ses cuisses. Tels deux petits choux oblongues, joufflus, ses nymphes croustillantes transparaissent sous leur glaçage auburn. Montés en “Divorcé”², ces soeurs jalouses désunies par un profond sillon, en larges aînesses couvant patelines sa cadette, franges du pigment en glacis “Sienne Calcinée France” le doux lit du capuchon du clitoris. Vultueux, tel une violette confite, il ponctue d’un unique bourgeon se hissant de sa corolle de

² Le divorcé est une pâtisserie française constituée de deux choux de forme longitudinale fourrés de crème pâtissière. L’un des choux est parfumé au chocolat tandis le second est parfumé au café (d’où le divorce). La face supérieure des choux est recouverte de fondant du même parfum que la crème pâtissière, et une crème au beurre entre eux permet de les coller.

nymphes, cette recette gourmande, incitant espiègle en l'œil de Faou cet indécis à l'aveu d'une faveur. Benêt, puceau, il regarde sans la comprendre et, instinctif, se porte sur elle. Sur le coup, elle ne cherche en rien à se dérober. Faou est plus beau, plus jeune que le maître ou les autres qui cherchent toujours à la culbuter.



Elle le laisse faire en buvant au goulot, puis d'un geste lui signifie que celle-ci est vide.

Nue, ivre, elle le regarde comme un animal de foire, sa raison se porte vers un autre temps, celui dans lequel elle se réfugie quand on veut lui faire la chose. Un espace qui n'appartient qu'à elle, celui de son enfance, où gamine, elle jouait dans les draps de sa lavandière de mère, mis à sécher au soleil d'été. Elle aimait cette douceur, cette fraîcheur du linge.



Sans y attacher d'importance, elle voit Faou ôter sa chemise et, anticipant le prochain mouvement, comme la réplique d'une mauvaise pièce, elle quitte le banc abandonnant au sol la bouteille, va vers l'arbre pour prendre la pose. De dos, yeux clos, jambes écartées, bassin vers l'avant pour que la pénétration soit rapide et presque indolore. Soudain, elle se sent quitter le sol et,

affolée, elle ouvre les yeux et se penche sur le visage de Faou qui tout sourire, gourmand, pose sa cuisse gauche sur son épaule et plaque sa bouche sur sa vulve.



Lise hoquette de surprise, c'est la première fois qu'on lui donne ainsi de l'attention et d'emblée, elle apprécie. Là, sous la langue, les doigts de Faou, elle se ressent, corps épousant l'écorce, mains griffant celle-ci, sueur en

transhumance quittant le refuge de son cou, fines gouttelettes d'un immense troupeau guidé par le berger de son désir. Pastoureau marquant sur elle les étapes de son estivage, les monts de ses seins au pied desquels il scinde son cheptel, en laissant paître une partie, tandis qu'il pousse l'autre à dévaler l'adret de son ventre, l'ubac de ses fesses, jusqu'aux gorges de ses cuisses, où en ces terres échauffées par la peau de Faou, prend fin leur voyage. Elle jouit esprit et vulve englués de volupté, de cyprine. Elle est en ce point qu'est son clitoris, le pivot de sa féminité jouant au toton³, espérant gagner inlassablement, tandis que la langue de Faou en joueuse impénitente relance les parties en de multiples variations. Hystérique, elle s'effondre enfin, prenant cet "Enfin !" comme une délivrance, laissant la toupie d'ivoire s'immobiliser sur vingt-six . Retenant la tête de Faou, elle le repousse, muscles et tendons tétanisés en des gestes violents et saccadés. Elle n'est plus, elle se sent morte, vidée. La détresse noie ses yeux de larmes, fait

³ Le toton est une toupie d'ivoire qu'on lance au-dessus d'un tableau de nombres avec l'espoir qu'elle s'arrêtera sur celui qu'on avait souhaité.

tressaillir son corps de froid, elle se recroqueville et s'attend à mourir enfin...

C'est d'abord un souffle léger qui se pose sur ses épaules, puis une douce chaleur. Elle hume et retrouve les odeurs rassurante de lavande et elle se sent mieux. Lise ouvre les yeux et retrouve Faou assis à ses pieds, jocrisse, il l'épie, la peur se lit sur son visage.

— Je vais bien, merci pour... et puis pour le châle, le rassure Lise, émue.

— Je... Je ne...

Lise se penche et l'embrasse, épuisant ses dernières forces, pour mettre fin à son dilemme et ne pas avoir à lui expliquer. En ce baiser, elle puise de la force et de la chaleur que son corps avide capte.

— Tu veux me prendre, lui demande Louise, osant briser son mutisme.

— Je... Je ne... Je l'ai jamais fait, avoue Faou mis au pied du mur.

Devant l'aveu, Lise recule, comment, lui qui l'avait tellement faite jouir...

Devant l'innocence de Faou qu'elle lit sur son visage, elle se décide.

Elle lui ôte ses chaussures et le défroque de ses pantalons.

— Nous sommes maintenant à égalité, ajoute-t-elle mutine en quittant son châle.

Il reste couillon sous le regard ardent de Lise, le cul nu sur la pierre froide du banc, la verge rabougrie, le corps glacé de honte. Il attend.

Lise, peu habile devant le sot malhabile, souffle, s'en voulant instantanément devant le pénis de Faou qui se racrapote sous sa saute d'humeur. Tétanisé de peur, il essaie de lui sourire. Lise, genoux en terre, se penche, tend la main vers l'entrejambe de Faou et, mécanique, entreprend de lui manœuvrer la broquette, ce qu'elle fait parfois au singe quand laisse d'esquiver ses avances, elle se laisse, exaspérée, pour en finir, coincer dans les chambres du haut.

Lise, crachant dans sa main, astique le verni de la chair comme elle le fait avec les cuivres dans son office et peu à peu sent venir la raideur familière.

Faou est jeune, ça ne devrait pas durer très longtemps.

Pense-t-elle en se concentrant sur sa tâche, n'éprouvant aucun plaisir dans le geste. Elle continue ainsi un moment, yeux clos, la tête ailleurs. Soudain, un cri la tire de sa rêverie. Instinctive, elle porte son regard sur sa main pour voir si ses doigts sont déjà empoissés de sperme. Mais rien, le vide règne en l'instant, Faou en colère, frustré, honteux, s'est réfugié au bord du banc.

— Pas ça, pas comme ça, articule Faou, le corps tremblant sous la rage et le froid.

— Mais je...

— Laisse, je ne t'ai rien demandé, je suis... désolé.

Souffle Faou en recherchant du regard ses affaires pour se vêtir.

Interdite, Lise le regarde ramasser précipitamment ses vêtements et elle se revoit, elle ainsi quittant la chambre d'un client qui avait payé dans la main maternelle, le prix de son pucelage. Cette colère ressentie envers sa mère, qui lui avait rétorqué que cet argent les ferait manger plus d'un mois et qu'elle regrettait de ne pouvoir lui recoudre l'hymen pour le vendre à nouveau. Paroles qui l'avait

ramenées à elle et fait quitter cette maisonnée pour être libre, du moins le croyait-elle en entrant au service des Fagis. Devant la peur qu'elle lit dans le regard de Faou, elle éprouve de la honte. Lui, ce jeune puceau, qui lui a donné tant de plaisir sans rien demander en retour, se préparait à fuir, plutôt que de vivre ce qu'elle considérait comme une faveur envers lui.

Usurpatrice, le mot la frappe comme une révélation qui l'emporte dans un vent de liberté auquel elle veut céder et elle entame en son esprit une révolution pour devenir une autre dans les idées d'Olympe de Gouges⁴ et devant l'assemblée de ses souvenirs et des attitudes de ses pairs, Lise se lève et embrasse Faou, lui demande d'un murmure son pardon. Il acquiesce d'une voix enrouée et elle aime cette naïveté et cette tendresse qui émanent de lui.

Bien qu'il hésite, elle l'incite, s'agenouillant, elle prend sa verge en bouche et il succombe. Les mains de Faou dansent dans la chevelure de Lise, marquant des crispations, des caresses de ses doigts, les pudeurs,

⁴ **Olympe de Gouges.** Cette royaliste adepte d'une Révolution modérée, à la fois très patriote et avocate du roi de France, est l'auteure de la très célèbre *Déclaration des Droits de la Femme et de la Citoyenne*.

envies, appréhensions de son être grandissant. Pour lui c'est comme une naissance, celle de l'homme qui étouffe par l'orgueil de son phallus le garçonnet et ses stupides, insipides jeux d'enfant qu'il se procurait d'une main falote sur sa paillasse. En ce point dans la bouche de Lise il est... il est... ils est...Rien.



Lise, à ses genoux, assiste à sa renaissance. Les mots de la vieille femme explosent à sa conscience “ Souvenez-vous naturellement, que c’est à vous que vous faites plaisir et que ce genou en terre n’est point une servitude à ce maître, mais une variante de votre souhait”. La verge de Faou est comme le levier de son univers et,

machiavélique, elle l'actionne, se joue de son poids, de sa forme, des doigts, de sa langue, de ses joues. Elle sent émerger en elle la puissance de ses gestes, de ses caresses, elle marque des pauses, écoute les râles de Faou, ose jusqu'à ce sous son regard le gland de Faou lui offre la couleur bleutée de ses douces violences. Elle plonge son regard dans les yeux de Faou, trouve derrière l'arrogance de l'homme, la tendresse du jeune garçon désarmé taçant l'homme émergé pour ses croyances imbéciles. Lise comprend à l'instant la maturité de son pouvoir, en éprouve de sa langue sur le pourtour de la verge, les testicules de Faou qui se rétractent sous son souffle, la source, la force, la faiblesse. En cette veine bleue, il court dévastateur, ankylosant l'esprit de l'homme en une volonté, une grâce suppliée. Elle pourrait, Lise le réalise, le laisser ainsi, se détourner et fuir, ou en un défi ordurier, l'observer insolente se donner la petite mort. Mais en femme d'honneur à l'esprit éveillé, elle se porte en une nouvelle intimité et là où, en ses gestes précipités, elle n'avait en rien capté le goût et les saveurs, elle le déguste, tranche du pointu de la langue les sapidités de cette colonne de chair.

L'étrange piment cuivré du sang qui la gonfle, les senteurs de musc de Tartarie qui émanent de sa toison pubienne, un très léger brin d'anis parfumant sa peau distendue par l'effort de la bandaison. Lise s'enivre, distille de sa salive ses essences éthérées, lèche, suce, baise, titille, branle ce vit qui fini par pleurer son impuissance de ne plus être, lui empoissant la bouche, la langue, de ses larmes d'amertume. Le vit de Faou les déverse en saccades comme s'il avait voulu contenir l'hémorragie de ce sang blanchâtre emportant les traits de sa masculinité, que Lise affolée essaie de contenir en bouche. Ils restent ainsi, jusqu'à ce que les goûts se soient estompés et que la verge de Faou redevienne un simple pénis. D'un dernier baiser, elle lui dit adieu et regarde Faou. Debout, tremblant, il lui sourit. Dans son regard, elle retrouve la douceur enfantine de cet homme et se relevant, posant sur ses lèvres un doigt pour lui intimer le silence, elle vient d'un baiser sceller à jamais ce secret. Puis elle ramasse leurs vêtements et les dépose sur le banc. En silence ils se rhabillent et, ramassant panier et bouteille vide, regagnent la maison. Ils se quittent sur le

pas de la porte et Lise va en cuisine déposer le panier, tandis que Faou regagne le village et sa chambre.

En cuisine, elle trouve Touraine encore attablé, la fête retentit encore à l'étage et il semble en écouter les bruits presque nostalgique.

— Touraine ! Veux-tu m'épouser ? lui demande Lise à brûle-pourpoint.

— Te voilà la même ! répond le vieux comme s'il ne l'avait pas entendue.

— Tu es ivre le vieux.

— Pas du tout la même, y'a longtemps que je touche plus au vin, un verre de temps à autre c'est tout, ni à ça assure Touraine en pointant de l'index le plafond et les bruits de cavalcades.

— Touraine ! Veux-tu m'épouser ? lui redemande Lise.

— Pourquoi voudrais-tu de moi ? s'étonne Touraine, comprenant ce que Lise vient de dire, subjugué par la flamme qui danse dans ses yeux de femme.

— Écoute, j'ai un marché à te proposer.

Longuement, Lise lui parle de ses propositions.

— Tope-là, alors finalise Touraine en tendant la main.

Crachant dans sa main, Lise tope et leur sert un verre de vin pour trinquer.

— Dis-moi Lise pourquoi moi.

— Tu es le meilleur cuisinier que je connaisse et jamais tu n'a porté la main sur moi.

— Et Faou ?

— Faou c'est une autre histoire, allez viens, on va se coucher, demain on parlera au Singe et à la Maîtresse.

— T'es certaine de ce que tu fais ?

— Oui, nous avons un rêve tous les deux, alors viens me faire un enfant ce soir, ce sera un bon début.

Épilogue

Ils se marièrent trois mois plus tard et travaillèrent trois ans de plus pour les Fagis et achetèrent enfin la maison dont ils firent une auberge.

Pour plaire à Lise, qui jamais ne lui révéla ce qui s'était joué en cette nuit, Touraine en Singe consciencieux, acheva l'apprentissage de Faou qui entama son premier tour de France. Lise et Touraine eurent deux fils et, Dieu merci, aucun d'eux ne vinrent jouer sous mes branches,

Lise ayant fait clôturer la parcelle de terre qui m'abritait. Et souvent, elle venait s'asseoir sur mon banc et me laissait lui conter des histoires qu'un vent mutin lui colportait. Touraine mourut dans sa cinquante-quatrième année, le cœur gros, de son amour pour Lise et de graisse. Les deux frères se détournant du métier devinrent marins en s'usant corps et mains sur un baleinier. Sans aucun enfant pour reprendre l'auberge, la maison fut livrée à l'abandon et peu à peu devint une ruine bordant un chemin que rarement des voyageurs empruntèrent, me laissant à ma solitude coutumière.

Titre <http://post-scriptum.eklablog.com>



May et Cloé

Alors que s'ouvrait la Belle époque, elles firent de moi l'objet de leur nature morte.

Sur leurs plaques de verre, amatrices, elles surexposèrent leurs désirs. Dans le soleil de cet été, elles firent de moi la toile de fond de leur **voix**.

Le Rouvre aux Libertins.

Tenant en main son acte de propriété, elle descend de la malle-poste qui l'a conduite loin de sa vie parisienne et des prétendants que famille et amies voulaient absolument lui présenter. Un bataillon d'hommes plus ou moins vieux pour la tirer de son veuvage et surtout, elle n'est pas dupe, administrer sa fortune. Celle que feu Antonin Drapenpierre, armateur Bordelais, lui légua après que la peste de Chine l'eut terrassé dans un port Portugais où il était venu pour affaires. Elle apostrophe un passant et rejoint l'office notarial. Là, on la reçoit et lui remet les clés. Un clerc de notaire, sous la gouverne du notaire, lui propose de l'emmener. Elle accepte et monte dans le Cabriolet⁵ que le jeune clerc de notaire peu loquace conduit. Ils arrivent peu après et, d'un geste magistral, le clerc lui présente son acquisition.

— Je pense qu'on vous avait prévenue, lui assure le jeune homme mal à l'aise.

⁵ Le cabriolet était une voiture attelée légère, à deux roues, à 2 ou 3 places, à suspension. Il comportait presque toujours une capote amovible. Ce type de voiture, dérivé de la chaise, apparaît en France vers 1790 et se développe au début du XIXe siècle. Son nom vient du verbe « cabrioler », qui évoque sa légèreté et mais aussi son instabilité. C'était en quelque sorte le véhicule « jeune et rapide » du XIXe siècle.

— C'est parfait, assure Cloé Drapenpierre en descendant du cabriolet, dédaignant la main du clerc.

— Vos malles vous seront livrées d'ici la fin de matinée et...

— Bien ! Bien ! J'attendrai ici, merci de votre aide, mais j'aimerais découvrir le lieu par moi-même si vous le permettez.

— Euh ! je comprends, bien le bonjour Madame.

— Oui, à vous aussi.

Cloé attend que le cabriolet ne soit plus visible puis, soufflant contre sa bêtise, clés en main, se dirige vers la maison.

« Mon cher Antonin, vous seriez bien à même de rire devant cette ruine que je viens d'acquérir. Sans doute aviez vous raison : les femmes n'entendent rien aux affaires. »

pense Cloé en ouvrant la porte de l'unique pièce viable dans ce champ de ruine. La porte grince et s'ouvre sur un endroit poussiéreux mais meublé, tout comme l'énonçait la petite annonce de la gazette rurale que recevait feu Antonin pour suivre le cour des céréales. Elle ouvre en grand la fenêtre et les volets et laisse la lumière inonder

les lieux. C'est pire ainsi et elle se démoralise, peste contre elle et son idiotie. Cette stupide volonté qui l'a poussée à fuir sa vie parisienne et ce luxe étouffant. S'asseyant sur le lit, elle se met à pleurer longuement, se griffant les poignets en pénitence contre ce péché d'orgueil puis, lasse de son voyage, vide de larmes, elle finit par s'endormir.

— Y'a quelqu'un, Madame Drapenpierre vous êtes là ?

La voix la tire en sursaut de son sommeil, se relevant d'un bond, remettant précipitamment de l'ordre dans sa tenue et sa coiffure, se tamponnant les yeux rougis de ses larmes pour donner le change, elle sort.

— Bonjour, je suis May Diallèle, je viens vous livrer vos malles, elles étaient entreposées à la maison presbytérale.

— Bonjour, je suis Cloé Drapenpierre.

— Oui, je sais, la nouvelle veuve.

— Pardon ! Mais ne vous offusquez pas, mais les nouvelles vont vite au village, de plus il faut soit du courage, soit être désespéré pour acheter cette mesure. Quoiqu'il en soit, j'espère que vous avez de la première solution, car nous ne sommes que deux pour décharger

vos affaires, tous les hommes sont pris et à moins de vous armer de patience, ou de payer chèrement, je doute que vous ayez vos malles avant huit jours. En dame de la paroisse, je me suis proposée de vous les apporter, une bien douce pénitence que le père Abalistère m'a donné en absolution de ma confession de ce matin et qui me permets, je vous le concède, d'étancher ma curiosité. Il ne se passe pas grand-chose par ici...

— Vous venez ! Lui demande May en se dirigeant vers l'arrière de la carriole pour ensuite entreprendre d'en ouvrir le vantail arrière.

— Euh ! Oui, bégaie Cloé, estomaquée par le long monologue de May.

Saisissant la première malle, elles la font glisser et la portent difficilement dans la chambre.

— Au poids de vos malles et sous cette chaleur, Madame Drapenpierre, je sens celle de ma pénitence voulue par le père Abalistère, pourtant je ne pensais pas avoir commis autant de péchés.

Elles éclatent de rire sous le trait d'esprit de May.

Au bout de la deuxième, souffrant réellement de la chaleur, Cloé, contre toute pudeur, ôte robe et corset et, torse dénudé, en panty, se dirige vers la carriole.

— Attendez ! Vous ne pouvez pas sortir ainsi,

l’apostrophe May, ce n'est pas... convenable.

— Et pourquoi donc ! Ne suis-je pas chez moi, je ne tiens pas à mourir étouffée voyez-vous.

— Tout de même, si...

— Qui voulez-vous qui vienne ici, vous-même me l’avez dit, il faut soit du courage, soit être désespéré pour acheter cette mesure, et puis votre abbé ne vous a pas condamnée aux feux de cet enfer ?

— Euh ! Non, mais...

— Alors ma chère, faites donc comme moi, il reste encore pas mal de malles et nous sommes entre femmes.

Hésitante, May réfléchit, jette un œil aux alentours et s’exécute, ôte prestement ses habits et bénit cette liberté qui lui donne comme un second souffle et rejoint Cloé.

— Je dois dire que vous aviez raison, avoue May en déposant la dernière malle sur le sol pavé. L'exercice

nous a fait transpirer, je me sens poisseuse et la gorge sèche. Un verre de vin vous tente ?

Sans attendre, May sort et revient avec un panier.

— Je m'étais dit que vous auriez peut être faim et soif, assure contrite May, je me devais aussi en pénitence faire offre de charité.

— C'est pas de refus, assure Cloé en buvant le vin rosé au goulot, pour une fois, la religion a du bon !

— J'ai apporté des verres vous savez.

— Pourquoi faire May, comme me disait feu mon Antonin pour excuser ma conduite à quelques mondains, j'ai gardé en moi l'héritage de mes origines et je n'ai en rien à rougir d'avoir été petite-fille de lavandière.

— Sans doute, ma grand-mère était bonnetière, vous savez, avoue May, troublée par le souvenir de ce genre de réprimandes, de feu son mari, ancien notaire du village, mort d'apoplexie entre les cuisses d'une frivole venue payer son loyer à terme échu en septembre de l'an passé.

— Alors nous sommes d'origine modeste.

— Oui et veuves toutes deux, assure May.

— Alors soyons amies, si vous le voulez.

— Je, j'en serais honorée...

— On peut se tutoyer maintenant qu'on est presque nues, d'ailleurs, je te propose, s'il te reste un peu de charité chrétienne, qu'on se débarrasse de toute cette poussière.

— J'allais te le proposer, et cela hors pénitence.

En riant, elles cherchent. Et May, dans un coin, trouve un vieux balai, tandis que Cloé sacrifie un vieux drap pour en faire des chiffons. Puisant régulièrement de l'eau au puit, elles entreprennent de nettoyer la maison. Lasses, éreintées, elle se mettent à rire en se découvrant, échevelées, corps et linge encrassés dans le reflet du miroir que Cloé déhousse pour l'installer.

— À notre tour maintenant ! Annonce Cloé en fouillant dans ses malles pour en sortir une cuvette et un broc.

Puis elle sort puiser de l'eau au puit et revenant, sans ambages se met nue et se lave. May surprise, pudiquement détourne le regard, gênée.

— May, à ton tour, donnes-moi tes affaires en fille de lavandière, je devrais bien pouvoir les laver en attendant



tu n'auras qu'à prendre ce que tu as besoin dans mes malles. On fait la même taille, je pense.

— Merci, mais..., s'étrangle May, hésitante à se déshabiller plus avant.

— On est entre sœurs tu sais, assure amicalement Cloé en déposant un baiser sur la joue de May.

Laissant fondre ses derniers scrupules sous la tendresse de ce geste naturel, May se dénude et ainsi naît entre elle une forte complicité. Sans qu'elles y prennent garde, le soir les cueille en sous-vêtements, verre en main, installées à l'antique table d'un coin de la pièce dédiée à la cuisine. Picorant, buvant, elles se parlent d'elles, se racontent avec simplicité, aidées par la griserie d'être et le vin. Chacune ouvrant un havre aux tempêtes de vies qui jalonnent leur parcours depuis leur naissance. Devant elles la table égrène les heures passées en îlots festifs. Vin et miettes de pain, galantine, rôti froid, salade de jeunes pousses, eaux comme autant de poses pour diluer, assimiler, rouge aux joues, ballonnements, thé accolés aux doux et petits macarons fruités ramenés de Paris par Cloé. Sur, dans la fibre du tissu pêche de la nappe, les tâches inopportunes, les stries énervées gravées par le dos d'une cuillère au moment où, insinuer forçait à se livrer et à lâcher prise devant les remords, les regrets, séquençant aussi les instants de folie, de débats, de conseils, osés, animés, donnés en attendant le déclin de ce jour.

Grisées, joyeuses, elles osent ce qui aurait pu prendre des mois, des années.



Naturelles, elles se blottissent l'une contre l'autre dans le lit de Cloé après qu'elle ait convaincu May que rentrer en cette heure tardive serait imprudent et qu'en plus personne ne l'attendait.

Laissant libre cours à la parole pour endiguer la gêne d'éprouver cette promiscuité, la transparence du linge de nuit qui laisse entrevoir formes, rondeurs, peau. Elles y pensent sans se le dire, qu'il serait plus simple de tout enlever, de se révéler nues l'une à l'autre comme tout à l'heure, qu'entre femmes cela n'a aucune importance, mais elles s'accrochent à des pudeurs, des références religieusement moralistes qui les paralysent, qui les engluent dans un imaginaire qui n'est pas le leur. Seul le mot s'envole, trahissant leurs pensées inconscientes. Ce désir si féminin, qui fait qu'une culotte gardée est une barrière infranchissable, un "Non !" muet catégorique, un "Peut-être" inavoué, mais qui s'envisage. Un "J'aime" en champion du désir et un "Moi non plus" en Dame vertu de l'indécision qui en cet instant les font se parler d'hommes en refusant le simple aveu du plaisir qu'elles éprouvent à être ensemble, à sentir le contact de la peau de l'autre, à éprouver du désir inconscient en la beauté d'un corps similaire.

May avoue les liaisons infidèles de son mari et sa mort en pleine action, sa haine envers ceux du village qui l'ont obligée, hypocrites, à se couper les cheveux courts

comme il est de coutume ici, et à devenir à trente ans une veuve à plaindre avant que de la convoiter après un temps établi pour raisonnable. Et depuis, elle n'en peut plus de ce défilé de galants.

May se met à pleurer et Cloé la prenant tendrement dans ses bras lui concède ces heures où, similairement, dans son appartement Parisien, elle n'était qu'une belle potiche qu'on exhibait dans les rendez-vous d'affaires ou mondains. Certes, ou du moins ne l'a-t-elle jamais su, son Antonin ne la trompait pas, mais il était éternellement absent et sa famille trop présente. Ainsi à sa mort, elle aussi n'a rêvé que d'une chose : fuir. Elle avoue aussi ses larmes, son désespoir lors de la découverte du lieu et de ce qu'elle a pris pour une bêtise.

— Je l'avais remarqué tu sais quand je t'ai vue, lui assure May.

— J'ai pourtant tout tenté pour le dissimuler.

— Tu avais les yeux rougis, tout comme moi à l'instant, plaisante gentiment May.

— Alors sèche-moi ces larmes, car de notre malheur est née notre amitié et je bénis ce jour où je peux t'appeler

ma sœur, assure théâtrale Cloé en sautant sauvageonne sur le lit, avant que d'entamer avec May une bataille d'oreillers qui les faire rire et oublier.

Chiffonnières, elles bataillent, jusqu'à ce que, essouffées, seins nus, elles abdiquent et tombent dans les bras l'une de l'autre. May, dans l'inconscience de l'instant, embrasse Cloé. Elles restent ainsi lèvres soudées, corps tétanisés, brûlant leur peau à la vie qui palpite dans leurs corps en sueur, s'oubliant ainsi pour que cesse la douleur, les peurs, l'absence.

Elles ne demandent à personne de les comprendre, encore moins aux hommes. Elles s'accordent simplement en cette tendresse leur propre absolution. Ce désir qui les émeut abaisse les barrières que sous la morale, les convenances, elles ont érigées pour être celles que tous attendaient. Mais pas elles, certainement pas elles, pas en cette communion, qui inonde leur vulve d'appétence, fait pointer leur seins et chavirer leurs sens. Dans cette éden saphique, elles laissent passer au travers d'elle ce maelstrom qu'était leur sexualité refoulée. D'un élan mutuel, elles ôtent leur culotte, dernière offrande à celles

qu'elles étaient, à ces femmes que le monde juge probes, à ces veuves respectables. Elles libèrent les souvenirs des étreintes avortées, des fausses jouissances, des caresses solitaires osées et aussitôt confessées pour qu'expie dans le signe de croix d'un abbé leur esprit tourmenté, lavant ainsi l'opprobre des volontés de leur corps auquel, en faible créature, elles n'avaient pu ou voulu résister.



Elles s'embrassent encore et encore, jusqu'à se couper le

souffle et elles assistent à la renaissance de chacune d'elle. Et se promettant qu'un jour elles feraient l'amour, non pas comme des amantes qu'elles ne sont pas et ne seront jamais, mais par jeu, juste pour le plaisir de jouir et de faire jouir.

Ravies d'être nues et se sentant libre, elles s'allongent et s'endorment dans les bras l'une de l'autre.

L'esprit torturé depuis une décade, il attend son tour. Le rideau du confessionnal s'ouvre enfin et il s'y engouffre. Il attend, cherche ses mots et lâche tout ce qu'il a vu en une longue tirade dès que le père Abalistère ouvre la trappe. Celui-ci recule sous la véhémence de son paroissien et, d'une voix posée, demande à Alphonse Cariencière de reprendre tout depuis le début avec calme. Le benêt de 20 ans, après une longue inspiration, se tordant de culpabilité les mains, il recommence son récit.

— J'ai fait comme vous m'avez dit mon Père, je suis allé à la maison de la nouvelle veuve pour offrir mon aide.

— C'est bien cela, en effet, l'encourage l'ecclésiastique.

— Quand je suis arrivé, j'ai vu la carriole de la veuve Diallèle, venue livrer les malles.

— Oui, c'est moi qui lui ai donné cette tâche en pénitence.

— Oui, mais quand je suis arrivé, la carriole était vide, je me suis donc approché pour proposer mon aide et là, j'ai vu, j'ai vu...

— Qu'as-tu vu mon fils, je t'écoute...

— Elles étaient nues mon Père et se lavaient, je les ai vues depuis la fenêtre.

— Et qu'en as-tu déduit ?

— Ben je ne sais trop le dire, juste que ce n'est pas normal qu'elles soient nues. C'est pas comme quand ma cousine vient nous voir, ma sœur et elle se lavent ensemble, c'est normal elle sont de la même famille, alors que la veuve Drapenpierre vient juste d'arriver.

— Je vois... je vois... Bon écoute, Alphonse, je vais te confier la mission de les surveiller et tu viendras à confesse me faire ton rapport.

— Bien mon père.

— Tu me diras trois pater et deux avé pour avoir attendu si longtemps pour venir me le dire et aussi pour avoir épié les ablutions de ta sœur et ta cousine, tu préviendras ta sœur que je l'attends à confesse.

Le père Abalistère lui donne l'absolution et il sort en pestant devant sa bévue, l'aveu de son voyeurisme.

C'est à cause des veuves tout cela.

Cette pensée, se cristallise en son esprit et ainsi, négligeant sa pénitence, il se dévoue à la tâche que le

père Abalistère, lui a confiée. Cette fois-ci, il n'y aura pas d'opprobre, puisqu'il est en mission commandée. Le clocher sonne et jugeant qu'il a le temps, il passe au café. Avec ce qu'il a à raconter, on va certainement lui payer un verre.



Cloé, installée sur le pas de la porte, prend le thé en attendant May.

C'est vraiment un bel été.

Pense-t-elle en se laissant bercer par la douceur environnante et les merveilles qu'elles ont fait de l'ancienne mesure. Sans être de grande révolution, elles ont néanmoins réhabilité les lieux grâce aux bras d'Alphonse, un brave garçon qu'au village on considère un peu benêt et que Cloé a embauché sous les conseils du père Abalistère. Elles ont nettoyé la maison, aménagé une petite terrasse, déblayé un appentis pour y installer une baignoire et un poêle à bois et percé un mur pour que Cloé puisse y **accéder** sans sortir. Jamais elles n'auraient imaginé pouvoir faire ce que d'habitude les hommes font. Mais dans leur volonté d'indépendance, elles s'y sont misent, achetant livres et manuels et employant Alphonse à la tâche, faisant d'elles, du même coup, les veuves toquées. Un sobriquet qui, loin de leur déplaire, leur permet de faire ce qu'elles veulent, même si l'on murmure aussi dans leur dos lorsqu'elles vont au village qu'elles seraient de la race des brouteuses. Ragots entretenus, elle ne savent comment, et qui semblent

s'amplifier de jour en jour dans les commérages des douairières, les clabaudages d'ivrognes au café. Mais leur fortune personnelle et les dons réguliers de May à la paroisse leur offrent l'amnistie des marchands et notables de la ville. Laissant aux petits gens le droit de les mépriser, elles n'en ont cure et vivent leur amitié en une tendre complicité.

En trombe, May arrive et, comme à son habitude, dépose sur les lèvres de Cloé un baiser en guise de bonjour.

— J'ai un cadeau ! annonce May joyeuse.

— Pour moi ?

— Non ma chère, pour nous.

Sans attendre May décharge du cabriolet une boîte en bois et après que Cloé ait déblayé, la pose sur la table.

— Qu'est-ce ? Demande Cloé.

— Une folie, mais je n'ai pas pu résister.

— C'est pour cela que je ne t'ai pas vu durant deux jours, s'offusque faussement Cloé.

— Non, je suis bien allée voir ma tante, mais en chemin je suis tombée sur ceci.

Sans plus attendre, May ouvre la boîte et sort ce qu'elle annonce comme une révolution. En gestes rapides, elle monte un trépied sur lequel elle installe avec précaution une boîte munie d'une lentille par devant et d'un rideau à l'arrière.

— Qu'est-ce ?

— Un appareil photographique, tu n'en as jamais vu ?

— Pas vraiment, je sais juste que cela fait...

— Des photos ma chère, et j'ai décidé qu'ont deviennent artistes en la matière. Il y a tellement de magnifiques paysages.

— Pourquoi pas... Je n'y entends rien mais nous promener ne nous fera que le plus grand bien, j'ai grossi, tu ne crois pas ?

— Non ma douce, bien au contraire ! L'air de la région t'offre de ces belles rondeurs qui sont miennes comme toutes les filles du pays.

— Qu'y puis-je alors ? assure Cloé en riant... Par où commençons-nous ?

— Partons à l'aventure.

— Tu as raison, on se prépare un panier pour le déjeuner et...

— Pas besoin, j'ai déjà tout prévu.

Joignant le geste à la parole, May sort un panier qu'elle tend à Cloé, avant que de dételer son cheval et le mettre dans le pré qu'elles ont aménagé face à la maison.

Abandonnant cabriolet et les reliefs du petit déjeuner de Cloé, elles remontent le chemin qui longe la maison.

Elles marchent sans but, s'arrêtant pour prendre des clichés, s'essayant laborieusement à leur nouveau passe-temps que May, en amatrice avertie, commente, expliquant les conseils prodigués par le vendeur et le manuel qu'elle a dévoré sur le chemin du retour. Cloé s'y essaie et, tout comme son amie, y prend goût. Comme deux maîtresses elles figent tour à tour le temps et l'espace sur des plaques de verre qu'elles développeront à leur retour. Exténuées, joyeuses, elles déjeunent près d'un gros rouvre isolé dans les ruines d'un ancien portail. Cloé, lasse, s'étend sur un vieux banc en pierre brisé et, dans la quiétude, la douceur estivale, s'endort sous les yeux de May, qui mutine, sans bruit, étouffant ses rires,

utilisant sa dernière plaque, prend un cliché de son amie. Puis elle rassemble leurs affaires et patiente jusqu'à l'éveil de Cloé à l'ombre du rouvre en étudiant son manuel pour les développements de ses négatifs sur verre au gélatino-bromure d'argent.

C'est Cloé qui la réveille; dans sa laborieuse lecture, May s'est endormie. Ainsi reposées, elles rentrent. May hésitante sur son savoir, elles se décident de porter leurs clichés chez Henri Benjamin, photographe de son état et connaissance de May.

Papillonnantes, elles le convainquent de les aider et dans le laboratoire de celui-ci, elles apprennent et découvrent le fruit de leur travail. La dernière photo de May suscite des commentaires.

— Hé ! Mais c'est moi, s'étonne Cloé.

— Oui... Mais tu étais si belle ma douce ainsi, avoue May contrite.

— Madame Diallyle, permettez-moi de vous dire que vous avez du talent, vous avez si bien capté la beauté de Madame Drapenpierre que j'en reste sincèrement ému.

Vous devriez vous spécialiser dans le portrait croyez-moi.

— Merci, mais...

— Pas de mais, je l'adore et je la garde, assure en riant Cloé.

Elles payent le photographe, rachètent d'autres plaques et le nécessaire pour les développer elles mêmes, promettant à Henri Benjamin de venir lui présenter d'autres clichés. May invite Cloé pour la nuit afin de fêter leurs premières prises de vues.

Des bruits d'agitations éveillent Cloé et la tirent de son lit. Ensommeillée, elle découvre May déplaçant table et meubles dans une chambre voisine.

— Que fais-tu ?

— Ha ! Ma douce te voilà enfin éveillée, ça tombe bien, tu vas pouvoir m'aider.

— Mais que fais-tu donc, nue à brasser tes meubles ?

— Pas le temps de m'habiller, écoutes, j'ai bien réfléchi cette nuit pendant que tu dormais et j'ai décidé d'installer ici mon studio et tu seras mon modèle.

— Si tu veux... mais pas avant le petit déjeuner, déclare en baillant Cloé, séduite par l'idée mais tenaillée par la faim.

— C'est entendu, mais après tu m'aides ? insiste May impatiente.

— Promis, assure Cloé flegmatique, en déposant un baiser sur les lèvres de May. Je me demande si tu n'es pas la plus toquée des veuves, assure amusée Cloé.

Elles se mettent à rire et après de rapides ablutions et un petit déjeuner frugal, elle se mettent à l'ouvrage.

En quelques jours, aidées d'Alphonse trouvant ainsi matière à faire son rapport au père Abalistère, elles blanchissent les murs de la pièce à la chaux, achètent, chinent des éléments de décors et finissent par créer un véritable studio de photos.

Ravies, elles font une inauguration officielle en invitant Henri Benjamin qui, subjugué tant par elles que par le lieu, leur faire promettre de rester de réelles amatrices.

Une profonde amitié naît de ce jour et il n'est pas rare que celui-ci passe leur apporter son aide sur le développement et la création de décors, il leur offre un

ancien triptyque sur lequel elles peuvent tendre une toile peinte.

Ainsi, dans les heures chaudes de cet été, elles partagent leur temps entre sorties et poses en studio et engouffrent une fortune en développement et plaques de verre.

Mais tout à leur passion, elles n'en n'ont cure et s'acharnent à la maîtrise de l'art photographique. Même le père Abalisterè n'y trouve rien à redire, surtout depuis qu'elles lui ont offert des clichés de son église et de sa paroisse. Il n'y voit là rien qu'une lubie de veuves renouant avec le monde. Néanmoins, il ordonne à Alphonse de continuer sa surveillance.

Avec patience, Cloé devenue modèle en chef, se plie aux exigences de May, suffoquant sous le crinoline, les jupons, changeant parfois dix fois de tenue, elle se laisse photographier.

Dans ces heures complices, abreuvées de champagne, elles s'amuse beaucoup, se grisent au point que, par bravade, Cloé accepte de poser en sous-vêtements.

Juvénile, elle se berce de ses impudeurs, prend des poses lascives, essayant de garder son sérieux, ses dentelles, ses

fanfreluches comme autant de colifichets sur les plaques de verre que May enchaîne avec frénésie.

Dans un geste théâtral, Cloé riant, ingénue, buvant une lampée de champagne, délace son corset. En diva, semblant par caprice avoir oublié son texte, elle attend. Puis, répondant à l'écho du souffleur imaginaire exprimé par le cliquetis de la plaque que May met en place. Dans cette pièce qu'elle se joue, elle fouille dans le linge entassé, extirpe un chapeau, une paire de bottine et des bas assortis.



Telle Blanche D'Antigny⁶, la fameuse demi-mondaine, elle s'en vêt et prend, Nana, sur le sol la pose devant la psyché. Esprit et corps en ébullition, elle se laisse bercer par cette aisance, cette liberté éprouvée et se sent

⁶ Marie Ernestine Blanche d'Antigny, dite Blanche D'Antigny (née à Martizay en 1842, morte en 1874) est une actrice française qui se produisit sur toutes les grandes scènes des théâtres européens. Elle passe toutefois, à l'inverse de Sarah Bernhardt, pour une médiocre interprète¹. Fameuse demi-mondaine et courtisane de haute volée du Second Empire, elle inspire à Émile Zola son personnage de Nana.

irrésistiblement belle. Du coin de l'œil, elle observe le ravissement qu'elle lit dans la prunelle de son amie, imagine sans le vouloir le reflet qui danserait dans celui de ses messieurs s'ils la voyaient ainsi. Son âme dans la nudité de son corps s'envole et elle s'éveille courtisane, promettant à ses aînées d'être de leur rang dorénavant. Insouciante, elle rit et, naturelle, propose à May d'échanger les rôles.

Celle-ci hésite, mais sous les arguments de Cloé, elle se laisse tenter et ose. Nue, elle se sent ridicule, cachée par le paravent, elle cherche en Cloé une alliée, mais celle-ci feint l'impatience et d'un regard amusé la tance sur sa poltronnerie. May se décide et hésitante, danse d'une posture à une autre, et enfin se fige et attend que l'œil unique de l'appareil vienne dérober sa beauté, dévorer sa timidité. Elle guette le clic qui annoncera la fin des temps, celui de la pose et de cette absurdité qu'elle a osée. Mais Cloé, ne semble pas pressée et May s'impatiente. Elle voudrait se soustraire à tout cela, obturer l'œil. Mais l'œil est dans la chambre et la regarde et elle n'y peut rien. Coupable elle se sent. Elle qui se voulait le témoin des autres, graver à jamais en des

instants leur vie, elle se sent en l'instant criminelle. En sa délictueuse chair exposée, elle éprouve les remords. Son âme voleuse voudrait se repentir, elle hurle et son corps l'entend. Seins pointés, vulve humide, elle sent venir une étrange jouissance, non plus celle de voir, mais d'être vue... Enfin vue, rectifie son esprit. Tout comme son amie, May éprouve en elle le désir d'être et, libérée de ses chaînes, son âme vagabonde dérive sur les plages



interdites et elle s'émeut. Gestes et regard se posent et comme à regret, elle entend le clic que fait l'obturateur. Elle panique, s'inquiète de perdre en cet instant le vide si rassurant de la liberté, mais le rire de Cloé la rassure et elle boit cul-sec la coupe que celle-ci lui offre. En elle

tout chavire, grise d'alcool et d'envie impérieuse de se voir, de les voir, elle l'emporte en saisissant la main de son amie dans la chambre noire. Et toujours nues toutes les deux, elles développent, fixent et lavent leurs plaques avant de révéler leurs œuvres sur du papier citrate en les plaçant une à une dans un châssis-pressé et de les exposer à la lumière du jour et en une dernière étape laver les photos réalisées.

Se voir est une découverte, même si les nuances de sépia ne restituent pas la vraie couleur de leur corps, ce n'est là dans la frondaison brune ou rousse de leur sexe exposé, dans les aréoles teintées de leur seins que réside leur âme, mais dans leur yeux. Ce regard qui présage de leur devenir, fixé sur le papier, dénonciateur, il les accuse et les défie de renoncer à elles.

— De veuves toquées nous voilà veuves perverses, assure May en riant.

— Non pas perverses, mais libres, toujours toquées, c'est notre particule ma chère, mais je ne vois là que deux belles hétaires et d'ailleurs, il me vient une idée. Viens, je t'invite à découvrir celles qui font le monde parisien, il

est temps qu'elles découvrent la concurrence provinciale,
répond Cloé, mutine.

Elles s'enthousiasent et, abandonnant les clichés comme
des mues, elles se préparent et s'envolent.

Il s'approche, découvre comme depuis une semaine, portes et volets clos et devant ce fait se décide, passe par derrière, entr'ouvre en la forçant la porte de la cave et allumant la lumière remonte l'escalier de service et débouche dans le couloir. Longuement, il explore les pièces et se résout à l'évidence, les veuves toquées sont absentes, car même la Drapenpierre n'est pas chez elle. Que va-t-il donc raconter au père Abalistère, se demande ennuyé Alphonse. Il cherche, fouille et trouve dans le studio photo de quoi s'acheter une place au paradis. Tendait la main pour se saisir des photos qu'il distingue à peine, il sent contre ses reins, la pression d'un... son esprit s'affolant essaie de trouver le mot, mais avant qu'il n'ait pu le prononcer mentalement, une voix qu'il ne reconnaît pas l'apostrophe.

— Haut les mains ! Ordonne une voix à l'accent étrange.

— Que fais-tu là Alphonse ? Lui demande ce qui semble être une autre voix.

— Je... Je... suis en mission commandée, panique le benêt craignant pour sa vie sous la pression dans son dos et celle d'une main brune sur son cou.

— Non ! Ne te retourne pas et dis-moi pour qui travailles-tu ?

— Fermes les yeux, ordonne la première voix.

— Pour le père Abalisterè, assure Alphonse, les yeux hermétiquement clos, le visage en sueur.

— Tiens donc ! Et dis-moi en quoi un envoyé de Dieu se permet de forcer la porte des gens ? Lui demande la seconde voix avec, il lui semble, un ton plus gentil que la première voix.

— Je... Je...

Dans son dos la pression se fait plus forte et, sentant l'haleine de l'autre qui maintenant enfonce son index dans sa joue, Alphonse a peur, vraiment peur. Les paroles des vieux du café lui reviennent en mémoire, il ne veut pas connaître la douleur d'une balle traversant les chairs comme les leurs ont connu durant les guerres. Couard, il panique, se met à pleurer et à uriner dans son pantalon.

— Ne me tuez pas, je vous dirai tout, hurle-t-il.

— J'y compte bien, j'écoute, assure calmement la voix dans son dos, tandis qu'il sent maintenant la pression d'une main sur ses cheveux.

Comme un automate, le benêt raconte, sa sœur, sa cousine, les veuves, sa mission. Il débite tout ce qu'il sait et croit savoir.

— Vous allez me laissez partir, hein ! dites. J'ai rien vu des photos je vous le jure.

— Je réfléchis...

Dans son dos le canon de l'arme le pousse vers la porte, tandis que d'une clé au bras, l'autre l'entraîne dans le couloir et ouvre la porte d'entrée.

Alphonse suffoque, il a mal au bras, veut ouvrir les yeux, mais une taloche l'en dissuade.

— Vas, mais souviens-toi, je sais qui tu es et si tu parles, je viendrai te voir avec mon ami, dit au père que les veuves sont parties voir de la famille et tiens Judas, prends cette pièce pour les renseignements.

La pièce tombe à son pied et l'autre relâche son étreinte et recule. Alphonse ramasse la pièce et la peur au ventre, il détail sans se retourner.

Henri Benjamin et Jean Dejeanne hilares le regardent se carapater, puis Henri abaisse l'échappe de soie qui lui recouvre le bas du visage et contrefait sa voix et pose le

bout ferré de sa canne de marche au sol. Lui qui était venu rendre visite à May et Cloé et au passage leur apporter le papier qu'elles lui avaient commandé et leur présenter son ami Jean Mantiel, ne s'attendait pas à trouver ce benêt d'Alphonse et encore moins à recueillir ses confessions. Aux abords de la maison de May, ils l'avaient aperçu et l'avaient suivi, étonnés de le voir forcer la porte de la cave avant que d'improviser. Ils retournent dans le studio et rangent le désordre d'Alphonse.

— Mon cher Jean , je pense qu'ils nous faudra repasser pour que vous puissiez faire connaissance de ces dames.

— J'ai hâte, voyez-vous, au vu de ce travail.

Jean lui tend, les photos de nus de Cloé et de May.

— Magnifique, s'exclame Henri.

— Oui, de quoi flatter nos âmes de libertins, assure Jean en souriant.

— Laissons à ces dames leurs trésors, nous feront notre rapport en temps utile, assure Henri, partagé entre envie et admiration.

— Vous avez raison, rien ne se doit d'être volé.

— Je reconnais bien là le serviteur du féminin sacré que vous êtes.

— Je vous retourne le compliment.

— Merci, nous y allons.

— Serviteur Monsieur.

Avec grand soin, ils effacent les traces de leur passage, referment les portes, éteignent les lumières et retournent au village.

Lasses de mondanités mais émerveillées, elles rentrent. Elles ont dévalisé les boutiques, côtoyé quelques mondaines, vu les pièces et spectacles indispensables, goûté aux mets des plus raffinés et se sont laissées courtiser par de jeunes galants, évitant toujours les connaissances et la famille de Cloé, ce qui leur a donné souvent un parfum d'aventure dans l'infinitude de la capitale. Mais c'est surtout l'Art nouveau exprimé dans des affiches publicitaires et les panneaux décoratifs qui les a séduites, trouvant ainsi dans ce style de quoi créer des décors pour leur studio.

Elles organisent un dîner, ou elle invitent Henri et son ami Jean Dejeanne pour leur faire découvrir leurs trouvailles.

Toute à leur liberté, elles papillonnent, minaudent avec ces hommes qu'elles trouvent à leur goût.

Au travers de Jean, elles découvrent le passé tumultueux d' Henri et de son errance photographique et la rencontre entre ce fils de France et ce métisse des comptoirs du Sénégal.

Elles passent un moment des plus délicieux avec ces hommes tout en retenue qui osent pourtant des gestes

complices auxquels elles ont le loisir de répondre par la négative, sans qu'ils ne s'offusquent. Elles invitent les deux hommes à découvrir leur travail. Sans gêne, elles leur montrent, professionnelles, leurs clichés de nus et c'est ainsi qu' Henri, entre cognac et cigare qu'elle-mêmes fument depuis peu, leur narre la rencontre avec Alphonse. Elles écoutent en riant.

— May, Cloé, j'aurais une faveur à vous demander, déclare Henri avec sérieux.

— Qu' y a-t-il mon cher, répond May.

— Pourrais-je être votre modèle ?

— De nu, alors plaisante Cloé en resservant du cognac.

— Je n'osais vous le demander, assure ravi Henri.

— Heu ! S'empourpre May, j'avoue ne pas y avoir songé, vous me prenez de court.

— Rien ne presse, mais j'aime votre travail et c'est un de mes désirs depuis que je fais de la photo, avoue Henri.

— Merci, mais...

— Permettez-moi d'intervenir, demande Jean Dejeanne, nous vous avons vues nues et cette réciprocité me semble honnête.

— Certes, assure Cloé amusée en détaillant effrontément les deux hommes.

— Rassurez-vous, il n'y aura là rien que du professionnel, assure Henri.

— Quel dommage ! s'exclame Cloé ingénue, faisant naître un sourire sur le visage de May.

— Alors, nous pouvons sans doute le confesser, qu'en penses-tu Jean ?

— Ma foi, je ne sais que penser, mais nous ne pouvons en rien renier notre nature.

— Qui est ? Demandent ensemble les deux femmes alarmées de se trouver devant deux dandys.

Les deux hommes devant leur mécompte ne peuvent se retenir de rire et, ménageant leur auditoire, trinquant, ils se décident d'un regard et Henri prend la parole.

— Pardonnez-nous mesdames, mais ce que nous avons à vous dire n'est pas de cette nature, même s'il nous est arrivé parfois de jouer ainsi.

Jouer, Cloé et May, ne comprenant rien s'interrogent mutuellement du regard.

— Ce que veut dire Henri, assure Jean, aux libertins que nous sommes, vous semblez, non, vous êtes de ces rares femmes que nous apprécions au plus haut point.

— Oui ! Voilà, et nous, serviteurs du féminin sacré, ne pouvons en rien voler, juste présenter notre requête en espérant qu'elle vous sied, même si c'est vous qui nous avez offert la vision de ces clichés.

Les deux femmes hésitent, cherchent dans le regard de l'une et l'autre la réponse à apporter. Cette indécision n'échappe pas à Jean qui leur offre une échappatoire.

— Mon cher Henri, laissons à ces dames le temps de la réflexion. Il se fait tard. Serviteur mesdames, cette rencontre et ce dîner sont pour moi un souvenir à chérir, leur assure Jean en prenant congé d'un baisemain pour chacune.

— Alors voilà qui est dit, nous voudrions être vos modèles, assure Henri en présentant lui aussi ses hommages.

Les deux hommes s'enfoncent dans la nuit et, restées seules, elles repensent à la proposition de leurs invités et surtout à leur attitude si respectueuse envers leur

féminité. Les mots libertins et serviteurs du féminin sacré employés les intriguent au plus haut point et les forcent à prendre la mesure des actes d'Alphonse, et en riant elles mettent au point leur vengeance.

Elles donnent rendez-vous quelques jours plus tard à Henri et Jean au café du village. Certaines que s'afficher avec les deux hommes encourageraient de nouveaux commérages indispensables pour leur vengeance.

Elles discutent avec Henri et Jean , annoncent qu'elles accèdent à leur requête, proposant même le thème de la Grèce comme toile de fond et surtout leur demandent leur aide pour venger leur honneur et celui de la sœur et la cousine d'Alphonse. Se distribuant les rôles, ils mettent en place la farce qu'ils désirent jouer.

Il s'éveille, il a froid, il passe sa langue pâteuse sur ses lèvres craquelées, entr'ouvre les yeux et crie d'horreur. Il gigote, essaie de se libérer de ses chaînes qui l'entravent à un chêne. Il lutte vainement durant ce qui lui semble une éternité, hurle, appelle, pleure, enfin au-delà de la folie, épuisé, il se remémore, ces dernières vingt-quatre heures pour y trouver la solution à cette situation...

Il avait lui, Alphonse, suivi Henri Benjamin et Jean Dejeanne au café. Ils voulaient qu'il leur parle des veuves toquées, puisqu'ils ont des vues sur elles. Les tournées se sont enchaînées et il avait dit tout ce qu'il savait, sauf pour les photos trouvées. Comprenant dans une lueur de génie au travers des vapeurs d'alcool et de l'intérêt des hommes pour les détails de la vie des femmes, que si Benjamin et Dejeanne se mettaient à la colle avec les veuves, ils auraient tôt fait de lui demander réparation, et le courage c'est pas son fort. Ils avaient bu ainsi jusqu'à ce que le café ferme et, ensemble, ils avaient remontés les rues, hurlant, chantant des chansons paillardes, jusqu'à la maison de Monsieur Benjamin. Là Monsieur Dejeanne avait sorti une bouteille de rhum, une

spécialité des îles, et ils avaient encore bu, pouffant de rire sous des histoires grivoises, et puis le vide, rien, un blanc et son réveil ici, nu comme un ver.

Il entend du bruit et hèle les visiteurs. Aucune réponse, juste des rires de femmes, lui semble t-il.

De nouveaux bruits dans son dos et une cécité soudaine provoquée par le bandeau qu'on vient de placer sur ses yeux. Il hurle, se débat...

— Oh ! Ta gueule l'Alphonse, on veut te causer, alors cesses de couiner comme un goret et écoutes donc.

Il ne reconnaît pas la voix, mais obtempère malgré les bruits d'eau de raclement qu'il perçoit.

— Mesdames, annonce la voix.

— Merci, murmure une voix familière.

Il hurle en sentant la froidure de quelques chose qu'on étale sur son bas ventre et ses testicules, suivi par le contact d'une lame qui lui fait contracter sa pomme d'Adam et s'étrangler sous la salive qu'il ne peut avaler. Hoquetant de peur, il supplie, mais on ne l'écoute pas et déjà il sent la lame remonter sur ses gonades et son pubis. Tétanisé, il assiste impuissant à sa mise à nu puisque

maintenant c'est à ses cheveux qu'on s'attaque, avant que de lui renverser deux seaux d'eau glacée sur la tête, ce qui, sous la suffocation, l'empêche de crier.

— Voilà le bougre sans poils, ricane une autre voix qu'il connaît, mais dont son esprit terrorisé se refuse à remémorer le nom.

— Oui, mes demoiselles, il est à vous comme convenu, je vous laisse cet appareil, il vous suffit d'actionner le commutateur ici.

— Merci, Mesdames...

On lui ôte son bandeau et il papillonne des yeux devant la lumière crue et découvre devant lui sa sœur et sa cousine entièrement nues.

— Alors mon cher cousin, nous voilà à égalité.

— Oui, tu voulais nous voir nues alors régales-toi, mais dis-toi que tu l'es bien plus que nous.

— Oui, un petit tondu de partout, on dirait un gamin avec son petit oiseau tout nu. Voilà ce que femme réserve aux voleurs !

— Alors nous avons là un appareil que tu connais bien et qui va nous permettre d'immortaliser l'instant.



Sans qu'il ne puisse rien dire, sa sœur lui désigne l'appareil photo des veuves toquées et il frémit, de honte, de froid, et en ressentant la main de sa cousine sur ... Observatrices, tapies à l'écart, May et Cloé découvrent en repréailles la verge recroquevillée, dénudée du perfide qui à l'aurore de cette pièce, en un crime de « lèse-cousinage » matait en bandaison sœur et cousine dans leur quotidien. La pénitence se devait d'être à la hauteur de l'outrage car même en se plaignant à leurs parents, elles n'auraient pas obtenu gain de cause, tant ce monarque de par son innocence était béni par le curé et les siens.

En ambassade, May et Cloé étaient allées voir les deux jeunes femmes et leur avaient conté les dires entendus par Henri et Jean au bistrot du bourg et narrer leur propre déconvenue avec qui son cousin, qui son frère.

Elles avaient écrit cette mise en scène en demandant l'aide comparse de Henri et de Jean.

Ainsi le sceptre pubère du roi fantoche Alphonse 1^{er}, se retrouva t-il tragiquement déculotté, déplumé, tandis que sa royale personne liée sur cet arbre de réconciliation,

devenait actrice et spectatrice de ces actes écrits par la vengeance de féminités bafouées. Le sceptre d' Alphonse 1^{er} courba l'échine de sa droiture éphémère entre les mains de sa cousine et de sa sœur unies et malhabiles, tirant à hue et à dia en un jeu sadique. Jusqu'à ce que les yeux dans les yeux, leurs doigts s'empoissent du paiement des gages à ces actrices exhibitionnistes, de ce monarque voyeur à la verge meurtrie, qui se demanda en jouissant, si ce n'était pas là la véritable punition de son crime de « lèse-cousinage »... avant que le clic de l'obturateur ne vienne à jamais immortaliser l'instant et que quatre voix féminines ne prononcent la même réplique :

— Si tu parles, ou recommence, cette photo sera distribuée dans tout le canton et au-delà.

Sentence qui résonna longtemps dans ses oreilles, quand on le délia et libéra, l'abandonnant dans sa nudité en ce lieu. Ce n'est qu'en prenant le chemin du retour qu'il dénicha ses effets semés comme autant de petits cailloux, qui l'entraînèrent jusqu'au village et au café, où il trouva

attablées, sœur, cousine et veuves toquées qui ingénument le saluèrent.

Après cet épisode, Cloé et May étudièrent leur mise en scène. Promesse avait été faite à Henri et Jean et elles aménagèrent le studio en théâtre grec.

Cloé commanda à un peintre parisien une toile pour le fond de leur décor et May fit charrier pierres et dalles à un Alphonse craintif, pris entre son devoir pour l'église et le pouvoir d'une certaine photographie. Il se montra extrêmement coopératif, espérant ainsi pouvoir racheter ses fautes et obtenir des informations sur qui détenait la photo, ignorant qu'il ait été entendu dès le début entre sa cousine et sa sœur que celle-ci ne serait que mascarade, un levier imaginaire pour tenir en respect ce petit coq qui avait bien du mal à passer inaperçu avant que son poil ne repousse.

Tout fut achevé et elles convièrent leurs Apollons à la séance de pose. Les événements, l'attitude, l'aide de ces hommes ne les laissaient en rien indifférentes et c'est en cela qu'elles imaginèrent ce décor. Elles voulaient des réponses aux questions mutuelles qu'elles ne cessaient de se poser et qu'elles rêvaient d'énoncer à ces libertins si

mystérieux. Le peu de lectures trouvées sur le propos ne leur avait permis de cerner leur sujet et dans cet esprit d'aventures qui animait leur vie maintenant, elles se décidèrent et, archéologues, posèrent les bases de cette aire mystique où leur âme anthropologiste pourraient explorer plus avant, elles se le confessèrent mutuellement, ces beaux spécimens de libertins. C'est en des termes plus choisis et discrets que Cloé présenta leur vision du décor à Henri et Jean qui, subjugués, admiraient leur travail en le découvrant. Puis après une coupe de champagne, ils passèrent derrière le paravent et se dénudèrent pendant que May et Cloé vérifiaient le matériel et ajustaient la mise en place. Nus, soutenant le regard des femmes, Henri et Jean remontent les aires et prennent place au centre d'une arène en ruine.



May et Cloé se troublent devant la beauté de l'instant rêvé. Ces deux hommes de par leur présence, dans leur nudité, viennent les propulser jusqu'à l'olympie. Adonis, ils attendent sagement les directives et elles, en marge de leur temps, envoûtées, étudient ce que la pudibonderie sociétale, nuptiale, leur a toujours interdit d'observer sous le linceul blanc d'un linge de nuit : l'homme dans

son entier. Éphèbes métissés des origines du temps, l'un blond au teint glacé des contrées du Nord, l'autre brun au teint brûlé, cheveux courts taillés pour la circonstance. Ventre et dos athlétique sans excès dénotant juste l'historique des tâches accomplies qui ont sculpté avec le temps muscles et tendons. Verges amollies reposant dans le tapis hirsute de la soie pubienne dont elles affrontent vaillamment l'impudeur en des œillades complices. Elles succombent, elles le savent et doivent se reprendre, mais le mot bien vite pose les limites à la pose de la chair et du muscle, et sans qu'elles n'y prennent gardent c'est à tour de rôle que May et Cloé aimant ce contact au passage viennent, caressant, contraindre le geste, la posture, tandis que l'autre cadre et éternise la vision sur plaque de verre. Passée la lassitude des attitudes académiques et quelques coupes de champagne, la timidité s'évanouit et le va-et-vient permanent des femmes, le toucher prennent enfin une forme naturelle et l'esprit de May et de Cloé s'envole.



Ils lutent pour leur plus grand bonheur. Dans l'arène de leurs sens, belluaires luisant de sueur pris au jeu du cirque de May et Cloé, ils enchaînent les passes de lutte gréco-romaine, grognant sous l'effort. Dans l'avancée du combat, l'air devient pesant, alourdi des effluves émanant de leur corps, résonnant du rait de ses compétiteurs. Dans

cet érotisme tribal, inconsciemment une érection pénienne qui n'échappe pas au regard de May et de Cloé, regard qu'elles ne veulent que professionnel, vient mettre en exergue la nature animale de ces hommes en lutte et les achale, ouvrant subitement leur féminité à une concupiscence qu'elles ne veulent se concéder. Ils luttent ainsi sous les clichés qu'elles enchaînent avec une frénésie boulimique.



Ils rompent le pugilat, concients depuis longtemps pour l'avoir éprouvé maintes fois leur égalité en cet art. Le corps tressaillant, muscles endoloris, ils s'étirent pour s'assouplir et faire disparaître les traces de fatigue. Dans leur esprits embrumés par les phases du duel ils entendent le rire cristallin de Cloé.



Nue, elle s'approche, et saisissant leur bras qu'elle dépose espiègle sur ses hanches, plaquant ses seins dolent d'émotion contre leurs bras, elle prend la pose attendant que May s'éveille et prenne le cliché. Elle reste ainsi à ressentir la vie palpiter contre sa poitrine, humant les parfums suaves de ces hommes offert à son caprice. Puis elle cède avec gourmandise la place à sa sœur.



Cédant au chant des désirs de son corps, May mutine plaque la dextre et la senestre de chacun de ces mâles sur ses fesses et, tout comme pour Cloé, ils concèdent volontiers à cette foucade de femme. Dans un sourire extatique May pose et Cloé en riant s'empresse de prendre le cliché.

Une dernière coupe de champagne met fin à la séance. D'un baiser sur les lèvres de chacune d'elle, Henri, Jean les remercient. Et dans la promesse de prolongation de l'instant, ils les convient à un dîner champêtre, leur quémendant la patience de quelques heures pour mettre en place l'instant qu'elles méritent. Ils se rhabillent et prennent congé.

Cloé et May, délaissant le développement, préférant garder en mémoire le souvenir de ces tierces, en riant de bonheur et s'avouant leurs envies, elle se jettent frivoles sur leur garde-robe avec une idée en tête.

A la tombée du jour, Henri et Jean viennent les chercher dans un drôle d'équipage et elles s'engagent alors dans un jeu de piste aux accents délicieusement immoraux.

Grisées par la vitesse de l'étrange machine à vapeur, elles rient, livrent en aperçu cette tenue indécente qu'elles se sont volontairement offertes durant leur voyage sur Paris en vue d'une rencontre. Une tocade à leur couleur, modèle emprunté aux cocottes rehaussé d'une frivolité, un manteau identique pour elles deux, style XIX^{ème}, confectionné par un tailleur pour dames en vogue chez les mondaines.

Assurées de leur charme par le pétilllement dans le regard de Henri et Jean, elles minaudent, jouent avec ces hommes qu'elles savent être de leur amis et qui leur plaisent.

Ils roulent un moment, jusqu'à ce que la machine dans un bruit fracassant expire par la volonté de Henri actionnant des leviers. En tendant la main Jean et lui les invite à descendre.

— Il me semble que c'est l'endroit ? Demande-t-il aux deux femmes.

— Tout juste répond May, le chêne, le banc, tout y est.

— Pourquoi ici ? s'amuse Cloé, ravie de retrouver l'endroit.

— Parce qu' ici se sont alliés beauté et savoir.



Courtois, Jean et Henri les guident vers une clairière peu après le gros rouvre et elles découvrent une immense nappe bordée de coussins moelleux et garnie des ingrédients jugés nécessaire par les deux hommes pour un dîner fin. Elles prennent place entre leurs chevaliers servants et conscientes qu'ils n'ont rien à voir avec ces galants offerts lors de leurs soirées mondaines sur Paris, elle se laissent bercer par leur amabilité et leur attention à leur égard.

Curieuses, aidées par le champagne, elles les interrogent enfin sur ce monde libertin et cette notion de féminin sacré et le jeu.

Ils répondent à tour de rôle, arguant qu'ainsi, si le désir leur prend de jouer avec eux, elles pourront le faire, car dans leur doctrine, il est une règle à laquelle ils ne dérogent jamais, c'est que celui qui renseigne ne jouera jamais avec son condisciple, ainsi le libre-arbitre de la personne est respecté et nul ne peut accuser d'avoir enseigné pour son propre plaisir.

Elles veulent tout savoir et évaporées se livrent, narrent discrètement quelques soirées vécues dernièrement et leurs interrogations sur la gente masculine. Avec

ouverture, en plaisantant, ils expliquent les codes liés au jeu, celui de la chair nue que l'on ne touche jamais tant qu'on y est pas invité, celui de l'ambassade quand le geste se pose sur une partie du corps habillé et que l'on accepte sa présence, celui de l'acceptation en déplaçant la main vers la peau et le plus important, la règle essentielle de courtoisie qui énonce qu'à tout moment, le féminin peut arrêter le jeu sans aucune forme d'explication.

— Que faites-vous alors ? Demande May subjuguée.

— On se retire, un libertin reste maître de ses besoins
Madame, assure Jean.

— Mais rien ne nous empêche d'oser une nouvelle tentative si le temps s'y prête, ajoute Henri, votre féminité est capricieuse et il est un temps pour toutes choses.

— Oui, mais n'est-ce pas là votre charme Mesdames, les badine Jean, comprenant le trouble qui les submerge.

— Vous voulez dire que si j'ai envie de vous et qu'au dernier moment je peux y renoncer, sans explication, s'étonne Cloé.

—Aucun serviteur du féminin sacré ne vous forcera, mais ma chère Cloé, nous sommes au service de la féminité, mais pas serviles, donc nous attendrons de vous un mot gentil, un simple “je n'ai plus envie” et ne nous en veuillez pas d'essayer à nouveau, lui répond Jean.

— D'où l'usage des codes, qui permet d'exprimer simplement, insiste Henri.

— Mais si la proposition ne me plaira jamais, insiste May, que dois-je faire ?

— Mais le dire, une bonne fois pour toutes, nous autres libertin(e)s considérons la parité comme acquise et en elle le choix s'exprime, nul ne peut se targuer de plaire à tous, doit-elle ou doit-il pour autant entrer dans les ordres.

Ils se mettent à rire sous ce trait d'esprit de Henri.

— May et Cloé, croyez-moi, nous conversons souvent entre nous sœurs et frères libertin(e)s pour nous reconnaître de compagnie et rare sont les éclats lors d'une soirée ou d'un jeu. Il en cuirait à celui ou celle qui ne respecterait en rien les usages, ajoute Henri.

— Alors trinquons à nous, s'exclament Cloé, Jean, Henri, j'ignore s'il y aura jeu cette nuit, mais j'aime à vous écouter et à vous découvrir.

— N'est-ce pas là justement le premier plaisir ? assure Jean en trinquant avec May, puis Cloé.

— Oui, vous séduire est une chose, mais être déjà de vos amis est un honneur, ajoute Henri en trinquant lui aussi avec elles.

Discrètes, elles discutent à voix basse.

— Lequel veux-tu en premier ? demande Cloé conspiratrice à l'oreille de May.

Son amie semble faussement réfléchir.

— Les deux et ensemble, cela te dis ma sœur, n'est-ce pas là un vœu que nous avons fait dernièrement ?

— Je n'osais te le demander, répond concupiscente Cloé.

Se relevant, Cloé ôte son manteau et ajoute d'une œillade :

— J'ai faim, pas vous ?

Ils dînent amicalement, échantent sur la journée. May et Cloé s'étonnent à nouveau en écoutant Henri et Jean

parler librement des sensations ressenties, du plaisir charnel de la lutte et surtout cet instant envoûtant où elles sont venues poser.

Les heures s'étirent en douceur, sous celle des macarons, du vin de Bonnezeaux à la robe intense d'or-topaze et aux complexités aromatiques de miels d'acacia, de fleurs d'agrumes et d'abricot confit, qu'elles découvrent simplement sur les lèvres des hommes en de furtifs baisers. Jeux sans innocence auxquels elles s'adonnent avec gourmandise tellement ils les accompagnent avec patience dans leur désirs naissant. Ils sont à une telle écoute de leur être, que c'en est incompréhensible. Jamais ils ne forcent et pourtant ils osent, posent sans imposer leurs gestes sur la soie de leur tenue, effleurent, délicats, leur peau, avec tant d'aménité qu'elles succombent sans chavir, comme s'ils voulaient qu'à chaque instant elles restent maîtresse de leur volonté. Les forçant avec inconvenance à se divulguer dans leur résolution féminine, sans qu'elles ne puissent éprouver d'acrimonie, d'exaspération envers eux.

Saisissant le sens de féminin sacré, elles se libèrent et s'enhardissent au grand plaisir de Henri et de Jean

qu'elles devêtent avant de les entraîner d'une œillade complice vers le gros rouvre.



Les voir nu durant la séance de pose, savourer du regard muscles et virilité était une chose, mais en cet instant qu'elles créent en posant outre le regard, les mains, elles s'ouvrent à leur sensualité. Cloé avec audace, aux genoux

de Jean éprouve en paume la lourdeur du phallus naissant, tandis que May ressent, assise sur les genoux de Henri, l'effet qu'elle lui procure en ressentant contre sa cuisse et sous ses doigts qu'elle envoi en émissaires, la fermeté de son désir. Jamais jusqu'alors, elles n'avaient eu l'aisance en convoitise, de toucher, de voir, de goûter cette verge sacrée, que leur mari et quelques rares amants respectifs, s'empressaient de fourrer anonymes entre leurs cuisses, comme si c'était là la quintessence de leurs preuves d'amour. Alors que Henri et Jean prenaient un plaisir fou à être leurs sujets d'étude et se laissaient découvrir, caresser, dévorer avec déliquescence, leur laissant le temps de s'émouvoir plus avant, jusqu'à ce qu'ils viennent à tour de rôle les mettre nues et butiner la rosée de leur féminité, sans qu'elles n'éprouvent aucune gêne, mais une jouissance ardente qui leur ouvre avec naturel cuisses et raison plus avant. Sans pudeur, elles laissent à leurs amants le loisir d'explorer de la langue, de leurs doigts, ce que frondaison, rousse pour May, brune pour Cloé, dissimulait à leurs regards. Inondées, seins douloureux, corps en sueur, elles se donnent, se livrent par alternance à ces hommes qui, le

sexe gainé d'une redingote, leur semblent infatigables dans l'art d'aimer.

En un dernier sursaut, cuisses enferrant leur amant, elles les retiennent et jouissent comme elles l'avaient voulu, rêvé... ensemble, joue contre joue, s'écoutant l'une l'autre avant que de succomber.



La Belle époque





Le monde se couvrit du voile
de la haine, délaissant les
lubies des veuves toquées pour
des sujets nationaux
prioritaires. Dans les noirceurs
de la guerre ce monde changea,
la terre éventrée regorgeait
d'eau et du sang des trépassés.
Et durant quatre années, il ne
me restait que les souvenirs
pour éclairer mes nuit, vaincre
mon ennui, mes peurs
engendrées par les bruits
fracassants des bombes qui
tombaient, creusant, mortifiant
le sol à mon pied, éteignant
pour ce temps le rire de ces
enfants mutins. Jusqu'à ce que
l'horreur et les bruits cessent et
que, dans la liesse populaire,
aimer redevienne une priorité.

Libertin(e)

L'acidité de cette colère brûlant mes lèvres, mon sang, mon ventre, mon être entier.

Cette force qui m'a fait avouer, ce "vous m'avez tous menti" lorsque mes chaînes se sont brisées et ce bruit, cette résonance qui les a tous anéantis.

Je me souviens que l'être que je suis, cet humain qui en cette ère de liberté, sous la lumière de vérité cherchée et trouvée, s'est enchaîné à ses volontés.

Libertin(e) je suis....



La Beurgnion

Dans ce jour de canicule, Pythie elle annonçât la fin de mon ennui.

Pendant que l'homme mourait au chemin des Dames, elle jouait pour ces quidams.

Chant de sa féminité venue réensoleiller le champ des trépassés.

Le Rouvre aux Libertins.

Elle arrête le moteur et descend de sa Buick E en claquant violemment la porte comme préconisé par Mathéo, ami et propriétaire du véhicule dont elle avait décliné l'offre d'accompagnement, arguant que c'était là sa promesse. Elle relit les indications tracées à la va-vite au crayon de bois sur le papier humide, sali de la terre des tranchées. Cette lettre qu'Augustin Pierraille, dont elle avec deux autres est la marraine de guerre, lui a léguée avec pour seul vœu qu'elle aille jouer en ce lieu quelque chose de gai en souvenir des heures chaudes et heureuses de sa vie de libertin. Elle ignore tout de ce qu'est un libertin, mais le vœu d'un mourant est sacré à ses yeux de myope, elle que l'on surnomme la Beurgnion à cause de ses lorngons. Femme aux traits sévères, au physique jugé ingrat par ses pairs, à la peau aussi grenelée que ces gueules cassées a qui elle écrit inlassablement. Seule tâche qu'on lui ai confiée pour soutenir l'effort de guerre, arguant qu'une violoncelliste sans orchestre ne pouvait en rien remonter le moral des troupes. Sa peur du sang ne pouvait en faire une infirmière et ses besicles ne lui donnait en rien l'aptitude de travailler en usine. Depuis sa naissance et sa vie à

l'orphelinat, Beurgnion s'était endurcie contre le fait de son ingratitude, mais pas la femme qui dans le travail solitaire de la musique avait cherché la plénitude jusqu'à devenir une virtuose, puis enseignante. Elle sort du chemin, remonte le talus et le découvre comme indiqué par Augustin, un gros rouvre au pied duquel se trouve un banc cassé, mais peu de choses subsiste de la beauté de l'endroit. La guerre et ses bombes ont refait la topographie du terrain en excavant la terre, déracinant les arbres, brûlant la végétation. Elle tourne sur elle-même, cherchant du regard un endroit frais où elle puisse se poser. Elle s'éloigne et se poste en face près d'un arbre couché auprès duquel la nature reprenant le terrain a déployé un tapis de coquelicots au milieu des herbes folles. Elle néglige son tabouret, ouvre et sort son violoncelle de son étui et s'installe sur une souche, accorde son instrument et entame l'Élégie pour violoncelle et orchestre, Op. 24 de Gabriel Fauré. Elle joue, suffoque sous la chaleur de cette journée qui s'annonce caniculaire, troublant l'atmosphère. Les mains moites, enchaînant les fausses notes, elle renonce, s'essuie mains et visage, se concentre sur sa promesse,

mais la chaleur est telle qu'elle ne peut y parvenir.
S'assurant qu'elle est seule, elle se résout à ôter robe et
jupon et en petite tenue se réinstalle plus à son aise.



Elle reprend l'Élégie pour violoncelle de Gabriel Fauré et comme à l'accoutumée, son esprit s'envole et les notes l'accompagnent en une prière envers l'âme de feu Augustin Pierraille. Protocolaire, rigide, son âme restitue les tempos à la perfection en une belle interprétation qui certes aurait été adéquate au sein d'une scène mais pas ici, là en ce lieu résonnant de désordre, mais elle n'y prend garde et poursuit par l'Andante con moto du trio en mi bémol majeur pour piano et cordes n° 2, D. 929, opus 100, composé par Franz Schubert. Elle souffre sous la chaleur, s'éponge régulièrement visage, mains, poitrine, et réaccorde son instrument qui, comme elle, souffre sous la chaleur, puis aborde un morceau qu'elle adore : la 1^{ère} Suite pour Violoncelle de Jean Sébastien Bach. Si Augustin avait été encore de ce monde, l'homme, le libertin, aurait été touché de voir cette femme probe l'honorer en jouant dans ces conditions, le premier pour cette loyauté qui a toujours été un de ses traits de caractère et qui lui a coûté la vie au chemin des Dames, et l'autre pour cette volonté de femme qui s'affiche et prend du plaisir en exerçant son art. Beurgnion marque une pause, essuie de nouveau la sueur qui ruisselle sur

son corps, détrempe le coton de sa tenue, détend ses cuisses rosies, tétanisées par l'effort pour maintenir son instrument en place et tenter d'effacer les picotements dans son bas-ventre qu'elle ne connaît que trop bien, eux qui surviennent sous la vibration des cordes et enflamment souvent sa vulve lorsqu'elle joue trop longtemps avec ferveur. Novice dans l'apprentissage de la maîtrise de son instrument, elle s'était faite piéger par ses échos qui, tel le chant des sirènes tentant Ulysse, l'avait emportée à poser sa main entre ses cuisses pour, honteuse, se soulager. Depuis, elle avait appris à résister à cet art lyrique, non pas en s'enchaînant au mât de son navire, mais en modérant la pression de ses cuisses sur le corps de son violoncelle, et appris ainsi à se faire souffrir amoureuxment lorsque la solitude pèse trop sur sa vie et ses envies de femme. Mais en l'instant, sous la moiteur, dans le 1^{er} mouvement Moderato du Concerto n° 1 pour violoncelle de Franz Joseph Haydn, le subterfuge ne tient pas et sans qu'elle n'y puisse rien ou qu'elle n'y veuille rien, elle dérive, chavire. Son esprit recompose le lieu, couvre la laideur de la guerre de fleurs et ouvre en arrière plan une fenêtre sur ses désirs qu'elle tente d'opprimer.

Empruntant l'univers dramatique de Peer Gynt, Beurgnion pénètre dans le hall du Roi de la Montagne en interprétant la suite n°1 opus 46 d'Edvard Grieg et dans les flammes qui couvent, reforge à coups d'archet et de gammes sur ses nymphes formant enclume, la royale couronne patriarcale en un diadème perlé de rosée cyprine pour cette reine devant ses vassaux au visage familial dont elle est la marraine. Souveraine, elle se laisse enchanter par ces princes venus rendre hommage non pas à cette laideur coutumière, ces traits jugés disgracieux, ces taches de vin qui lui mange les épaules, ces cicatrices d'acné grêlant ses joues, son nez.

Mais à sa féminité arborant tel un sceptre à jamais figé en elle ses lorgnions qui ne sont plus un sujet de moquerie mais un artéfact de sensualité. Belle, elle se sent belle et désirée par ces gueules cassées qui, elle le sait, tout comme elle souffriront à leur retour du front. Mais en l'instant, eux comme elle en son rêve n'en n'ont cure et, suivant le tempo de ses doigts sur le violoncelle, des vibratons des cordes, de son esprit enjôleur, des pulsations de son vagin, elle s'aime au travers d'eux.

En une lenteur absolue, serviteurs de son féminin sacré,
 en un *adagio* ils la mettent à nue l’embrassant
 longuement, mêlant leur salive à la sienne, effaçant le
 goût d’acier du sang, cet ordinaire des tranchées, pour la
 suavité des bonbons aux parfums de violette qu’elle
 affectionne. Puis timide, *ad libitum*⁷ leurs mains
 chapeardeuses viennent dénouer lacets et rubans de ses
 bottines, de sa robe. Ne lui laissant dans un « *a piacere
 rubato* ⁸ » que sa lingerie de corps et ses bas. Déjà ainsi,
 elle se sent nue, mais dans un *allegro non troppo*⁹, tour à
 tour les yeux pétillants, les mains bouillantes, ils font
 glisser la soie de ses bas, lui laissant écouter leur chant
 d’agonie sur sa peau nue avant que de dévoiler son corps
 rosi d’appétit, trempé de sueur. Elle ferme les yeux,
 craignant leur rires, leurs quolibets, mais en des cris
 étouffés par le velours de sa peau, ils prononcent des
 vœux en la baisant du bout des lèvres, alléguant tour à
 tour sur ses mains, son nez, le creux de son cou, la pointe

⁷ Sur une partition abrégé en *ad lib.*, du latin « à volonté »

⁸ « à plaisir » sans rigidité métronomique.

⁹ temps pour inviter à la respecter, mais sans exagération

de ses seins, le maflu de son ventre, sa conque, ses fesses
la véracité de sa beauté.



Comme elle aime qu'ils fouillent ainsi en elle, brossant
de leur doigts la soie de sa frondaison pubienne, pelotant
ses formes, excitant chacun à leur tour nymphes et
clitoris en de profondes succions, de larges balayages de
leur lèvres, de leur langue, la dévorant de leur
gloutonnerie de mâle. Elle s'ouvre longuement à la

jouissance, laissant ruisseler sa joie d'être ainsi belle,
aimée, désirée.



Puis, envers eux, elle ose en saisissant la verge
démesurée du soldat Serge Carémoulin tandis qu'elle se
laisse lutiner par les lèvres brûlantes du lieutenant André
Frille. Ils sont beaux ses hommes dénudés dans la laideur
des cicatrices d'éclats d'obus, la perforation d'une
baïonnette.



Elle les caresse longuement, explorant tour à tour leur corps, soulignant leur musculature, puis comme pour rendre hommage à cette masculinité qui s'offre, se propose à ses caprices, elle plie genoux en terre et impose son pouvoir en cette terre de chair et en ce monde transmuté.

Des lèvres, elle murmure ses édits, ordonne de ses doigts ses lois, faisant enfler non pas le mécontentement, mais l'allégresse dans les cœurs, les yeux, les phallus de ses

loyaux sujets qui sous ses promulgations poussent des
"Viva" gutturaux.



Elle aime a administrer avec tendresse et fermeté, jouant
de la rigidité des membres érigés en ode à sa féminité.
Elle sent sous sa langue en sa bouche les goûts
rafraîchissants, poivrés, du vin des vits qui perlent. Elle
s'enivre de ce nectar qu'elle vient butiner en passant de
verge en verge.

Irréfléchie, elle s'adonne à l'un de ses morceaux favoris, le duo des fleurs cet air de l'opéra Lakmé de Léo Delibes.

Sa fleur s'est ouverte sous la poussée de l'expérience, Carémoulin est en elle avec science, ses lèvres arrondies de stupeur éprouvent la largesse de cet homme dans son dos qui, lento, fait danser son archet entre ses cuisses la portant aux portes d'une langueur loin d'être monotone, et qui pourtant s'efface au profit de la jeunesse de son lieutenant comme si en l'instant le grade prévalait. Elle en éprouve un peu d'acrimonie, elle aurait voulu qu'il jouisse en elle, mais en soldat émérite, il prend possession du territoire de son corps. Le calant contre le sien, Carémoulin l'entoure de ses bras puissants, laissant à Frille la joie d'un assaut juvénile. Bien plus fin que son ancien bretteur, elle sent en elle la vigueur, l'allégresse qui la besogne en de rapides va-et-vients. Les pétales meurtris de sa fleur rendent grâce tandis que son corps n'est plus que ruines. Dévastée par la jouissance qui martèle à ses tempes, elle crie d'agonie tandis que, bassin soulevé, Frille la pilonne fouillant au plus profond de ses entrailles, les brûlant par le flot de son sperme qui se

déverse en elle, signant ainsi son armistice. A l'agonie, elle se rebiffe, il est un combattant qui ne lui a rien donné, ainsi, sans plus se préoccuper du jeune lieutenant, elle s'assoit sur lui et ordonne à Carémoulin de rendre les armes à elle qui a perdu son âme.



Longuement, elle danse sur lui, ondule sa sur ce vit qu'elle désire caftant l'œillet entre ses fesses, elle se fait prendre ainsi, goûtant en un Ho ! de surprise l'étrouitesse de l'instant qui ravit l'homme, comme si d'instinct elle

avait deviné ses préférences. Aguerri, il lui empaume les fesses pour contrôler la profondeur de la pénétration. Avec une douceur extrême il l'aide à venir jusqu'à buter sur ses cuisses en une pénétration courte mais intense qui s'achève en une brève éjaculation de Carémoulin sous laquelle, ancrée sur les épaules de Frille, elle jouit ravie. Sa dextre dactylographie les notes sur les cordes de son violoncelle. La musique d'Erik Satie et ses "Trois Gymnopédies" marque l'achèvement de ses désirs auxquels Beurgnion cède en plongeant sa main entre ses cuisses pour endiguer le flot qui l'inonde et là, en cette journée caniculaire, jouit de sa féminité exprimée. Elle frissonne et à regret, en des gestes las, elle se vêt, regarde une dernière fois l'endroit, ce gros rouvre, témoin solitaire qui semble la saluer en agitant ses branches. Elle comprend au travers de son corps en émoi la magie du lieu et adresse une dernière pensée à Augustin Pierraille, libertin et poète qui, en cette journée de canicule, lui a fait rencontrer non pas l'homme, mais la femme qu'elle se veut d'être. Démarrant la Buick E tout en fredonnant, elle prend le chemin du retour. Elle a des courriers à écrire et à envoyer, il est des hommes qu'elle se doit de

rêver avant que ne finisse cette guerre, il est des hommes qu'elle se doit d'aimer dès que la guerre sera terminée et surtout, il est une femme qu'elle se doit de célébrer en écrivant, cuisses très serrées autour de son instrument, cramponnée à son archet, la musique des chants de sa féminité.



Le monde redevint sage après tant de carnages, et moi un vestige du temps passé. Mon cœur plongeait dans l'hiver, après tant de périodes d'abstinence, de veuvage, d'adultère, les moeurs s'ouvraient au puritanisme de la reconstruction de la société. Il y avait tant de cicatrices à effacer sur la terre et les hommes, que très rarement certains de mes enfants me trouvaient et en de brèves étreintes me quittaient. L'innocence d'un cantonnier redressa le banc à mon pied, lui qui désirait simplement pouvoir poser son séant pour déjeuner, alors qu'éclopé il trimait en exploitant une gravière qu'une bombe avait ouverte au-delà du fossé, formant par son labeur quotidien un chemin sous la roue de sa brouette chargée et ses galoches usées.



La Grande Ka

Dans la villégiature des premiers congés payés.

Sous l'ombre de ma ramure, elle découvrit sa nature.

En cet été mature, femme ignorée se voulant en liberté.

Car en chaque femme sommeille une libertine ignorée.

Le Rouvre aux Libertins.

En une échappée, ils ont quittés le groupe de rouleurs qui les accompagnait. Trop de crevaisons laissaient filer le temps des congés que fièrement ils avaient gagnés en un front populaire. Dans le doute d'une instabilité politique, la peur de perdre ce que le patronat avait donné, ils voulaient vivre pleinement ces heures de liberté.

Peinant sous le soleil d'été, Raymond Kadrin, ouvrier, regarde malicieux se balancer sur la selle de son vélo le valseur de sa femme Margueritte Marie-Agniès, surnommée la Grande Ka par les copains de boulot. Ils sont partis à l'aube pour profiter de la fraîcheur et arriver de bonne heure sur la côte. Mais au vu du nombre de rouleurs, ils y ont renoncés et préféré musarder en empruntant ce petit chemin qui débouche sur rien, enfin si, sur un gros rouvre isolé avec un banc à son pied sur leur droite, et une ancienne gravière noyée de pluie sur leur gauche. Voyant sa femme opter pour la gravière, il la suit et, en robinson, se pose pour déjeuner. Plongeant le vin dans l'haï de la gravière pour le mettre au frais, avant de rejoindre, admiratif, sa femme qui, pratique et ordonnée, a déjà étalé couverture et victuailles. En silence, comme à la maison, ils déjeunent, profitant dans

leur mutisme de la quiétude, la beauté de l'endroit. Nerveux ils essaient l'un et l'autre sans se l'avouer, de croire en cette nouveauté que le patron va les payer à paresser ainsi. S'ouvrant au farniente après le repas et la douceur rosée du vin de Pays, ils parviennent à se détendre. Raymond va récupérer une bouteille de vin.

Sous la chaleur, mutin, il se décide pour un bain rafraîchissant avant une sieste méritoire et, se mettant nu, invite sa femme.

— J'ai pas de maillot ! targue sa femme pudique.

— Moi non plus je te signale, il y a personne ici, allez viens, te fais pas prier, argumente-t-il avec espoir.

La Grande Ka, après une longue hésitation, tergiverse et, sous les yeux de Raymond médusé, enlève sa robe. Il découvre qu'elle a mis sa combinaison « Mieuxcé », surnom qu'il a donné à ce cadeau en mémoire à ce cheval qui, ayant remporté le Grand Prix de Paris, lui avait octroyé un petit pécule, lui permettant au « Chic Parisien » de lui offrir cet ensemble dont elle rêvait, avant que, pragmatique, elle ne rafle le reste des gains

arguant qu'ils mettraient du beurre dans les épinards et qu'il fallait rester économe. Dépité il avait accepté cet état de fait, éprouvant de la rancœur tout de même, mais celle-ci s'est vite dissipée lorsque le lendemain, il avait trouvé en lieu et place un vélo Peugeot grand tourisme ½ ballon avec son dérailleur 5 vitesses équipé d'un porte-bagages et de deux sacoches... son rêve. Depuis ce temps à l'usine les copains avaient surnommé sa femme La Grande Ka, tronquant son nom marital, soulignant ce cadeau digne d'une impératrice.



Ému, il regarde les formes de sa femme de quarante ans soulignées par le tissu usé, terni à force de lavages et d'avoir été trop porté et la trouve encore plus belle. Un début d'érection commence à poindre, mais elle est refoulée aussitôt par cette putain de raideur patriarcale qui l'empêche d'exprimer ses sentiments, salope de orgueil

qui lui a fait prendre les armes en 1914 et vivre des horreurs à jamais gravées dans sa chair, dans sa tête, et qui lui donnent cet air sombre, masquant à tout jamais son innocence.

Avec soin, elle ôte ses bas, plie sa robe et range le tout dans les sacoches du vélo de Raymond.

— Il y a personne ici, allez viens, insiste t-il à nouveau.

Elle le rejoint, ils nagent sérieux, puis oublieux dans le silence, ils jouent comme des adolescents sans scrupule, reforment, enivrés de jeunesse, le temps d'un baiser, le couple originel de Margueritte Marie-Agnès, habile ouvrière piqueuse de 16 ans , et de Raymond Kadrin, coupeur émérite dans cet atelier de chaussures de luxe, avant de se lancer, gamins, dans des défis qui les font rire. Ils échangent quelques passes au nom de la lutte des sexes avec le bois flottant trouvé par la Grande Ka , puis frissonnants, un peu las, ils rejoignent leur couverture pour l'heure de la sieste.

La Grande Ka d'une tape, repousse la main de Raymond qui, sous le prétexte de lui appliquer de l'ambre solaire, se montre trop audacieuse et en une mimique, un geste de l'index, lui ordonne à voix basse de rester tranquille.

Raymond, excité par la vision de sa femme en sous-vêtements et l'odeur subtile de "rose jasminée" émanant du flacon, se met à rire et la Grande Ka, affolée d'attirer l'attention, lui plaque la paume de sa main sur la bouche pour le faire taire. Ils restent ainsi épiaut volontairement les bruits alentours, l'un marmonant qu'il n'y a personne et l'autre d'une moue dubitative, son contraire.

Sentant l'érection de Raymond contre sa cuisse, Marguerite Marie-Agnès comprend qu'elle ne pourra pas échapper à la lubie de son mari. Soufflant, d'un « Zut ! » elle ôte sa culotte en se tortillant sur la couverture et prend la pose. Tel un réflexe de Pavlov, induit par l'habitude hebdomadaire de leurs rapports amoureux, ses glandes de Bartholin la font mouiller instantanément quand, sans préliminaires, Raymond la pénètre avec douceur.



C'est pas qu'elle n'aime plus son Raymond, ni la chose, mais elle s'y ennuie, et depuis longtemps. Au début il y avait la découverte, l'impunité du mariage qui ouvrait la voie à son désir, mais son homme avait rapidement imposé sa vision du coït en un missionnaire traditionnel tous les dimanches matin. Auprès des copines d'atelier,

elle avait essayé de se renseigner sur l'anormalité de cette normalité morale, mais toutes lui avaient fait la même réponse.

— Moi quand il veut, je prends la pose et il fait vite fait son affaire.

Comme elles, après les enfants, le travail sur la chaîne, la maison et la soupe, il ne lui restait plus de temps pour elle et sa libido et dans cette routine elle s'était installée, remerciant le ciel quand Pierre son unique enfant s'engagea dans l'armée, laissant à la patrie le soin de l'entretenir et de l'éduquer. Mais même après, rien n'avait changé et dans le noir, chemise de nuit retroussée, elle avait continué à attendre la fin de cette affaire d'homme, qui, invariablement, se terminait avortée dans un mouchoir à grands carreaux déposé sur la table de nuit de Raymond tous les samedis soir, comme un pense-bête, et qu'elle lavait aussitôt, presque honteuse.

Un faible cri de vraie jouissance féminine vient troubler la fausseté du sien. Intrigués, Marguerite Marie-Agnès, écoute et, affolée, repousse le poids de Raymond sur son corps.

— Quoi, j'ai pas fini en toi ! S'exclame son homme frustré.

— Arrête ! Arrête ! y'a quelqu'un, j'entend des bruits.

— Mais non, je te l'ai dit, y'a personne que nous ici, murmure Raymond, la main de sa femme plaquée sur sa bouche.

— Je te dis que si, attends, on va voir...

— Merde ! la Grande Ka t'es chiante, viens pas te plaindre si après je peux plus rien faire, s'insurge Raymond à voix basse, cédant devant la poltronnerie de sa femme et voulant finir son office dans sa croyance imbécile de la véracité des cris de jouissance de la Grande Ka.

Piquée au vif, voulant comme à l'acoutumée avoir raison, suivi d'un Raymond débandant, ils traverse le chemin, dévalent le talus devant eux. Espions, ils observent. Un nouvel écho les interpelle et, impulsive, oubliant sa tenue, Margueritte Marie-Agnès s'enhardit. Elle se poste contre le mur affaisé, suivie d'un Raymond

totallement nu et fortement amusé.



Impudique, un couple fait l'amour. Margueritte Marie-Agnès se trouble devant la vision de cette femme, qui, jambes sur les épaules de son complice, se laisse dévorer l'entrejambe. Son sexe intégralement épilé luit, nacré comme une conque, sous le soleil et la salive de son

amant. Ses tétins saillants sous le désir s'animent sous les cris de jouissance qu'elle ne peut plus, ne veut plus étouffer.

La Grande Ka l'envie juste en l'instant sans réellement comprendre le sens de sa jalousie. Choquée, elle veut partir, laisser là cette femme, cet homme à leur office. Mais dans cet instant irréel, elle reste comme engluée sur les jambes de son mari, les yeux irréversiblement attirés par ce qui se passe derrière ce mur et sans raison elle reste et les observe d'une fascination perverse.

Voyeurisme, ce terme à connotation morale lui analyse son comportement, cette attirance à observer l'intimité, la nudité de ce couple dans cette condition particulière en y éprouvant une jouissance, une excitation. Ce mot l'englobe et elle s'y dissimule, fascinée, curieuse.

Raymond, amusé, écoute sa femme lui narrer à voix basse ce qu'elle voit comme si le lui dire la déculpabilisait. Machinalement, dans cette situation cocasse, il pose ses mains sur les fesses de sa femme et observe malicieusement les courbes de celle-ci, qui régulièrement, en renaudant, les expulse d'un revers en maugréant à voix basse contre ses bêtises. Subjugué par

la vision du valseur de la Grande Ka, ému, Raymond se met à le considérer.

Sa raie culière en un profond méridien partage les deux hémisphères de chair rosée et affermie de son fessier avant que de plonger entre ses cuisses et de disparaître sous la frondaison de la soie pubienne recouvrant comme un manteau les nymphes violacées graciles et charnues de la vulve de sa femme.

Ému, le bonhomme découvre l'étrange moue boudeuse de celle-ci que forment unies ses grandes lèvres et l'inflorescence des petites lèvres légèrement distandues. Il réalise son ignorance, maudit cet obscurantisme masculin qui ne lui a laissé percevoir ce trésor féminin qu'en le perforant, soudard, de sa queue malhabile, répétant l'atavique geste appris dans un bordel militaire durant la grande guerre. Penaud, il ose un geste, tend vers cette fleur la main, caresse son velours, respire au bout de son index ses odeurs, goûte sur sa langue ses arômes de fleur d'oranger et laisse silencieux couler les larmes de sa honte envers cette femme qu'il dit aimer profondément et en l'instant se trémousse pour changer de position. Il s'efface confus et lui laisse le champ libre.

Se relevant, oublieuse, comme tout être humain elle abroge en conscience sous les détails qu'elle observe. Note les lois de sa civilité et s'ouvre à d'autres préceptes plus païens, qui la font comparer le pénis de Raymond avec la magnificence monolithique de celui de l'homme, qui vient de s'ériger en une spontanéité toute naturelle devant la bouche de la femme qui s'en saisit épanouie. Machinalement, La Grande Ka notule en esprit les différences visuelles et elle se met à rire nerveusement, puis hoquette de surprise.



Sans lui demander son accord, Raymond fouille de sa langue, de ses lèvres le fruit conin de son épouse. Elle veut se détourner mais soudainement elle... inconsciente, elle... se libérant de ce carcan, elle se dégrafe arrache sa gaine qu'elle envoie valser, appréciant instatanément le relâchement de la pression sur ses seins gonflés, son

ventre et son dos. Son homme lui donne du plaisir et elle ne peut rien faire, même pas... voir l'expression enivrée du visage de son Raymond, traduisant le plaisir qu'il prend en caressant ainsi sa femme, s'abreuvant, lappant, tétant, la chair idoine de sa vulve généreuse, fouillant le profond sillon des grandes lèvres purpurines béant en deux pans pulpeux sur son clitoris paroxystique, fermant comme un bouton le col de la mante rose, vernissée des petites lèvres. La Grande Ka conçoit enfin ce qu'elle a lu dans le regard de femme et qu'elle n'avait jamais expérimenté tant Raymond est... était traditionnel, rectifie son esprit en l'instant, de ce plaisir, de cet instinct qui vient de se révéler, qui la terrorise, la submerge ... Elle s'écroule.



Raymond, joueur, cesse et l'étreint, glisse sa main entre ses cuisses, plonge son index au fond d'elle pour un plaisir singulier, tout féminin, qui n'est dédié qu'à elle seule, bien que cela la déstabilise, elle le sait en ne ressentant aucune érection contre sa cuisse. Son Raymond se joue d'elle, malhabile dans sa volonté de lui

donner de la volupté en lui esquichant le clitoris de sa paume, lui faisant retomber son plaisir sous la douleur mordante, mais novice, il réussit à la fait jouir à nouveau.

Elle tente de récupérer de ces assauts, recherche son souffle et va pour poser sa main sur le torse de son mari pour lui ordonner un peu de repos...

Ça la cueille comme un coup de massue, sans qu'elle n'ait eu le temps de s'exprimer. Raymond l'a basculée en avant. Agenouillée sur le sol, elle perd l'équilibre. En appui sur les avant-bras, les mains plaquées sur la terre et la rocaille, le bassin relevé, elle sent les doigts de Raymond entrebâiller le mantel de ses nymphes sous l'abondante et drue soie pubienne, potiche, incroyante, elle se laisse prendre en suffocant sous la force de la raideur du phallus de son homme, comme si celui-ci se vengeait de sa bassesse quand elle comparait, en pensée, la verge de son homme avec celle de l'inconnu. Tout est si soudain, si brut, si irréel, sauf le désir de Raymond qui lui l'est, et pliant sous ses initiatives, La Grande Ka se laisse prendre par derrière, comme une chienne...



Prise en levrette, ce mot vient d'éclore sur sa conscience. Ses mains se crispent, elle veut se dégager de cette position si sauvage.

Pas comme ça ! hurle t-elle en pensée, ce n'est pas bien.

Mais le poids de son homme lui empêche tout mouvement et son vit lui assure que si légitimement. Il la

pilonne et son esprit cède sous la jouissance, son corps s'écroule comme une poupée de chiffons, la tête au sol. Elle jouit, libérant involontairement, en un flot innocent, sa parole. Anonnant des « Oui », des « Vas-y », des « j'aime », roucoulant des « Ho ! Raymond » enfin sincères, s'étonnant de la résonance de sa propre voix, de ses cris qui se mêlent à ceux de la femme qui, comme elle, se fait prendre en une levrette debout par son amant. Une main sur le tronc du rouvre, l'autre retenant sa poitrine, elle danse sous les coups de boutoir virils de l'homme qui la besogne généreusement. Hystérique, le corps bouillant, elle réussit à ramper, à rompre ce trait d'union que fait le verge de Raymond avec son vagin et avant qu'il ne s'allarme, elle l'embrasse, invite, en le saïssissant par le sexe, son homme à finir sa besogne. Libre, exhibitionniste et l'assumant, elle prend position sur le mur, debout sur la pointe des pieds, jambes écartées et râle sauvage sous la pénétration de Raymond.



Dans leur volonté, visage crispé sous la possession consentie, hurlant leur satisfaction en écho, leurs regards se croisent et elles se sourient fémininement complices. Au moment de la jouissance, elles s'abandonnent en un adieu définitif, ressentant au fond de leur vagin en une

brûlure saccadée l'audace de l'instant vécu en ses heures
de liberté, qui allaient en une promesse changer leur vie.



Il y eut encore un temps de tuerie avant que l'homme, à la faveur d'une libération, se tourne vers le repos de ses guerriers, actionnant les leviers d'une modernité qui semblait le submerger, l'engloutissant tout comme moi dans le béton de la reconstruction. Vint l'ère des arpenteurs et géomètres, qui de leurs chaînes enferraient mon espace entre des murs au nom de l'urbanisme. Aucune nature ne se devait de résister au poids du béton, pourtant le roulement des pierres se faisait entendre, dérangeant au son du rock ce monde organisé, et

certains de mes enfants mutins posèrent en lui les bases de leur évolution.

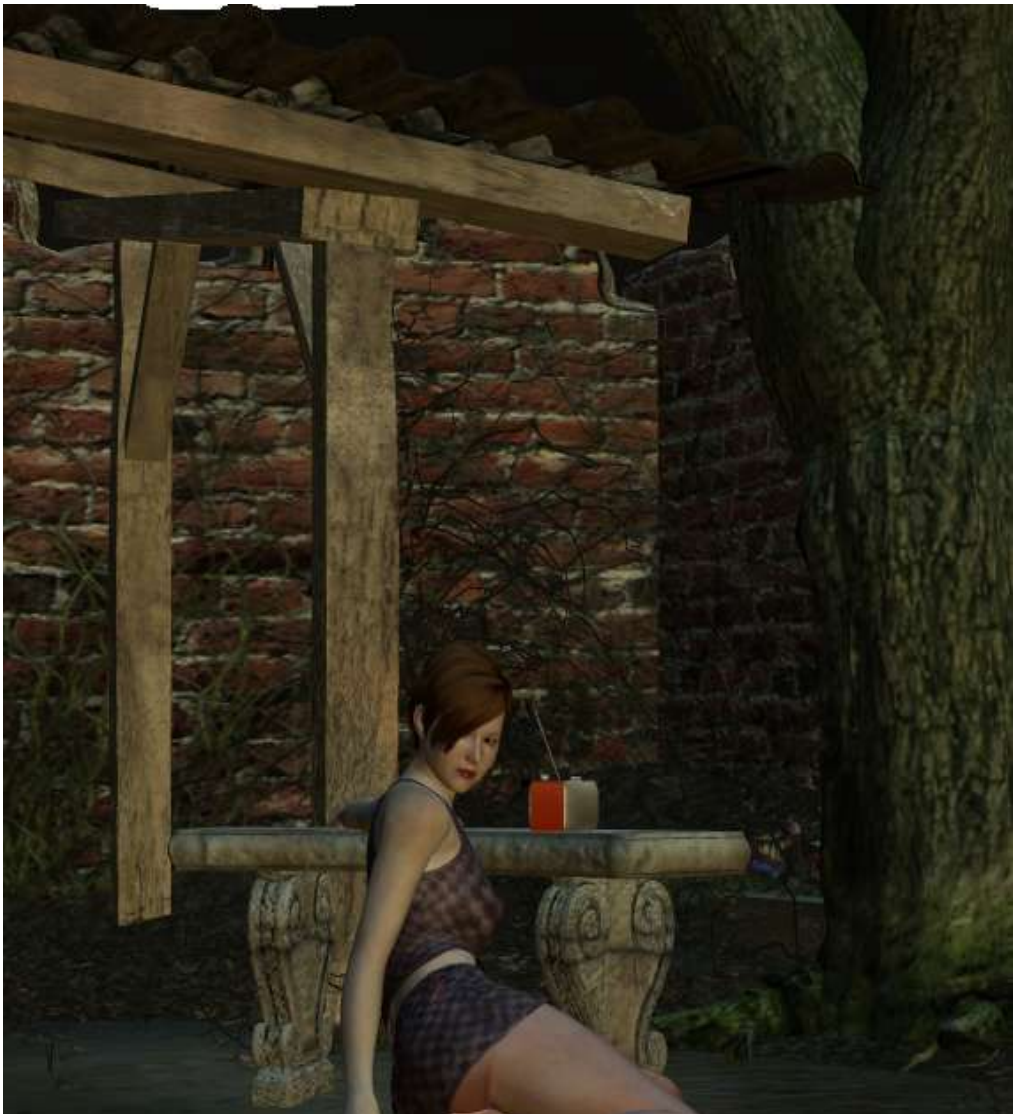
Les 30 Glorieuses



Libertin(e)

Libertin, une particule gagnée au combat de mon existence, champ de bataille sans ennemi, où les armes sont mains et cœur épris pour faire de l'adversaire un frère, celui qu'on se doit à soi.

Libertin(e) je suis....



Sylvie

Aux sons d'un transistor, elle prit son essort.

D' un petit bout de tissu, elle ceint son corps et en ses formes révélées.

Elle ordonnait la modernité , rappelant à Moi comme à l'Homme de ne rien oublier des promesses du passé.

Le Rouvre aux Libertins.

21 ans pour eux deux, 6 mois d'affichage public, de baisers timides, de gestes avortés par sa volonté, deux billets pleins d'élan, de pensées romantique griffonnées à la va-vite sur un coin d'établi et transmis par l'amie d'une amie, d'une amie, auxquels Sylvie n'a pas répondu, ne comprenant pas pourquoi ce mécanicien aux cheveux châtain s'intéressait à elle, l'insipide Sylvie, tuant ses heures adolescente dans la banalité de son époque, ses parents, ses livres, ses études de sténo-dactylo.

21 ans et 6 mois, un square, un banc, un dimanche de liberté. Elle assise sur ses genoux et la main de Victor qui quitte subrepticement en une enième tentative, le tissu rêche de son soutien-gorge pour aller, trahis par l'ouverture de sa jupe, farfouiller entre ses cuisses et caresser celle de gauche avant de remonter insensiblement vers sa culotte et dans une éternité froisser d'une main inquisitrice le coton blanc et très épais de celle-ci. Sylvie atone, le laisse faire pour découvrir, ce que les copines se vantent de connaître et racontent parfois. Elle qui crâne, à toujours réussit par son contenance à leur faire croire qu'elle l'avait fait, laisse le majeur fébrile de ce garçon qu'elle croit aimer, forcer le barrage dru de sa toison trop fournie et forcer ses nymphes, glisser, s'empoisser de cyprine alloué dès le premier baiser par ses glandes de Bartholin. L'esprit assourdi, elle pressent ce doigt frôler négligement son

clitoris avant que de plonger au fond d'elle, dans son vagin, lui arrachant un râle incontrôlée et plus rien... C'est donc cela s'aimer...

Elle s'éveille, halitueuse de son rêve et de l'atmosphère surchauffée de l'appentis déserté près d'un gros rouve qu'ils ont gagnés en quête d'ombre pour faire la sieste. Sylvie ne peut plus dormir, agacée.

Accepter cet invitation à cette surprise party en se dimanche de congé, est-ce vraiment une bonne idée ?

Mais quand alors pouvoir twister et danser sur du rock, après s'être tant entraîné devant la glace de son armoire sur ses airs favoris entendu sur son transistor, le cadeau de ses vieux pour sa majorité qu'ils menacent continuellement de lui casser, si elle ne baisse pas le son de cette musique de zazou.

Mettre sa nouvelle création et provoquer la rancœur des filles, les sifflets des gars, l'obscénités des vieux ?

Elle avait travaillée d'arrache pied à coudre cet ensemble mini-jupe et haut assorti, que ses parents refusaient de lui payer et qu'elle peut si facilement dissimuler dans son

sac pour le passer aux toilettes du bistrot, alors pourquoi se priver.

Venir avec Jean se promener était-ce une si bonne idée ?

La bande les avait défiée, par ce jeu stupide de la bouteille de coca à faire tourner pour désigner le couple de la journée et ils s'étaient éclipsés du groupe en enfourchant la Vespa de Jean.



Tergiversant contre ses volontés, elle va se poser sur le banc près du chêne pour réfléchir... partir, retrouver la bande au café et inventer une histoire ou bien rester et la reprendre où : Acariâtres ils avaient fini par s'endormir, surtout Jean resté en slip. Elle s'étonne de cette faculté qu'on les hommes à dormir n'importe où, lui qui tout à

l'heure, après s'être dévêtu certain de conclure , l'avait pressée de... et elle n'avait pas voulu, prétextant la chaleur, la sueure, la poussière du sol, une cigarette et il avait renoncé en libérant son entrecuisse de sa main, en la laissant réajuster son haut, qu'en l'instant sous la chaleur, elle ne suporte plus.

Est-ce pour cela ce rêve débile ?

Victor, y'a longtemps qu'elle... Enfin qu'il l'a...

Puisqu'elle ne voulait pas coucher.

Sans l'éveillé, elle se lève discrètement. Elle a envie d'une cigarette, depuis peu, pour faire comme ceux de la bande, elle s'est mise à fumée, elle se penche vers le pantalon de Jean pour y trouver leur paquet commun, acheté avant de venir ici, elle scrute les renflements mais ses poches sont vides, elle le découvre posé près du poste de radio. Délaissant l'homme, elle s'empare du paquet, briquet, allume une cigarette et au passage la radio qui en sourdine relate la 16e étape du tour de France qu'elle écoute distrète en observant Jean endormi.

Mélancolique, elle écrase contentieusement sa cigarette, puis se lève, elle veut réveiller Jean et aller à la plage de la gravière en face. Elle s'agenouille et veut l'éveiller,

puis réalise contrite qu'il n'y est pour rien, que se rêve imbécile est le sien, que la mini-jupe qu'elle porte en cachette c'est pas pour tenter les hommes, mais par ce qu'elle trouve ça beau et pratique. Que dans sa vie de merde, elle rêve à trouver le bonheur pour ne pas finir comme ses vieux dans le bonheur d'un logement social devant un poste de télé. Qu'il y a que dans le rock, le twist, qu'elle danse, qu'elle se sent libre. Qu'un "Love me Do"¹⁰ des Beatles la fait vibrer, que les Chordettes dans leur "Lollipop" raconte ce qu'elle veut dans sa vie. Jean dort à poings fermés et elle s'émeut sans vraiment le comprendre devant sa sérénité, lui qui était si envieux de son corps, semble si vulnérable ainsi. Elle détaille l'instant, le visage de cet homme au traits fins, rasé de près, son torse presque imberbe aux pectoreaux saillants, ses bras, ses jambes aux muscles fuselés, recouvert d'un imperceptible duvet blond. Son slip kangourou usé, effiloché au flanc est enflé à l'entrejambe, le gland encagoulé dans son prépuce affleure timidement au liseret de son slip ourlé en discontinu au ventre et à l'entrecuisse d'une soie pubienne frisant et drue, elle

¹⁰ *Aime, aime moi*

s'amuse de la vision que forme sa verge, ses testicules
moulant en empreinte le tissu.



A quoi penses-tu mon Jean, à moi j'espère...

Cette pensée rend Sylvie jalouse, subitement, elle
imagine Jean rêvant à une autre, une plus délurée...

Une comme Benoîte, la crâneuse de la bande, cette marie couche toi là qui se vante de les avoir tous eux. Mais pas mon Jean.

Jean bouge dans son sommeil, sous un picotement sa main vient gratter son entrejambe repoussant plus avant le tissu déformé, usé. Sylvie étouffe un rire en découvrant que Jean a mis de colère son slip à l'envers après qu'elle l'eut refoulé.

Libérée de son carcan, la verge encore un peu amolie de Jean tréssaute comme une invite dans l'air surchauffé. S'accouchant à cette vision, revendiquant insolente pour faire la nique à Benoîte, cet homme que le sort d'une bouteille lui a désigné pour sien, jalouse des pensées oniriques de Jean, elle se décide.

Téméraire, rougissante, les mains tremblantes, elle s'aventure et tire plus avant sur le tissu qui glisse, roule sur les cuisses moites de Jean. Sylvie s'allarme, s'appête à bafouiller des excuses sur ses intentions tandis que Jean bouge sur le côté, remontant ses genoux. Dans l'inconscience du dormeur, il pousse de sa main et ôte son slip qu'il envoie valser d'un coup de pied en marmonant un "Chaud" suivit d'un soupir d'aise en s'allongeant sur le

ventre. Sylvie apeurée, s'éloigne, s'assoit et allume une cigarette qu'elle fume nerveusement, en l'observant. Elle s'en veut sans réellement le comprendre, se trouve stupide, que voulait-elle découvrir au juste... Elle l'ignore, seule reste la jalousie envers Benoîte qu'elle ne peut réprimer.



Une jalousie qui se mêle à un sentiment de frustration tandis qu'elle regarde le cul de Jean s'exhibant, la tentant. C'est comme d'être devant la vitrine d'une pâtisserie et de n'avoir qu'en poche que de quoi s'offrir un seul gâteau et qu'il faut bien choisir pour être certain d'en avoir pour son envie, ses goûts, son argent. Acrimonieuse devant ce choix forcée, Sylvie se laisse capter par la vision de Jean nu et sans qu'elle ne puisse réellement ce l'expliquer, elle le trouve beau ce dormeur juvénile, avec ses épaules larges, ses jambes galbées, ce cul si sexy.

Jean se meut à nouveau dans son sommeil tourmenté et Sylvie inquiète suspend son étude, s'allarme en voulant se relever. Prenant appui sur le pillier proche, s'étonne devant ses jambes qui flagèlent.

Elle s'agenouille interloquée par l'échauffement de sa peau, le durcissement de ses mamelons, les irritations que provoque le tissu de sa petite culotte et les bruits sourds de son coeur devant la vision que lui offre l'inconscience de Jean.



C'est la première fois, qu'elle voit le sexe d'un homme.
Souvent, Victor avait voulu qu'elle y porte la main,
qu'elle le touche, mais, elle avait toujours refusée.

Sylvie laisse passer le souvenir et se concentre sur l'instant. Cette verge est toute à elle, alors, elle en profite, la regarde endormie sous les rêves de Jean.

Elle la trouve un peu laide, une excroissance de chair plissée surplombant deux bourses, rosées, grenelées. Sylvie recherche en ce sexe la magnificence, la virilité tant vantée par les copines et n'y trouve qu'une modicité cylindrique racrapotée, mesquine dans son camouflage de poils et dépouillée de ce pouvoir charismatique, qui donne envie de se pâmer et cette triste faiblesse la fragilise. Vulnérabilité que Jean lui avoue comme une passerelle entre deux mondes, celui d'un moujingue indolent et de l'homme façonné par l'ère pubertaire le stigmatisant par sa longueur, sa frondaison publienne, la rondeur, la pesanteur, le brunissement de son scrotum, autant de détails que Sylvie découvre et qui ouvre en elle une inclination et elle se met indécente, à extrapoler sur les métamorphoses que doit entraîner, elle cherche le mot... la bandaison. La longueur que la verge de Jean atteint, le nacrée de la peau veinulée, la forme bulbeuse de son gland violacé décaloté, l'ampleur, la rotondité de son scrotum sous la lourdeur de ses testicules indurées.

Elle s'ouvre à sa sexualité et à une des différences que peu d'homme sur leur virilité appréhendent et qui éveille sa viveur : "la source du désir d'une femme prend naissance dans ce qu'elle peut ,veut présumer".

Elle étouffe sous ses manifestations neurovégétatives induites par les parfums de Jean, l'âcreté de sa propre transpiration, sous l'afflux de phéromones, sa vulve soudainement s'émeut et elle a honte.

Son esprit s'ouvre par brèches. Une à une, comme autant de plaies béantes, elles libèrent leurs messages. L'envie, le désir, s'engouffrent et naissent en une myriade de lueurs, irrisant son insula, la partie de son cortex cérébral dont Sylvie ignore tout, illuminant les profondeurs de la zone située entre ses lobes temporal et frontal, embrasant aussi celle du striatum siégeant à proximité, dans le prosencéphale, mutant son désir en un sentiment d'amour invraisemblable.

Sylvie aime et ose...



Reniant ses impudeurs, Elle se relève et se dépouille des oripeaux de Sylvie la prude, qu'elle envoie valser loin d'elle. Jean semble bander un peu plus et subitement, Sylvie crève de jalousie et c'est la première fois qu'elle analyse réellement cette émotion secondaire, qui en l'instant exprime ses pensées, les sentiments négatifs

d'insécurité face à cette femme onirique, sa peur d'être nue, l'anxiété de la perte anticipée de ses valeurs féminines qu'elle perçoit.

Mélange d'émotions de colère, de tristesse, de frustration, de dégoût, antinomie de son envie. Impétueuse, rageuse, Sylvie veut lui faire oublier cette "pute de Benoite" qui elle en est convaincu hante son rêve et le fait bander à demi. Sylvie veut tout pour elle, il est temps et elle se décide.



Elle s'allonge près de lui, la tête sur son ventre, les yeux clos, elle tient ce pénis qui en sa bouche devient définitivement phallus. Elle se laisse conduire par la respiration de Jean, apprend sous ses “Humph” impulsifs à ne pas mordre, à relâcher la pression de sa main qui plaque, maintient, guide se sexe dans sa bouche

intimidée. Elle joue de son pouvoir nouveau, découvre sous les rôles de Jean sa supériorité. Elle aime et cette normalité la pousse à entreprendre, tout devient naturelle.

J'ai la queue de Jean en bouche et j'aime ça.

Cette pensée dévergonde, l'amuse, elle se remémore les directices des copines et éprouve en sa bouche, sur sa langue, ses lèvres arrondies les ragots de celles-ci.

Elle sent la main de Jean qui cherche à la caresser et naturelle ils trouvent une position de partage. Les mains de Jean s'encrent dans sa raie culière, Sylvie sursaute, effrayée de le sentir ainsi enclavée, de la pression que font les doigts de Jean sur son anus. Elle se trémousse et il prend cela pour une invite, laisse courir sur sa vulve ses lèvres enfiévrées, de la pointe de sa langue, de son index il flirt en de doux baisers avec les commissures de ses nymphes, titille délicatement son clitoris et en de brèves pénétration écourtées par sa position, la doigte de l'index.



Sylvie râle sous ses caresses qui l'oblige à délaissier le vit de Jean, se laissant bercer par les paroles cachotières qu'il serine à sa vulve. Licencieux dialogue qui fait s'empourprer ses nymphes, enfièvre son clitoris forçant ce malade imaginaire à sortir de son lit, à repousser dans sa convalescence les draps nimphe qui furent sont lit et

quitter son capuchon de nuit pour s'insoler à l'ardante chaleur de la langue de Jean clamant ses maux d'amour arrachant à son vagin des larmes de joie. Sylvie sous la première jouissance accepte le défit de cet homme et l'embouche avec impétuosité, enlaçant son vit de sa dextre pour contrôler son englotissement, tandis que sans vergogne de sa senestre, elle caresse fesses et raie culière, flatte en représaille au passage l'anus de Jean qui lui semble savourer sa caresse, s'offrant des loisirs, elle gobe amoureusement ses testicules, les inondes de salive et rit en les voyant se rabougrir sous son souffle. Elle s'enorgueillit, de ses trouvailles innées et insouciantes, joue plus avant jusqu'à sentir sur sa langue, une note d'acidité aux accents fraîchins. Ce goût incompréhensible, l'alarme.

Sylvie interloque, preçoit à l'entrée du méat des goutelettes blanchâtres. Inocente, elle a faillit se faire prendre à son exercice du pouvoir. Presque à regret, elle lape une dernière fois le gland, se promettant de trouver un fois l'audace de... et cède à la volonté impérieuse de son bas ventre qui en des "Ra vaginaux", lui déclare la guerre revendiquant son désir de plaisir nouveau.

Elle s'allonge sous Jean et attends, lui laissant l'initiative du moment, du mouvement qui sortira son corps de cette inertie qu'elle s'impose.

Il lutte, elle le ressent en sa chair, hésitant entre douleur et plaisir à chaque fois que le gland de Jean se perd dans la frondaison de son pubis dru, et heurte son clitoris en voulant se fayer un chemin vers l'entrée de ses nymphes bien plus bas. Il dérape dans la cyprine et malhabile, un sourire contrit plaqué sur les lèvres, petit homme besongneux, emplit de volonté, le sexe en main il repart à la charge et Sylvie patiente... patiente, s'impatiente.

Dans le regard de Jean, elle lit de la honte et cela la bourlverse, la ramène à ces heures d'avant, d'avant cette volonté qui l'a fait défier son époque en cousant silencieuse, sa mini-jupe, en coiffant au poteau cette salope de Benoite en lui prenant cet homme, en s'offrant cette jouissance, tout cela comme autant de liberté. En volonté de femme qu'on dira sans doute libérée comme une insulte envers elle pour ne pas la traiter de pute, elle n'ai pas dupe. Repoussant Jean avec délicatesse, lui prenant la main, elle l'entraîne vers le rouvre et le banc.



Elle l’embrasse, se couche sur la pierre, chasse cette main balourde et s’empare de la verge de Jean. Inflexible et méticuleusement en remontant sa vulve, la mouille au sirop de ses lèvres agacées, qui en un sourire pincé, dénoncent leur exaspération. Sylvie hésite, pleine d’appréhension sur la douleur à venir qu’elle suppute. Puis réhaussant son bassin, jambes fléchies, elle tire violement

la verge de Jean vers l'avant et l'invite à accompagner son geste d'une violente pousée en lui murmurant à l'oreille.

– Viens ! prends – moi maintenant.

Il entre en elle et Sylvie ne ressent rien qu'un étrange picotement, une vague démangeaison à l'entrée de son vagin. Elle redresse la tête pour apercevoir comme le fait en l'instant Jean, l'union de leur sexe. Comme si, lui aussi doutait de la réussite de leur entreprise. Le premier va et vient lui apporte une réponse douloureusement positive. Le gland de Jean, vient de frapper comme un gong son cervix et Sylvie le repousse involontairement, lui intimant de ne pas aller trop loin.

Jean s'excuse et reprend en bon élève, lentement sa cadence, en appuit sur les rebords du banc, le corps et sexe sous tension, il lutte. L'orgasme emporte Sylvie subitement, bouche ouverte, elle expire sans violence, un grand cri, étrange agonie qui l'emporte et la transporte. Une chaleur subite, la ramène à la réalité. Une étrange brûlure éphémère envahit son bas ventre, avant que de la mordre d'un froid glacial.



Apeurée, Sylvie relève la tête vers Jean, sexe en main il vient d'éjaculer sur son ventre, empoissant la peau, le pubis de Sylvie de sa liqueur séminale. Il la regarde embarrassé, mais d'un simple "merci", elle met fin à ses doutes avant que de l'embrasser et faire en pensée, sienne cette maxime : "la source de mon désir prend naissance dans ce que je peux ,veux présumer".



Le monde bétonné figé dans sa rigidité ne pouvait se mouvoir avec la célérité du temps et des ruptures apparurent sous forme de révolutions.

Sous les pavés la plage, offrant la vision troublante des seins mis à nu, assourdit de liberté radiophonique de Donna Summer et son “Love To Love You Baby”, tandis que l’Homme tentait de poser le pied sur la lune, lui qui n’avait déjà plus d’empreinte sur celle des femmes muent par le mouvement de leur libération.

Époque épique, où je m’enracinais définitivement dans le lieu de mes amours cachés par des hauts murs bornant mon indépendance, me cloîtrant dans un sanctuaire du féminin sacrée, où mes enfants

viennent jouer en toute simplicité.



Abigaëlle,

Des chocolats "Rendez-vous", elle fit de moi le gardien de la féminité.

Châtelaine, de son bas de laine, elle m'achetât à la chandelle et m'interdit à jamais de la souffler.

Le Rouvre aux Libertins.

Dans son kiosque parisien, Abigaëlle comme de coutume
Dans son kiosque parisien, Abigaëlle comme de coutume
attend le chaland en feuilletant une revue. Elle aime cette
pause dans la journée, où la rue est presque désertée
après l'agitation matinale. Elle regarde sa montre, encore
trois heures et elle pourra fermer.

— Bonjour Madame.

— Euh ! Oui, pardonnez-moi, vous désirez ?

Abigaëlle regarde sa cliente, cabas en main, lui demander
le plus naturellement du monde la presse du jour et un
exemplaire d'un mensuel.

Professionnelle, Abigaëlle glisse le magazine à
l'intérieur du journal et encaisse.

La femme d'une cinquantaine d'années la remercie,
glisse le journal dans son sac et, en feuilletant pensive
son magazine, remonte la rue.

Stupéfaite de l'audace de cette femme, Abigaëlle regarde
le dernier exemplaire du magazine réservé aux adultes
qui, d'ordinaire, le lui demandent discrètement en même
temps que le quotidien.

Sous les conseils de Dédé, le grand père d'Alix, qui l'a affranchit sur les ficelles de son métier après que Luna dévoilait des images de la lune¹¹ et qu'elle ai laissée Max, le fils de Dédé poser sa main sur la sienne avant que d'accoucher de son fils, cadeau des barricades quand elle luttait en féministe de 37 ans. Max n'avait pas voulu reconnaître sa paternité et elle n'avait rien demandé, évoquant l'amour libre. Mais Dédé avait insisté pour qu'elle accepte de reprendre le kiosque, puisque Max n'en voulait pas, et ainsi le petit aurait de quoi manger. Devant le notaire, ils avaient signé les papiers et Max était sorti de sa vie et de celle de son père mort d'une crise cardiaque aux cinq ans de son petit-fils.

¹¹ *Sonde soviétique Luna 12 retransmet des images TV de la Lune en octobre 1966.*



Abigaëlle se met à feuilleter le magazine, rougit devant les photos plus qu' allusives, et s'arrête sur les petites annonces. Longuement elle les étudie, riant devant la bêtise de certaines, séduite par de rares autres.

Le jour décline et, s'apercevant de l'heure, elle range le magazine dans son sac, ferme sa boutique et rentre retrouver son fils.

Seule dans son lit, Alix déjà endormi, elle reprend sa lecture. Elle s'attarde plus longuement sur les histoires scénarisées. Dans les codes provoquant un désir immédiat, son esprit folâtre. Bouleversée, elle ne peut échapper, même en refermant violemment le livre et en allumant rageuse une cigarette, à l'analyse de sa propre



vie et ce désert sexuel où elle vit depuis qu’Alix est né. Après Max, elle n’a eu personne, par manque de temps, par trop de travail, par sa propre volonté sûrement. Pour faire des rencontres, il faut sortir, avoir des moyens, savoir s’amuser.

Des gens, elles en croise journellement, échange avec eux des platitudes. Son chiffre d’affaires ne lui permet que de boucler les fins de mois. Les jeux d’Alix se passent à la visite dominicale du square où là, elle retrouve sa clientèle en un cercle vicieux.

Désemparée, Abigaëlle se lève et va discrètement chercher un verre de vin, passe à la salle de bain, s’y dévêt et revient en sous-vêtements dans sa chambre, ferme sa porte à clé, pose son verre sur la table de nuit, sort son magnétophone du tiroir de celle-ci, cherche dans les cassettes audio, puis porte son choix sur “ Led Zeppelin”, monte le son de son casque à fond et son cerveau résonne sous “ You Shook Me”.En petite tenue, elle se déhanche, danse pour oublier, chante dans un anglais approximatif :

I have a baby, won't do nothing, oh !

Oh, oh, buy a diamond ring.¹²

avec un plaisir amusé en buvant son verre qu'elle chipe au passage. Grise, elle s'échoue sur le lit, reprend son souffle, transgresse ses interdits en réouvrant le magazine et s'évade en soûlant son esprit atone, de musique et d'images.

Elle retrouve les gestes naturels de son adolescence, quand il ne lui restait que l'ombre d'un parfum, le souvenir d'un baiser volé, le frôlement d'une main sur son bras, sa joue. Aspirant ces éléments, elle les réécrit en un scénario d'un instant de rencontre.

Dans la musique dissonante, Abigaëlle dégraffe son soutien-gorge, caresse avec douceur et lenteur sa gorge, son cou, ses seins, pressant son plaisir, se laisse séduire par ce film qui se tourne plan par plan, lui échauffant l'entre-cuisses. Mais elle résiste à l'appel et prolonge cette préface.

Elle ôte son casque et le pose avec son baladeur sur le sol et laisse sourdre la musique des écouteurs qui trépident sous le volume à fond.

¹² *J'ai une chérie qui ne veut rien faire, oh !
Oh, oh, achète un anneau de diamants.*

Peu à peu, Abigaëlle "exit" les images du passé en survolant les deux verges qu'elle a eu en main et se concentre sur celle d'un avenir et son esprit se projette.



Douce soie de son pubis distendant légèrement le coton pêche, pondéreuse matière plaquée hermétique contre son ventre par la lourde et raide passementerie la festonnant, gantant sa main en découverte. Éveil de ses nymphes claustrophobes, pleurant innocentes, toutes quatre blotties dans cet enferment. Frisson d'agonie de son clitoris assoupi se noyant. Main voyageuse apportant en distendant la matière la douceur de son souffle. Lourdeur de ses seins enflés du désir naissant, quémendant malgré

les haubans de son soutien-gorge qu'elle les cuvelle de son autre main. Esprit sentinelle, hésitant encore, écoutant les bruits ambiants, puis dans le silence propice rompt sa faction et libère le mouvement.

Duo digital valsant canaille entre tissus et soie avant qu'essoufflés de laisser place au baladin majeur dansant en son vagin cabotin.

Elle quitte l'inconfort de sa culotte, devenue trop humide, ôte son soutien-gorge. Ainsi nue, délurée, envieuse de jouir, la vulve agacée, Abigaëlle sent que son désir s'enfuit sans qu'elle ne puisse rien y faire. Elle souffle exacerbée contre ce plaisir que son esprit lui refuse, boit un peu de vin pour se détendre.



Elle allume une cigarette et, tout en fumant , regarde les clichés du magazine ouvert près d'elle, en nouveauté osée pour elle, glissant sa main entre ses fesses joue distraite sur son pubis, plagie une des photos en pinçant teigneuse ses lèvres, faisant rouler son clitoris entre elles. Ressentant son désir revenir, elle écrase sa cigarette, pose le lit sur le sol et se concentre sur ses envies d'avenir.



Elle s'assoit irrévérencieuse sur un coussin et bafouant définitivement ses pudeurs plonge, par peur qu'il ne s'échappe, son majeur dans son vagin et se doigte envieuse, avec une forme de brutalité peu commune, qui l'emporte rapidement vers une jouissance violente sans la combler.

Insatisfaite, incensurable, elle se caresse, se jouant d'elle-même, elle s'imagine offerte comme dans ses lectures, en un duo et prend possession d'elle comme cette verge inconnue, et jouit outrageusement.

Elle reprend contact avec la réalité et se glisse nue sous les draps, décidant désormais de dormir ainsi. Cette jouissance qu'elle s'est si difficilement concédée, lui a démontré combien elle s'est oubliée depuis tant d'années et qu'il est temps d'y remédier. Et, mentalement en cherchant la narcose, elle fait la liste des changements à venir.

Elle s'éveille peu de temps après, trop excitée, l'esprit en ébullition, elle renonce à trouver le sommeil et décide de patienter en relisant curieuse les annonces. Elle en souligne quelques-unes et, par jeu, exirpant un bloc de sa table de nuit, se met à en écrire une...

Son réveil l'accueille, stylo en main, bloc sur les genoux, le corps courbaturé. Sans y prendre garde, elle s'est endormie. Elle repousse draps et bloc, se lève et passe à la salle de bain prendre une douche.

Revenue dans la chambre, elle se vêt, fait son lit, glisse le magazine sous le matelas, lit ses gribouillages de la

veille, arrache la page et la fourre dans sa poche avant que d'aller réveiller Alix et lui préparer son petit déjeuner. Pendant que son fils se réveille devant ses tartines et son chocolat, décidée, en souriant, elle recopie au propre son annonce, établit son chèque et cachète l'enveloppe.

Accompagnant Alix, elle glisse son enveloppe dans la boîte aux lettres près du groupe scolaire et court ouvrir son kiosque, même avec les changements qu'elle envisage, arrêter de travailler n'est pas d'actualité.

Mamie tartines, la nounou patentée du quartier, passe au kiosque pour prendre son mensuel et Abigaëlle en profite pour lui demander si elle peut lui garder Alix le mardi soir le temps qu'elle aille à la piscine.

— L'été arrive mon petit c'est cela ?

— Oui mamie Tartines, mais surtout j'aimerais perdre un peu de ventre, ajoute Abigaëlle en se passant la main sur sa fausse bedaine.

— Pour ça trouve un homme ma fille, lui assure la nounou en riant, quoiqu'avec la petite chose le ventre à toujours tendance à s'arrondir.

— Ha ! non alors j'ai déjà donné, s'exclame Abigaëlle,
Mais je compte bien trouver la petite chose, mais avec le
petit.

— T'inquiètes pas, la fille à Dédé c'est sacré, vas, prends
ton maillot, l'est pas bon qu'une môme aussi belle ne
s'amuse pas et le petit il sera bien avec la marmaille, je
peux même te le garder la nuit si tu veux, comme cela il
sera à la maison pour les mercredis.

— Merci Mamie, assure Abigaëlle, émue par la tendresse
légendaire de cette veuve de guerre de plus de 60 ans
cheveux à chignon grisonnant, aux traits doux, sentant la
poudre de riz. Pour le prix ?

— On s'arrangera va, comme à notre habitude.

Le soir, en récupérant Alix, Abigaëlle l'entraîne au
magasin pour qu'ils choisissent ensemble son maillot de
bain et lui explique que tous les mardis, il ira dormir chez
Mamie Tartine, ce qui l'enchant.

Le temps passe rapidement rythmé entre ses scéances de
piscine, le kiosque et Alix. En secret, Abigaëlle attend la
parution de son annonce dans le mensuel. Le jour où elle
le reçoit, elle se jette dessus et constate que le journal l'a

bien éditée. Elle patiente encore une semaine, puis reçoit une grosse enveloppe.

Après le dîner, l'histoire pour endormir Alix, une douche, en combinaison elle se retire dans sa chambre.

Bien que bouillonnante d'envie d'ouvrir sa correspondance, elle tient la promesse qu'elle s'est faite et dévoile le grand miroir qu'elle a extirpé du réduit de l'entrée avec son fils. Fière de sa force, samedi dernier en faisant du rangement, tous deux l'ont lentement traîné jusqu'à sa chambre en riant.

Le miroir d'Abigaëlle, le dernier cadeau du père d'Alix acheté aux puces et que, depuis sa mort, elle avait remisé comme on range ses instants de vie dans le fond d'une boîte pour ne plus qu'ils existent et deviennent des souvenirs. Des souvenirs pour réalité voici l'héritage de son histoire et, dans sa métamorphose, elle veut que ce cadeau lui appartienne, que sa face réfléchisse l'image de cette femme qu'elle envisage d'être, et non plus le spectre d'amour d'un mort.

Méthodique, elle file en cuisine chercher de quoi le rendre propre, dépose dans la machine à laver proche le drap. En des gestes mécaniques, elle le dépoussière et,

satisfaite, retourne ranger le produit et les chiffons. En un caprice, elle enclenche son walkman et se met, gamine, à danser devant, laissant la musique insuffler la vie dans ce reflet qu'elle veut pour sien.



Grisée, essoufflée, elle se met nue, accrochant sa combinaison en coin de miroir puis s'assied sur son lit et

dépouille enfin son courrier, trouve en renversant l'enveloppe en cadeau de bienvenue, dans une housse matlassée, un godemichet et quelques étuis de lubrifiant qu'elle blackboule comme les lettres contenant des "Polaroïd", clichés de leur queue souvent en érection, que certains hommes mariés ou non lui envoient avec l'espoir qu'elle la séduira. Ainsi ces Mâles concidèrent que ses désirs ne résident qu'en cela.

Vexée, un peu choquée devant cet étalage d'anatomie masculine, elle finit par s'en amuser et les classer par taille et sympathie et découvre même dans ce fatras le "pola" d'un sexe féminin et Abigaëlle se met à rire, ne sachant où la classer. Elle continue ses investigations et découvre la lettre et le cliché d'un homme nommé Marc. Séduite par l'image, elle se met à étudier sa lettre et la photographie de cet homme sous sa douche.

Il lui semble reconnaître la topographie des lieux... Marc irait donc à la même piscine qu'elle. Ce détail enflamme son imagination. Marc, elle l'a sans doute croisé sans jamais imaginer qu'il était un lecteur de ce magazine.



Voyeuse, elle se projette en étudiant la photographie, laisse sa main descendre sur son sexe, se laisse piéger par son esprit indigent qui fantasme.

Se masturbant distraitement, elle joue de son plaisir.

Subitement laissant libre cours à une pensée, se demandant comment il a pu prendre un tel cliché, elle éprouve une pointe énigmatique de jalousie en

empruntant la place de celle qui est responsable de cette prise de vue. Ce ne peut être qu'une femme se convainc-t-elle en laissant l'image la guider vers lui qui se dévoile insouciant, se prélassant sous le jet d'eau qui ricoche sur son corps.

Une étrange rage s'empare d'elle, vagin enflammé, elle veut jouir en l'instant pour évincer l'autre et s'approprier cet homme. Mais elle sent que sa jouissance se dérobe à nouveau. Traîtresse impie, elle jubile sous son majeur qui la fouille, se gausse d'elle en fuyant en un jeu incompréhensible. Elle la sent là au bords de ses nymphes qu'elle tourmente en de fortes pressions de sa paume, mais ce n'est pas suffisant. Allongée sur le ventre elle hurle, étouffe sa détresse la tête dans l'oreiller et finit par pleurer.

*Jouir ! le ra de cette pensée lui martèle les artères des tempes.
Jouir ! Pour être, pour exister dans la monotonie de sa vie,
pour traverser enfin ce désert affectif et retrouver quoi ?
« Ta féminité ma vieille ! » gueule sa conscience.*



Elle le pressent contre sa cuisse droite

ça ! Prends ça et essaie, l'admoneste une pensée.

*T'es débile ma fille, ce n'est que du P.V.C, une pâle copie
artificielle d'un phallus, rétorque offensée ça conscience
puritaine.*

*ça ! Prends ça et essaie, pauvre pomme, y'a pas de mâle, ni
de mal, y'a que toi.*



Elle s'assied et allume une cigarette.

Après une bouffée rajeuse, prostrée, elle s'empare du godemichet et reste hésitante.

Laves- le au moins, si t'es certaine que tu veux... lui conseille sa conscience avant que d'être jugulée par l'idée de...

Sous cette pensée, Abigaëlle jette l'objet sur le lit et hypocondriaque regarde sa main.

T'es conne ou quoi !

— Et puis merde, assure-t-elle en se levant pour filer dans la salle de bain proche, se laver les mains et l'objet en question, pour faire définitivement taire ses pensées débiles. Dans un fou rire, embarrassée, elle savonne ce... ce... ce tube, sa pensée se fixe sur ce terme qu'elle explore de ses doigts, réchauffant le P.V.C souple sous l'eau tiède du robinet. Roide, lisse avec pour seule correspondance en l'attribut masculin un gland fin et dessiné décalotté qui inconsciemment l'excite. L'image de Marc danse devant ses yeux, sans qu'elle ne puisse la renvoyer. Brun aux traits glabres, faussement asiatique, yeux gris étroits, nez cassé, lippe fine et solennel même dans ce doux instant. Finissant ses ablutions, elle épie les bruits et, dans le silence la rassurant sur le sommeil de son fils, elle se résout à écouter le désir qui vient de naître entre ses cuisses, étale le drap de bain au sol et cherche, novice, la meilleur position pour...

Enfin tu sais quoi! lui assure une pensée pour s'éviter des remords.



Une foule de détails émerge et lui imprime les mouvements. Sa musculature prosaïque fait de lui un homme ordinaire, verge courte qui se pose comme sa soeur qu'elle tient en main en l'instant aux portes de ses nymphes. Légèrement empâtée, noyée dans un buisson hirsute de crin brun, elle force avec douceur le passage et

entre. Comme en héritage la jouissance vient enfin et dans de doux mouvements, se mordant la main pour l'étouffer, Abigaëlle se laisse prendre par ce Marc onirique, se jouant d'elle, qui la laisse asthénique godemichet en main.



Abigaëlle émerge, assouvie elle se lave rapidement au lavabo, rince machinale le jouet et discrètement regagne sa chambre. Rangeant l'ersatz dans sa housse, décidée, elle prend son bloc et répond à Marc en lui donnant rendez-vous à la piscine, mardi prochain.

Lasse, elle ramasse dans une boîte en fer blanc godemichet, photos et lettres et la glisse sous son lit. Les jours se succèdent avec un autre arrivage de courrier et la lettre d'un couple, mais elle la relègue, se préparant à découvrir de visu Marc le lendemain.

Il y a foule et cela la rassure, ainsi elle peut rester anonyme, si jamais celui qui dit être Marc, ne l'est pas. Elle l'aperçoit et, comme convenu, il porte sur l'épaule une serviette rose à fleurs, une lubie née sous sa plume lors de sa réponse.



Abigaëlle le voit
s'installer sur une
banquette bordant le
bassin. Discrètement, elle
nage vers lui et,
prétextant sa reprise de
souffle, elle l'étudie.
Copie conforme de la
photo, il patiente,
sagement assis.
Abigaëlle hésite encore,
lutte contre les
battements de son cœur
qui l'abasourdissent, ne
s'entend pas lui dire.
— Bonjour, je suis
Abigaëlle.

Agnosique, elle s'étonne de se trouver main tendue vers lui. Mais il sourit et subitement, elle se sent présente, ignore ce non-temps et approuve son audace. Ils devisent un moment échangeant des platitudes, puis se baignent.

Isolés dans la promiscuité du bassin, évitant les nageurs, ils s'effleurent délicatement, jouent. Effronté, Marc la prend par la taille et elle le laisse faire, juste le temps nécessaire pour marquer son approbation. Ils sortent et Marc lui offre un verre au bar de la piscine, qu'elle accepte tout comme sa proposition de rester après la fermeture, lui avouant être maître nageur et si elle peut patienter une demi-heure, le temps qu'il donne son cours.

.— C'est donc ainsi que tu as fait tes photos ? lui demande Abigaëlle piquée au vif par l'aveu de Marc pour clore cette question qui lui brûle les lèvres.

— Oui c'est une amie qui... il s'empourpre gêné.

— Tu fais souvent des rencontres avec...

— Peu, je ne suis pas très à l'aise avec ça.

— Je suis désolée, je suis indiscreète, assure Abigaëlle contrite, émue par cet homme si timide.

Marc s'excuse, lui offre précipitamment un nouveau verre et part donner sa leçon. Abigaëlle, le sirote en regardant la piscine se vider des nageurs. Elle aperçoit Marc donnant sa leçon à deux enfants semblant de froid et de peur, écoutant ses conseils rassurants proférés d'une voix

douce pour apprendre à plonger la tête sous l'eau. Elle s'imagine un bref instant Marc donnant ses leçons d'une voix paternaliste à son Alix avide d'apprendre.

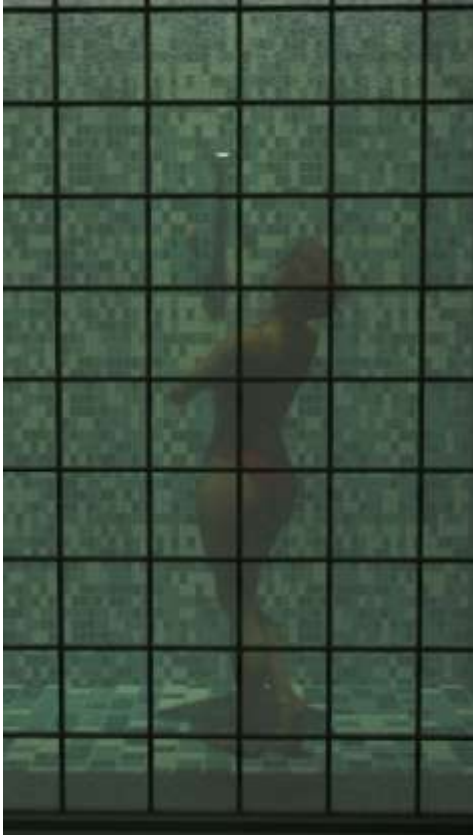
Cet homme lui plaît et, avec cette pensée, elle rejoint le vestiaire proche. Passant devant Marc, elle l'avise de sa destination. Discrètement, il lui donne une clé et lui glisse à l'oreille :

— C'est celle de mon vestiaire, tu as une douche personnelle à ta disposition et de l'espace, je t'y rejoins dès que j'ai fini.

Abigaëlle hésite, doute un instant, puis prend la clé. Elle passe au vestiaire, donne son bracelet au préposé et récupère son panier. Elle enfourne ses affaires dans son sac et discrètement regarde le numéro des cabines et trouve celle que Marc lui a indiquée. La clé tourne dans la serrure et elle entre.

Comme promis, celle-ci est spacieuse. Elle trouve le vestiaire de Marc ouvert. Curieuse, elle furete un instant dedans, voit sa lettre qui dépasse de la poche de sa veste et s'en amuse. Les bruits de l'autre côté de la porte s'estompent peu à peu annonçant la fermeture proche.

Abigaëlle hésite, mais l'image du Polaroid est là devant ses yeux, c'est donc ici qu'a été faite cette photo.



La jalousie
l'emporte et d'un
"cette fois ma
vieille c'est mon
tour", elle se
décide et entre
sous le jet d'eau
gardant son
maillot par jeu,
par pudeur, elle
ne sait trop.

Il est entré et les mains de Marc se font caressantes, peloteuses sur son cou, ses épaules, ses reins, ses fesses et Abigaëlle se laisse courtiser, aux anges de vivre son fantasme.



Dans un baiser le haut de son maillot de bain glisse, libérant les sommets des ballons de ses seins arrogants. Ses mamelons qu'elle ne peut plus contenir par la lâcheté du tissu, sous le réflexe vestigial de piloérection déclenché par l'ocytocine affichent leur insolence dans le brunissement de leurs

aréoles et le relief de leurs tétons turgides en aveu d'une envie qui incite Marc à la caresse. Ses mains courent sur son corps, pressent la pointe de ses seins en de divins supplices, ses lèvres la soulent de baisers.

Seuls au monde dans cette douche, elle laisse Marc entreprendre, sentant contre sa cuisse l'érection de cet homme la convoitant, découvrant qu'il a ôté son slip, elle s'en saisit, éprouvant la douceur de la chair, sa force, sa circonférence dans l'érection.



Il prend cela comme une invite et sans se soucier, il croche son maillot et le fait rouler sur son corps jusqu'à mi-cuisse, mettant sa vulve en touffeur à nu, elle sent la douceur légère de l'eau caresser son pubis, elle entend les bruits des doigts aimants qui caressent la soie de sa frondaison et

parfois se glissent entre ses nymphes.

Elle aime cet instant qui correspond à ce qu'elle voulait, être l'objet d'un désir s'exprimant en une lenteur absolue. Elle se libère de son maillot qu'elle repousse du pied, elle

veut être nue comme dans son rêve. Ressentir sous ses courbes ainsi dénudées la souplesse des gouttes d'eau, la rugosité du carrelage, entendre le chant de la douche, les halètements de convoitise de cet homme. Le temps s'étire, puis s'effondre comme son corps sur le sol, sous l'impulsion des mains de Marc.

Elle se retrouve en un soixante neuf.

Sans lui laisser le loisir de la découverte, il lui plante sa verge dans la bouche tandis qu'il fouille tel un chiot dans l'auget de sa chatte, du moins c'est ainsi qu'en poète crotté, il désigne son sexe en lui murmurant "qu'il va la lui bouffer, sa petite chatte avant de la piner comme une belle salope". Malhabile, il la lèche comme il ferait d'une glace, passant sans s'y attarder sur son clitoris qui recule sous l'assaut.

Dans une variante qu'il veut sûrement aimable, il lui mord les nymphes et Abigaëlle étouffe un Humph ! en recrachant le bout de chair insipide, qu'il a planté entre ses lèvres. Elle ne sait que faire.

Si tu hésites, renonces.

Cette pensée la cloue au piloris de ses désirs.

Renoncer, mais comment.

Lui qui en l'instant se trémousse, ordonnant qu'elle le reprenne en bouche en une flexion autoritaire du bassin. Irrésolue, se sentant coupable de l'instant, Abigaëlle sans conviction se met à l'ouvrage. Elle essaie de le branler, mais son manque d'aisance l'en dissuade. Elle essaie de le repousser, mais il prend cela comme un refus et s'appesantit sur elle ne lui laissant qu'une option.

La bite de Marc, elle n'a pas d'autre mot pour la nommer, est courte, trop courte pour qu'elle puisse l'emboucher sans redresser la tête et tétaniser ses cervicales. Elle se demande même s'il bande vraiment, mais la veine bleue qu'elle voit palpiter sous la peau diaphane lui prouve que oui.

Il faut qu'elle s'y fasse, Marc est court. Elle se retient d'éternuer tant il bouge et que ses testicules balottent dans ses mouvements, venant de leurs poils drus lui chatouiller les narines. Elle essaie de prendre du plaisir dans les farfouillements que Marc fait entre ses cuisses et cette bite qu'elle suçotte.

Elle qui aime prodiguer cette caresse à un homme, s'ennuie et n'en peut plus, les maxillaires, les cervicales

tétanisées, elle finit par recracher la verge insipide de Marc qui, ordurier, sans même tenter de la prévenir, éjacule sur son menton et sa joue. Elle sent le liquide séminal couler le long de son cou et elle patiente pour se dégager de l'étreinte et le poids de Marc qui l'enclave, mettant son dos, ses fesses, au supplice sur le carrelage, le corps frissonnant, sans pression sur le poussoir la douche s'est éteinte.

Il bouge enfin et lui sourit charmeur, elle se détourne, ramasse son maillot, essuie le sperme nauséabond sur son visage et son cou. Il ricane en la voyant faire et elle comprend sa valeur pour cet homme. Nul, zéro, nada, elle retient ses larmes, sert les poings, ravale sa fierté et, sortant ses affaires de son sac, se vêt, le gifle et part.

Dans le métro, colérique, elle analyse son vécu, comprend son inexpérience, évalue son innocence, se refusant, altière, à abdiquer devant des "Marc".

Rentrée chez elle, elle se lave plusieurs fois la bouche et le corps en une longue douche se promettant, plus jamais ça.

Mon cul a une valeur.

Cette pensée s'imprime en une ultime conviction au moment où elle passe devant le miroir de l'entrée et se contemple. Satisfaite, profitant des nocturnes, elle sort faire du shopping.

Elle déambule dans les rues et sourit en s'apercevant qu'elle a pris machinalement, un itinéraire qui l'a menée dans son ancien quartier. Elle retrouve les endroits où s'érigaient des barricades, découvre les transformations des boutiques, la disparition d'autres. Elle pousse la porte d'une gargote, s'attend à retrouver le visage d'Alex attablé devant un demi et une poule au pot.

— ça par exemple, la même à Dédé.



Elle tourne le regard
vers le bar et y
trouve le visage
rubicon du bougnat,
elle cherche son nom
et répond.

— Hé ! Oui, c'est
elle Colin !

— Comment vas-tu
ma douce, et Alix ?

Emue qu'il se
souvienne d'elle, de
son fils, Abigaëlle
s'installe au bar. Ils
échantent entre deux
clients sur leur vie.

Colin l'invite à
manger et elle

accepte, retrouvant la douceur d'hier dans ce présent où
Colin a pris quelques kilos et comme elle une bonne
dizaine d'années, mais il affiche toujours un regard

d'innocence restant pour le gento féminine une espèce de gros nounours, ami de toujours et rarement un amant. Sans qu'il ne puisse rien y faire, elle passe en cuisine et l'aide à faire la plonge, constatant qu'ici rien n'a changé. Les derniers clients partent et Colin s'excuse un moment et revient en salle tiré à quatre épingles, les cheveux encore humides d'une douche, et lui offre de sabrer le champagne au bar avec elle.

— Comme au bon vieux temps, assure t-il en ouvrant une bouteille de Lanson carte noire. Ton préféré il me semble.

— Tu n'as donc rien oublié.

— Oublier quoi Abi ?

— Même ça !

— Quoi ma douce, tu es mon Abi et si j'avais vingt ans de moins je te ferais l'amour ici sur ce bar.

— Vingt ans comme tu y vas, vieux satire !

Ils rient et trinquent à leur bêtises.



Sans vraiment y réfléchir, Abigaëlle l'embrasse et Colin répond à son baiser, elle retrouve sur les lèvres de Colin, les parfums de cette liberté qui caractérisait son époque, celle aigrette de la vinasse quand Dédé, Max et elle venaient déjeuner, l'odeur âcre des gauloises, le goût du sucre candi qu'elle croquait sur son fil. Elle s'emmitoufle

dans ses souvenirs, couvre son corps que Colin dénude lentement. Elle se laisse faire l'amour par cet homme, son âme endolorie le préconisant à son corps criant famine. Sans empressement, Colin l'effeuille comme une

rose, portant son regard doux sur chaque partie de son corps qui se dévoile, son cou, ses épaules, le bas de son dos que sa robe complice en glissant lui offre comme s'il était un présent qu'elle lui faisait. Au moment de lui ôter définitivement, il lui murmure dans un souffle.

— Abi tu peux arrêter quand tu veux.

Elle s'étonne et prenant cela pour de la peur de sa part, elle se lève du fauteuil et se tournant l'enlève, offrant la vision de ses jambes gainées d'un collant et de sa culotte par transparence. Abigaëlle désolée d'avoir mis un collant, s'empresse pour l'ôter, mais les mains de Colin posée sur ses hanches, retiennent son gestes.

— j'avais pas prévu de...

— Moi non plus Abi.



En disant cela, il l'assied sur le tabouret et lentement la caresse, effleurant de ses mains, ses lèvres, la fibre de ce qu'Abigaëlle considère comme un ombre au tableau. Sans chercher à le soustraire, le contourner, Colin se joue de cet obstacle. Sans qu'elle y prenne garde, le visage entre ses cuisses, il fait couler son verre de champagne sur son ventre et le vin roule et

vient noyer son entrejambe où Colin étanche ravi sa soif, ainsi que le tabouret lui détrempant les fesses. Abigaëlle frissonne, hésitante entre plaisir, surprise, inconfort, mais elle n'ose l'arrêter, elle ferme les yeux.

Dans la moiteur de sa culotte, inondée de champagne, de la salive de Colin, de cyprine, elle ne ressent que trop

tardivement, en éprouvant la morsure glacée du vin sur la pointe de son sein, qu'il à quitté son sexe. Ses yeux s'ouvrent sous l'hébétude et elle voit le doux sourire de Colin, qui en un étrange supplice de Tantale, d'un doigt laisse tomber des gouttelettes de champagne sur ses mamelons avant que de les gober d'une langue gourmande, l'emportant progressivement vers l'hystérie de la jouissance.

Tétanisée, les mains crispées sur le tabouret, elle sort de sa béatitude et réussit dans l'agonie d'une pensée à murmurer sa soif. Colin prévenant lui donne sa coupe. Elle boit cul sec et Colin rit, passe derrière le bar pour chercher une autre bouteille et en profite pour se défaire de sa veste, cravate et chemise, qu'il néglige sur une table proche.

Lui tournant le dos, le corps penché, les mains appuyées sur la porte et le comptoir, comme une enfant, il chantonne appelant la bouteille à se monter et Abigaëlle en profite pour se défaire de son collant et sa culotte, avec laquelle, elle essuie ses seins amoureuxment poissés. Se servant discrètement le fond de l'ancienne bouteille, elle regarde cet homme au corps généreux,

velu, plissé d'avoir trop dormi de paresse sur lui.
Charmée de cette douceur simple elle le rejoint.
Sans lui laisser le loisir d'une protestation, elle fait
glisser pantalon et slip sur ses chevilles. Colin s'en
amuse et à son tour frissonne sous le baiser glacé du vin
dans lequel, elle vient de tremper son gland, avant que



râler sous la douceur
des lèvres d'Abigaëlle.
Heureuse, elle joue,
avec la verge de Colin
s'ennivrant du
champagne, qu'elle
fait couler par touche
sur la chair brûlante
entre sa main. Longue,
légèrement massive,
offrant complètement
décalotté son gland
violacé, elle résiste
sous ses pressions,
tressaute lorsqu'elle

l'embouche, palpète sous le vin et ses coups de langues comme autant de promesses.

Soudain, la poignée de la porte s'anime et Abigaëlle entend des rires fusés. Dans l'entrebaillement, le visage d'une femme apparaît. Tassée derrière le comptoir, Abigaëlle alarmée, suspend son office. Sans se démonter, elle entend Colin avec amabilité annoncer à la voix féminine que le restaurant est fermé. L'autre insiste, mais Colin tient tête calmement, sans débander, prend le temps d'expliquer à la voix grisée qu'il faudra revenir.

Abigaëlle s'étonne de la contenance de Colin, se pique de jalousie en entendant l'autre supplier au nom d'une soirée passée ensemble et compétitive, se prend à un jeu de fausse vengeance. Posant son verre, elle embouche, savante, le vit de Colin et se met à le sucer avec frénésie dès que l'autre femme objecte. Colin résiste, la voix étouffée, montre son approbation en lui caressant les cheveux. La situation improbable l'amuse de plus en plus, mais l'autre dans son ivrognerie, ne semble pas entendre et la feu qui couve dans son bas-ventre la pousse à agir. Relâchant à regret son étreinte, elle se redresse.

L'autre subitement s'aperçoit de sa présence et se met à rire confuse, comprenant entre les vapeurs d'alcool ce qui se joue. Abigaëlle, déterminée, se rechausse, oubliant sa nudité, tremblant de fureur et d'envie, elle repousse Colin et sort de derrière le comptoir.



Toisant la femme, sans se démonter, elle lui déclare
— Monsieur vient de vous dire que c'est fermé, alors
sortez s'il vous plaît, je suce mon homme depuis un

moment et j'ai peur qu'il ne puisse plus tenir, pour ma part voyez-vous j'aimerais qu'il me prenne sur le bar, alors si tu n'y vois pas d'inconvénient, maintenant tu sors, ou je te fous dehors, c'est clair !

L'autre recule devant la harpie qu'est devenue Abigaëlle, étonnée elle-même de son audace et passe la porte, entraînant ses amis au passage.

Abigaëlle, ignorant leur rires, referme la porte à clé derrière eux et se retourne vers Colin, qui assis sur un tabouret, lui tend une flûte de champagne en souriant.

— Ton homme ? ironise Colin.

— ça on verra après, en attendant prends- moi, lui déclare Abigaëlle toujours revencharde, en vidant son verre d'un trait.

— à vos ordres Madame, s'amuse Colin.

C'est au deçà de ce qu'elle avait inconsciemment imaginé quand elle l'avait en bouche. Dans ses rondeurs affables, Colin possède une force qui paraît à Abigaëlle herculéenne.



Dans des baisers savants, il lui a demandé un blancseing, que son corps a signé bien avant que son esprit méfiant ne lui concède et elle se retrouve cuisses largement ouvertes, empalée sur le phallus de Colin assis sur un tabouret, qui l'accompagne dans ce délicieux supplice en lui soutenant les cuisses. Les adducteurs en souffrance, elle mesure la véritable longueur du sexe de son amant en se sentant emplier. Cuisses tremblantes, elle entend la voix de Colin lui murmurer des mots et tandis qu'il lui dévore le sein, soumise à son désir, elle plonge sa main vers ses nymphes distendues, trouve son clitoris, s'étonne de le sentir ainsi bandé.

Crapuleux, le timide habituel, gorgé de sang s'enorgueillit de sa majesté capuchon repoussé, il offre au monde sa face royale, défiant les doigts d'Abigaëlle qui fouillent pour le capturer. Sans retenue, elle présente à Colin la vision de sa masturbation et sombre dans une jouissance primitive, où son cri résonne contre les murs. Inhabitués, ses tendons lâchent comme les haubans d'un grand mâ et son corps s'écroule sur lui-même. Abigaëlle ressent la fatigue qu'éprouve Colin en percevant les tressaillements de ses muscles et elle lui propose de

changer de position. Après avoir détendu ses muscles en se tenant un moment debout, elle l'entraîne vers une table proche et l'invite à prendre place sur une chaise puis s'assoit sur ses genoux.



Vagin empli, elle cède au déséquilibre de sa féminité en ouvrant son esprit à son côté masculin et chevauche cet étalon qu'elle monte à cru, imprimant de ses cuisses la direction de son désir. Corps écumant, Colin, annonce les signes de lassitude et dans un souffle lui avoue son agonie proche. L'enserrant de ses cuisses étaux, elle lui intime à l'oreille l'ordre de jouir en elle et dans la brûlure de ses entrailles, elle jouit une nouvelle fois. Ils restent ainsi longuement, corps échoués l'un sur l'autre, jusqu'à ce que la verge de Colin ne soit plus qu'une ombre dans son vagin et qu'elle sente couler son sperme sur ses cuisses, annonçant l'ordre de la séparation. D'un baiser Colin la quitte non sans lui avouer son plaisir éprouvé et Abigaëlle, taquine, avant son aveu de jouissance, lui demande si avec d'autres c'était aussi bien. Colin rit et lui assure que cela ne la regarde pas.

— Au libertin que je suis, vous êtes toutes des déesses, mais avec toi, je vais te concéder que j'ai enfin trouvé une vraie libertine, l'es-tu ?

— Tu en doute encore, répond Abigaëlle avec assurance.

— Je laisse aux femmes leurs secrets, assure Colin pour mettre fin au trouble perçu dans les yeux d'Abigaëlle avant que d'ajouter avec tact : que dirais-tu d'une dernière coupe et de finir la nuit chez-moi, j'aime à dormir avec mes amies libertines.

Ils éteignent les lumières, montent à l'étage et se couchent, refont l'amour durant la nuit et après un petit déjeuner, se séparent épris tout deux de leur liberté, mais à jamais unis par cette nuit, ils le savent.

Avant que de retrouver Alix, Abigaëlle lit la lettre d'un couple et y répond.

C'est devenu son point de raliement et, complice, Colin l'aide dans sa vie de libertine liée aux week-ends et camps scout d'Alix.

Alors que lui profite de l'occasion qui se présente, il a parfaitement compris les volontés d'Abigaëlle, et en ami lui a offert son aide en acceptant qu'elle donne rendez-vous ici à ses futurs partenaires de jeu. Complices, ils ont élaborés une stratégie. Si Colin hésite, il la drague et elle en profite pour s'échapper, elle fait de même parfois en lui servant d'alibi, ce qui les fait beaucoup rire. Plus amis qu'amants, ils se retrouvent souvent, font l'amour parfois, parlent, se confient. Abigaëlle, lui a avoué pour Marc et ses déboires et cette idée qu'elle a eue. Assise sur une table de la terrasse, elle attend l'arrivée du couple de la lettre, les mots, le style l'ont séduite et sans se l'avouer, elle a hâte de les rencontrer. Elle les aperçoit, la femme semble ne pas lui être inconnue, mais elle ne peut dire où elle l'a déjà vue. Ils entrent et Abigaëlle remarque la boîte de chocolats demandée. Discrètement, elle sort la sienne de son sac et se dirige vers eux. Ils se présentent et Abigaëlle et Agnès se reconnaissent, elles sont voisines de travail, puisqu'Agnès exerce dans la pharmacie face à

son kiosque. Ils rient de se coup du sort et commandent. Colin, d'une œillade, l'assure de son choix. Ils discutent longuement et Abigaëlle se lance et offre à Agnès sa boîte de chocolats sur laquelle, avec la complicité de Colin, elle a collé sa photo au dessus du logo "Rendez-vous". Agnès et Stéphane son mari, surpris, la dévisagent.

— Vous trouverez un message à l'intérieur et mes règles du jeu.

— Astucieux, s'étonne Stéphane, je pense que comme nous vous éprouvez des difficultés dans les rencontres et la complicité de notre tavernier ne semble pas vous suffire.

— Nous sommes donc percés à jour, assure Colin tout sourire en apportant les verres d'une tournée qu'il offre.

— Ne soyez pas gênée Abi, si vous me permettez cette familiarité, mais seul un libertin peut en découvrir un autre, de plus mon Cher Colin, ajoute Stéphane en l'invitant à s'asseoir, nous avons joué dernièrement avec un couple de vos amis, qui nous a parlé de ce lieu.

— La messe est dite alors, s'amuse Colin.

— Non pas tant que cela, répond Agnès, il nous reste encore à découvrir Abigaëlle et se délicieux présent, en attendant j'ai faim, que diriez-vous de venir tous deux dîner ?

— Abi ? demande Colin, avant que d'ajouter sous le sourire de celle-ci, laissez-moi le temps de fermer mon modeste établissement et je suis à vous.

Ils patientent en siroptant leur verre et en échangeant. Puis, saisissant Abigaëlle par le bras, Agnès entraîne la troupe vers le boulevard.



Ils viennent de finir
de faire l'amour,
allongés sur le lit,
ils discutent de leur
soirée et de cette
rencontre.

— Qu'en penses-
tu ?

— J'aime, Colin est
raffiné et Abi un
délice. D'ailleurs, il
est temps de
découvrir son
message.

Agnès se lève et
fouille dans son sac

et revenant sur le lit, offre un chocolat à son mari et
trouve dans le fond un billet qu'elle lit.

À l'heure libertine...à celle qui pourrait avoir
envie de jouer...
Au midi de leur vie...

Corps anobli par la vie, elles se prennent à rêver devant un galant doux billet.
Mots jetés en espérance pour éclairer un chemin dans l'hiver d'une envie transit.
Frimousse guerrière, guêpière et bas, en illustration, réveillent en leurs yeux cette obstination.
Tendresse en citation pour appeler l'amante désirée, pour assurer cette volonté.

— Alors ? Demande Stéphane.

— Alors, il semble que nous ayons trouvé notre ego.

— Fais voir ?

Stéphane se met à lire et reste coi, ressentant en l'écriture leurs recherches commune, celles de gens pour qui être libertin est une façon d'être et non de paraître.

— De toute les façons c'est à moi qu'elle s'adresse, alors bas les pattes.

— Entendu ! acquiesce Stéphane en souriant.

Agnès profite de son heure de déjeuner, pour déposer au kiosque d'Abigaëlle son message dans une boîte de chocolat. Abigaëlle, tout sourire, la reçoit.

— J'ai beaucoup aimé, tu sais, avoue Agnès en lui tendant la boîte de chocolat.

— Merci.

— Tiens ! celle-ci est pour Stéphane.

— Abi ! J'en connais un qui va être heureux, j'ai eu un mal de chien à ce qu'il ne réponde pas à ton premier message.

— Je ne l'aurais pas lu, il t'était destiné et Stéphane aurait été disqualifié, mis au pied du lit.

— Qu'aurions-nous fait alors, demande ingénue Agnès.

— Oh ! Du tricot, j'ai de très bonnes revues.

Elles se mettent à rire sous le déluge de revues qu'Abigaëlle pose sur le comptoir.

— En parlant de cela, tu crois qu'une seule aiguille suffira pour jouer ? Demande Agnès mutine.

— Tu penses à Colin ?

— Oui, l'homme est séduisant.

— Ton mari aussi, assure Abigaëlle.

— Merci !

Abigaëlle réfléchit.

— Si tu as le temps, je ferme pour le déjeuner et on passe demander à Colin ce qu'il en pense.

— Pas de soucis, j'en parlerai avec Stéphane ce soir, mais je connais déjà la réponse.

— J'ai bien peur que tu n'aies épousé le dernier libertin bon a marier, plaisante Abigaëlle.

— Penses-tu, il m'a fallu l'éduquer, mais je suis fière de lui.

Elles se mettent à rire de nouveau et, aidée d'Agnès, Abigaëlle ferme son kiosque. Ensemble, elles prennent la rue qui conduit chez Colin. Elles le trouvent en plein service, mais il prend un peu de temps pour les écouter et accepte de rentrer dans le jeu, promettant lui aussi d'offrir des chocolats à Agnès et à Stéphane, ce qui réjouit les filles. Le jeu se corse et prend forme.

En courant, elles regagnent leur boutique, laissant Colin à son office.

Profitant d'un moment de calme, Abigaëlle, lit le message d'Agnès.

Aux quinze heures sonnées...
Le mot se pose comme une prose, aveux
émoussés, peurs inarticulées.
Rêves inavoués de cette jarrettière dévoilée qui
enfièvre au creux du lit corps et esprit.

Mains hasardées pour dénoncer sur leurs
lèvres, cet aveu, cette envie.
Tendresses en coquinerie pour assurer cette
réalité.

Émue, Abigaëlle, prend de suite son bloc pour écrire sa
réponse et profite de l'affluence dans la pharmacie, pour
déposer la boîte cachée par une revue sur le tricot. Agnès
sourit et feint l'indifférence en annonçant à la cantonnade,
qu'avec cet épidémie de coryza, elle n'a pas eu le temps
de prendre son magazine et remercie Abigaëlle. Ravie,
elle écoute les commentaires dithyrambiques des
commères sur la gentille vendeuse de presse. Puis,
laissant le comptoir à l'apprenti, elle file à la réserve et,
curieuse, lit le message, non sans picorer un chocolat au
passage.

Aux dix huit heures annoncées...
Rendez-vous pris, elles se cherchent du
regard, hésitantes et hagardes.
Rêveuses intimidées, rougissantes en
voulances, gestes émus en retenues.
Formes soulignées des yeux, caresses
envieuses de beauté, raison embrumée.
Tendresse avouée pour se libérer.

Estomaquée, Agnès le relit, mais la sonnerie annonce de nouveaux clients et elle se résigne à y retourner.

Une autre boîte échoue devant elle. Agnès relève les yeux et apperçoit Colin qui d'un doigt sur ses lèvres la condamne au silence, avant que de s'éclipser, happé par les nouveaux venus. Deux aussi vite, mais comment...

Son esprit s'affole et elle glisse rapidement les chocolats dans sa poche. Elle file à la réserve sous le prétexte d'aller chercher une boîte de médicaments manquante pour une cliente et extirpe le billet et le lit.

Une libertine gourmandise, voilà que s'anime
l'envie en une douce féminité.

Belle endormie depuis trop de temps, quel
aiguillon t'as donc piqué ?

Où es-tu ? Toi que j'aimerais à dévorer tel
l'ogre d'un conte.

Que n'ai-je semé de trop petits cailloux pour
qu'elle ne puisse trouver le chemin de mon
vit.

Au conteur que je suis, la muse va-t-elle
répondre oui.

Elle s'accroche au meuble pour ne pas chavirer de joie.

Guillerette, elle glisse message et boîte dans son sac

proche et revient à l'officine. Oui, le jeu est vraiment commencé et il sera d'une grande qualité.

Renonçant à finir, Abigëlle ferme son kiosque, salue de la main Agnès et file chercher Alix chez Mamie tartines.

Pour elle, l'heure est venue de redevenir une maman.

Stéphane passe chercher sa femme et celle-ci lui donne la boîte qu'Abigaëlle lui a destinée. Sans réfléchir, il

l'ouvre et sous le regard amusé de sa femme, il se met à lire, frénétique.

Permettez Monsieur de voir en vous l'espoir d'une envie de voyage, où les doux paysages défilent en des heures incertaines, où le geste ne formera pas l'adieu, mais l'aveu d'une clandestinité.

Cargot anonyme partant en errance pour ce monde inconnu de vous. Sachez que s'il vous venait l'envie de voyager, que dans ces contrées jugées tribales par certain(e)s, que ce monde raffiné, vous reconnaît pour un des siens, moi qui aime tant à le faire voyager.

— Alors mon amour... Tu pleures ?

— De joie, assure Stéphane, enfin nous avons trouvé nos amis.

— Oui je sais, assure Agnès en le prenant dans ses bras. Personne jusqu'alors n'a pu comprendre l'importance pour nous de cet instant de séduction.

Agnès repense à ses lettres sans réelles réponses, ses rendez-vous, où l'autre, les autres ne venaient que pour baiser et en rien se séduire. Où tous n'en voulaient qu'à son cul et en rien à sa personne. Où, elle et son mari, ont failli y laisser leur union tant les situations leur échappaient. S'ils n'avaient pas eu ce dialogue entre eux et cette même envie d'excellence, leur couple aurait implosé. Eux qui dans leur innocence d'une soirée avaient osé inviter dans leurs ébats un ami. Le souvenir s'impose dans le voile des larmes de Stéphane et elle se remémore comme une bande dessinée, cet instant qui ...



*Dans la vieille
caravane des parents
de Stéphane mise à
demeure sur un terrain
près d'une gravière
bien loin du village.
En un campement de
fortune, matelas,
oreillers, proche d'un*

*gros rouvre, entre cigarettes et bières, avec Adrien. Depuis un
moment ils évoquent dans un combat des sexes le prix
littéraire des Deux Magots en 1955, Histoire d'O signé par
Pauline Réage, trouvé dans le grenier des parents d'Adrien.
Il fait trop chaud et Agnès se lève, pantelle.*

*Abandonnant les garçons, Agnès entre dans
la caravane. Ôte son soutien-gorge dont les
armatures et attaches lui blessent la poitrine
et le dos, se débarrasse de son short coupé
dans un vieux blue-jeans qui lui colle
désagréablement aux cuisses et sort plus à
son aise.*





Insouciant, elle rejoint les garçons. Féminine, réajuste sa petite culotte qui lui roule aux fesses. Gestes si naturels tout comme celui d'Adrien qui s'étant levé pour prendre un nouveau paquet de cigarettes, proche d'elle, éberlué, tend primesautier ses mains vers ses seins nus, avant que de bafouiller des mots d'excuse, suivis par les rires gênés entre eux.

Agnès, troublée, pour reprendre contenance boit dans la bière de Stéphane. Il ne faut qu'un regard pour que se formule l'envie celui d'Adrien captivé par ses deux globes laitieux aux fraises avenantes et celui de Stéphane étonné de cette audace et de ce qu'il lit dans les yeux obombrés d'Agnès, un étrange "Pourquoi pas ?".



*D'un baiser, elle l'invite, prend
place entre eux.*

*L'esprit capon, prenant
émotive une main de chaque
homme, elle les embrasse tour
à tour puis les pose sur ses
seins et féline, savoure
longuement cette privauté.*

*Eux irrésolu, envoûtés,
communiant avec sa peau, ses
rondeurs, sa chaleur, n'osent
rien en ces longues secondes
scandées par les battements de
leur coeurs, expirées par leur*

*souffle, transpirées par l'appréhension de ce qui va suivre
empoissant leur peau.*

*Puis, ils viennent l'aider, s'extirpant à regret de cet instant où
tout devait naître, mais qu'en ses gestes du quotidien, elle
vient d'avorter, en s'échappant pour débarasser.*

*Chaîne humaine empotée , ils se passent les bouteilles qu'elle
bazarde au fond d'un sac affichant un air amusé, se
demandant nerveuse, si elle aura le courage d'aller au bout
de ses pensées.*

La dernière canette sonne comme le glas dans le sac et inspirant profondément, elle sort et les retrouve nerveux, timides.



Les invitants silencieux à faire de même en un geste volontaire sous leur indécision, a contrario de l'histoire d'O, elle fait glisser sa petite culotte juste qu'au sol et la néglige en la lançant dans la caravane et avance jusqu'au matelas, attend ce qui lui semble être une éternité.

Rodomont, silencieuse, elle les regarde, les caresse comme pour les... se rassurer de son désir et tandis qu'ils se déshabillent et s'allongent sur le matelas, elle prend place entre eux.



*Un souffle enfin court
sur ses seins, un
étrange ballet entre
mains et lèvres qui se
bousculent sur sa
poitrine et l'oblige par
peur à ouvrir les yeux
pour voir à qui elles
appartiennent et*

*aussitôt, sous la douceur, le regret d'ancrer ce paradoxe
qu'elle s'offre délibérément. Ainsi encadrée, elle se sent
sacrée en entendant l'inquiétude de ses amants qui, en de
chuchotements étouffés à ses oreilles, lui demandent si elle
aime, si elle veut. Rassérénée, elle se décide à tout prendre
pour elle et se contraint à oublier que deux hommes lui font
l'amour et clôt définitivement ses yeux pour ne laisser que les
perceptions de son corps, de sa peau.*

*Seins dolents, enfiévrés, humides de leur salive, alourdis de
caresses, aréoles brûlantes, tétins turgides, meurtris par la
maladresse de ses amants qui se bousculent sur eux.*



*Nymphes émues qui
s'empoissent de salive
et de cyprine, tandis
que deux mains se
sont envolées de sa
poitrine et
délicatement lui
écartent les cuisses et
empaument ses fesses.*

Agnès, curieuse, essaye de reconnaître l'auteur de ce cuni par la pression, le roulement que la langue exerce sur son clitoris. N'y parvenant pas, séditeuse elle va pour ouvrir les yeux, mais un majeur fouille en elle et mate dans la jouissance sa rébellion. Contrainte par le désir, cuisses et vulve largement ouvertes, elle accepte avec étonnement les deux doigts qui en frères ennemis la fouillent. Elle se trémousse pour interdire l'entrée d'un cousin en son anus, ressentant pour la première fois sous les frôlements qu'il s'est légèrement entrouvert.

Puis le silence de l'absence, la froidure du vide, ses amants bougent autour de son corps fournaise.



*Sans qu'elle ne sache
qui, on la pénètre.
Ses quatre lèvres
s'interdisent au
mensonge et
s'arrondissent dans un
Ô de plaisir sous la
poussée d'une verge
indurée qui lui brûle le*

vagin par sa virtualité.

Puis des mains qui l'installent sur des cuisses et restent en douceur sur ses épaules. Elle ouvre enfin les yeux et découvre que c'est Adrien qui la possède aussi vigoureusement. Elle observe son ami se retenir pour offrir du plaisir à elle qui, par jeu, le dupe en se mordant les lèvres contre ses cris de jouissance qu'elle essaie de contenir. C'est la deuxième verge qu'elle accueille en son sein et, florentine, elle pèse, mesure en sa chair et esprit les impressions qu'elle éprouve, écoute les clapotis singuliers des testicules inconnues contre sa vulve inondée, ressent l'appropriation vaginale de son lingam et se sent comblée tandis que sur sa nuque, elle éprouve la raideur commune de la verge de son mari qui, comme elle, aime cet instant. Elle détourne la tête pour prendre en bouche ce

phallus endiablé, noyée par la sueur qui dégoutte de ses cheveux sur sa nuque.

Adrien, visage crispé, hors de contrôle, jouit en elle . Agnès se laisse aller et dans une aspiration d'air surchargé des parfums de leur corps surexcités, des relents des fluides séminaux de ses mâles, de sa propre cyprine , elle libère sa bouche et jouit en un cri primal. Hébétée, elle sent qu'on la déplace et elle lutte pour garder l'équilibre, ne ressentant plus l'appui du corps de Stéphane dans son dos.



Inconciente du comment, elle chevauche son homme, amazone envieuse, la nuque soutenue par l'épaule d'Adrien, elle danse sur le vit de son mari et jouit, déchaînée. Il lutte, elle le sent, et

dans un ultime souffle, elle lui murmure en mangeant ses mots.

— A pu

Par saccade Stéphane enfin rend les armes sous le sourire d'Adrien...

— Je sais où nous allons jouer ensemble, assure Agnès en souriant à Stéphanne aux yeux encore rougis de larmes.

— Là-bas ?

— Oui, on s'en était fait la promesse après notre rupture dû à ce couple qui nous a séparés dans le jeu, tu t'en souviens ?

— Les “Maquignons”, lui répond Stéphanne.

Faisant allusion à ce couple rencontré lors de leurs premiers échanges de lettre en réponse à leur annonce et qui malgré leur aménité, les avaient séparés en bon échangiste dans leur chambre respective, eux qui novices avaient subi l'assaut de ses goules du sexe. Stéphane chevauché et Agnès prise en levrette. Il avait fallu la neutralité d'Adrien et le souvenir de trio pour qu'ils reprennent confiance en eux et établissent les règles de leur jeu tant pis s'ils ne jouaient pas autant qu'ils le désiraient, mais plus jamais aucun “Maquignons” n'a posé sa main en margoulin sur eux et leurs envies.

— Oui et je pense que nous devons envisager qu'avec Abi et Colin, on peut jouer là-bas, ils sont des nôtres, s'enthousiasme Agnès.

— Il faudra y faire un saut ensemble, juste pour voir comment c'est devenu depuis la mort de mes parents, rétorque Stéphanne gagné par l'euphorie de son épouse. En attendant on a du courrier à faire il me semble.

Riants, plein d'espoir ils rentrent et en chemin, achètent deux boîtes de chocolat et font des clichés au photomaton du coin.

Conspirateurs le lendemain, ils passent déposer leur chocolat dans la boîte aux lettres de Colin et au kiosque d'Abigaëlle. Joyeux, après un café ensemble au buffet de la gare, ils prennent le train ayant décidé d'aller voir sur place les aménagements à prévoir.

Changeant son rituel, Colin délaisse son journal et ouvre les messages d'Agnès et de Stéphanne. Puis tout sourire avec facilité, il répond à chacun d'eux.

A cette heure entre chien et loup.
Belle endormie.
Moi le loup enchanté par ta beauté, égarer en se fabuleux jardin, que de tendres baisers en une chevillette la porte à entrouvert.
Saches que ma faim aiguisée ne trouvera qu'en les pleurs de ton fruit conin la satiété de son âme libertine.
Quand les pétales de ta rose sacré ôtera les épines de sa lingerie, je viendrais à ta convenance en humer les parfums, y boire sa rosée et en froisser le bourgeon car loup je suis mais piètre jardinier je l'avoue.
Certes comme eux j'ai la patience d'attendre que la rose éclore, mais je ne puis me résigner à la laisser dépérir sur son bois dormant.
Amoureux du miel plus que de raison et polisson c'est auprès d'une abeille de mes amis que j'ai appris l'art de butiner.
Étrange loup me diras-tu, qui aime le miel et non la venaison, mais saches que je suis pas versé dans l'art de faux bourdon je ne meurs pas à la première piqure.

Colin rit de sa bêtise, se sert un café et surveillant l'heure, entreprend sa lettre pour Stéphanne.

A vous Monsieur,
Votre écrit est doux au cœur du libertin que je suis. Peux sont ceux qui osent séduire le même sexe que le leur et pourtant. Que vous dirais-je, que je pressens en vous l'âme noble des joueurs de trio, de ceux qui font de l'invité un ami avant tout et en l'heure se joue de sa propre âme.

En cette heure entre chien et loup, où les sens s'emmêlent dans leur sens et s'ouvrent à ses féminités si sacrées, celles de nos compagnes et de nos moitiés trop souvent ignorées et qui pourtant nous apportent un rien de raffinement.

Celui-là même que j'augures en vos lignes et dans le souvenir de notre soirée. Mais à tout prendre être ce féminin ou cette masculinité et d'aimer prendre et jouer avec ce qui est offert et de jouir sans manière avec sa propre sexualité. Alors soyez rassurer Monsieur, jamais je me m'offusque de la main d'un ami qui se pose volontaire ou non sur la peau qui est mienne et jamais je ne crie au loup, tant que j'aime à jouer. Voilà donc un long préambule pour vous avouer ma fierté d'avoir été choisit par vous et vous dirais-je mon doux ami, qu'une main est si prompte à s'évader, n'est-ce pas ainsi que le Jazz est né de la rigueur métronomique de la gamme que tout le monde connaît et de la virtuosité des musiciens qui s'ennuyaient et il me semble me rappeler le galbe de vos mains et de la douceur de votre regard, présage que si le jeu le veut nous ne seront pas contre un "Take five" à quatre mains.

Satisfait, Colin range ses messages dans les boîte respectives et patiente dans sa journée ordinaire à l'heure du rendez-vous fixé par Agnès et Stéphanne au bistrot de la gare.

Abigaëlle découvre ses chocolats, mais les abandonne le temps de la matiné, entre presse à ranger et clients, elle n'a pas le temps de souffler. Mamie Tartines passe et elle lui demande son aide pour les étiquettes destinées aux vêtements d'Alix qui va partir en camps, ainsi débarrassée de cette tâche, elle peut enfin lire ses messages tout en déjeunant d'un jambon beurre sur le banc près du kiosque. Elle commence par celui d'Agnès, qui après une explication sur son absence et un rendez-vous pour ce soir, lui écrit son sentiment. Abigaëlle panique et téléphone à Mamie Tartine qui s'étonne, non pas de sa demande de garder Alix, mais que Abigaëlle est oubliée que nous étions mardi et la taquine sur le fait qu'elle doit être amoureuse et ne veut en rien se confier. Rassurée, Abigaëlle reprend son déjeuner et se pose pour lire les mots de son amie.

A la vingt et une nième heure....
Corps dévoilés, misent à nue, elles se caressent
enfin.
Jeux câlins, balais de mains, bouches
assoiffées, corps éhontés.
Les doigts écrivent enfin sur les lèvres les
mots de leurs envies.
Tendresse appuyée pour aimer.

Abigaëlle sourit et essuyant ses mains sur son pantalon
entrepren d'écrire sa réponse, qui comme elle pense sera
la dernière, les heures ayant sonnées.

Au minuit sonné....
La chair idoine est repue, l'esprit luit de
nouvelle coquinerie.
Il reste en elle les échos des cris, des pensées
exaltées, des corps emmêlés.
Alanguies, mains croisées, elles se parlent
d'elle et de leurs ressentis.
Tendresse énoncée pour mieux s'aimer dans
ses heures libertines, si divines.

Puis tout comme Colin avant elle, Abiagëlle répond à son
voyageur de Stéphanne.

Ainsi le voyageur clandestin, ne l'est plus. Sur
le pont monté, il s'offre au rayon d'un soleil
ignoré et d'une lune dévoilée. Drôle de

contrée en effet où jour et nuit sont du même sang et offre aux visiteurs effrontés la vison de ses deux astres, que le pauvre astronome n'a pu contempler qu'assemblés en une éclipse sous l'appareillage d'un verre noirci de fumée. Mais gage en est de vos mots que vous êtes de ceux aventureux qui se préfèrent à contempler le sacré dans la lumière de sa divinité.

Satisfaite, elle range le message et les boîtes. En fin d'après-midi, elle rejoint Mamie Tartine à l'école d'Alix, l'embrasse et d'une œillade assure à la vieille nounou qu'elle a vu juste, mais qu'elle préfère comme lui assure Mamie en aparté qu'il vaut mieux pour le petit garder ça secret. Abigaëlle passe chez-elle, se douche, se change et rejoint Agnès, Stéphanne et Colin au buffet de la gare. Après la bises, elle dépose comme Colin, les boîtes de chocolat et sans attendre, Agnès et Stéphanne se mettent à lire. Puis d'un sourire tout les deux leurs asurent de la douceur du présent. Puis Agnès leur parle de leur projet et ensemble, ils se projetent dans ses heures libertines à venir, chacun ayant le temps de s'organiser et ils se décident pour une date et l'endroit de ralliement. Dans une envie de partage, ils se décident pour profiter de la

soirée pour aller voir une galerie de peinture et un dîner dans le quartier de l'exposant.

Voilà qu'Alix est parti en camps, elle n'a pas une minute à elle, tant les heures oisivent, Abigaëlle les concacre au jeu libertin qui s'annonce. Agnès et elle se sont lancées dans le thème des années folles et depuis, elles cherchent chacune de leur côté, robes et tenues appropriées.

Désolées de ne rien trouver, profitant d'une journée de congès, elles entrent pleine d'espérance dans la boutique d'un vieux quartier parisien recommandée par un revue de mode et furètent dans l'espoir d'y dénicher la perle rare.

— Y'a rien ici, se décourage Agnès en fouillant dans un bac.

— Mémé Tartine, annonce Abigaëlle après un moment de réflexion.

— Mémé qui ? Demande Agnès, guilleret devant l'agitation de son amie.

— La nourrice d’Alix, pourquoi n’y ai-je pas pensée plus tôt, c’est une ancienne couturière, elle a peut-être quelques choses, vient on y va.

Elles prennent le métro, remontent la rue, grimpent quatre à quatre les escaliers et Abigaëlle sonne. La voix de Mémé résonne et la porte s’ouvre.

— Abi, mon petit, c’est toi.

— Oui, bonjour Mamie, voici Agnès, une amie.

— B’en entrez, j’ai fait du thé, les invites Mémé après les avoir amicalement baisée.

— Dit Mémé, t’aurais pas dans tes archives des trucs genre années folles, lui demande Abigaëlle en acceptant la tasse de thé que Mémé lui tend.

— C’est bien possible, j’ai un tas de trucs au grenier, mais t’en a besoin pourquoi ?

— Pour...

— Pour une soirée déguisée, assure précipitamment Agnès devant l’hésitation de son amie.

— Je vois, un bal masqué en somme, je crois que vous trouverez votre bonheur, je vais vous chercher la clé de

l'atelier et celle du grenier, les gosses y jouent parfois et je veux pas qu'ils touchent à tout la haut.

Mamie se lève et fouille dans le tiroir d'un commode et tend deux clés à Abigaëlle.

— Je vous accompagne pas, tu connais le chemin mon petit, t'auras qu'a remettre les clé dans la boîte aux lettres.

— Oui merci Mamie.

Finissant leur thé, elles prennent congés et les clés. Suivit d'Agnès , elles montent sous l'assurance d'Abigaëlle de trouver ce qu'elles cherchent, joyeuses, quatre à quatre les escaliers, qui même sous les toits. D'une poussée la porte s'ouvre.

Furtives, elles entrent essouffées, prise au dépourvues par l'odeur du linge frais séchant sur leur fil, le grenier servant pour Mémé de séchoir. Elles font le tour de la pièce, Abigaëlle s'émeut devant les jouets entassés dans des caisses sur la droite, imaginant Alix et la bande de maramots se chaimaillant pour qui un vélo, une auto, une poupée. Un parfum de nostalgie flotte dans l'air et elles s'y laissent prendre, redeviennent gamines en fouillant

dans les bacs de jouets à la recherche de poupées,
qu'elles trouvent dénudées, amochées, ravodées pour la
énième fois leur corps de chiffons couverts de cicatrices,
de bariollée de feutre.



Poupée en main, elle miment, inventent des répliques
entre elles-deux comme elles le faisaient petites et jouent
un long moment. Enchylosées, cédant sous la lassitude et

leurs envies, elles font le tour, jouent à cache-cache en riant dans les draps, suffocant dans la moiteur de lieu transformé en étuve par le feu couvert du poêle que Mémé a allumée pour faire sécher son linge plus vite en cette journée pluvieuse.

En nage tout comme ça compère, Abigaëlle demande une trêve. Échevelées, robes entrouvertes par les mouvements, les accroupissements pour chercher ou se dissimuler, elles pouffent de rire devant leur mine de gamines.

Complices, elles finissent de se dégrafer et ôtent leur robe, ravies de ressentir un peu de légèreté, soulagent leur pieds de leur chaussures inadaptées à la courses et déposent leurs effets sur le rebord de la fenêtre proche. Tendait une serviette chippée dans le bac proche à son amie, Abi s'assiee sur le rebord de la fenêtre et s'éponge. Elles se laissent bercer par l'odeur, la douceur du linge de leur enfance, tout en potinant nostalgiques, oublieuses de l'impudeur de leur tenue, ravissant leur âme d'enfant. Puis sous un « Chat » lancée par Abigaëlle se relevant, elles reprènnent plus à l'aise, en une finte, le jeu avant que de s'écrouler résolument fourbues sur un tas de linge.



— Il y a bien longtemps que je n'ai pas rit ainsi, anhèle Abigaëlle.

— Moi aussi j'adorais ça quand j'étais gamine, mais cela faisait râler ma mère et je finissais à ourler des touchons pour soit disant me calmer, répond Agnès.

— T'en as ourlé beaucoup ? ironise Abigaëlle.

— Mon trousseau de mariage au moins, j'étais loin d'être une petite fille sage.

Elle se metent à rire devant les mimiques d'Agnès, imitant sa mère en colère.

— Bon fini le jeu, s'y on s'y mettait, assure Agnès en se relevant.

— T'as raison Mémé va se demander ce que l'on fait, répond Abigaëlle prenant la main de son amie pour se relever.

Reposées, elles se décident à explorer les lieux et trouve la porte de l'atelier, utilisant la clé, elles entrent et découvrent curieuses l'ancien sanctuaire de Mémé.

L'antique machine à coudre sommeille sur sa table près d'un vieux manequin pour robes d'antan. Au voisinage d'une armoire il y a un vieux lit en fer démonté, preuve que le lieu ne lui sert plusqu'a stocker des choses.

Elles fouillent dans les caisses proches et n'y trouvant rien d'intéressant elles jettent leur dévolu sur l'huche et un carton haut perché sur elle.

Ouvrant en grand les portes, elles dénichent heureuses deux robes qu'elles essaient.



Abigaëlle, en lui
faisant la courte
échelle, aide
Agnès a fouillée
dans les cartons
entassés sur le
haut.
Tandis qu’Agnès
se cramponne au
rebord, Abigaëlle
lutte en pouffant
de rire pour garder
l’équilibre et fini
après plusieurs
tangages par

trouver une position confortable en se calant contre
l’armoire et ainsi la soutenir sans effort.

La tête relevée, elle écoute son amie ignorante de la
vision qu’elle lui offre lui faire en riant l’inventaire de
ses trouvailles.



Abigaëlle se trouble,
c'est comme les mots
qu'elle a posée sur les
lettres, un jeu de
séduction qui l'absorbe.
Gorge sèche, elle essaie
de garder sa contenance
en répondant à Agnès
qui lui demande son
avis sur ce qu'elle
déniche.

Elle ressent à nouveau
ces étranges picotements
au creux de son ventre,
entre ses cuisses à la
pointe de ses seins
quand midinette, l'esprit
chauffé à blanc, elle

tentait d'imaginer son amie nue et de l'avouer en une
libre écriture. Elle qui redoutait malgré ses bravades
calligraphiées cet instant où il faudrait se dénuder devant
et pour Agnès durant le jeu, se retrouve emprisonnée par

la vision sublimée de la peau nue de son amie luisante dans la tiédeur et l'agitation de ses découvertes.

Béotienne, elle découvre la vénusté dans le contraste du coordonné indécent transparent par endroit qu'Agnès candide lui exhibe.

Tel le fard accentue la sensualité du regard tout en laissant les yeux s'exprimer pleinement, le satin redessine le galbe de sa poitrine, réhausse d'ingénue la rondeur de ses seins tandis qu'il laisse mutin pointer légèrement ses mamelons, les craressant amoureusement au moindre de ses mouvements tandis que l'organsin emprisonne le bas de ses reins, silhouettant ses formes callipyges avec justesse, maquillant ses nymphes d'un doux fard à lèvres laissant comme le fait Agnès d'une application de rouge à lèvres quotidien, transparait le charme, la malice, la sensualité de leur féminité.

Elle qui d'ordinaire s'éveillent pour un cyclope glabre, au toupet arrogant comme un sourcil qui se veut galant, se découvre en cette fente, si rectiligne marquant profondément le tissu concupiscent.

Sous les efforts d'Agnès il laisse entrevoir en marivaudage la soie noir de jais couvrant ses nymphes.

Son esprit en un théâtre de Guignol, agnostique se réforme.

Gnafron, il confine d'une pensée, ses envies coutumières de se nain de chair à la peau rosée, ridée, flétrie, comme trop vite vieillit, reposant en jalousie au centre de ses havresacs rebondis pour cette Madelon au sourire inavoué en ses nymphes pincées, tendres et si sages, étrange ironie verticale qui la force hypnotique à vouloir la troubler, d'un geste, d'un baiser.

De justesse, Abigaëlle évite la catastrophe et son esprit se satire de cette étrange envie qui lui a empêché d'entendre son amie, lui annoncer qu'elle descendait.

Dans un ultime effort, elle recueille Agnès dans ses bras et affolée, sous la montée d'adrénaline, dans une envie instinctive, elle pose ses lèvres sur les siennes pour réprimer de casuelles reproches.



Dans le capharnaüm des trouvailles d'Agnès, elles s'embrassent longuement.

Enfin ! se murmurent leur langues en se mêlant, on ose ! déclament dans la passion leurs lèvres en se pressant, tandis que leur esprit isolé tente d'appréhender cette audace et se plaisir ressentit y recherchant des similitudes avec ce référentiel masculin qui est leur ordinaire. Dans cette absence de différences, ils se lénifient, avorte leur pensée calotines prêtent dans leur pharisaïsme à les faire reculer et à prononcer en sotte l'excuse après leur écrits, qu'elles ne partagent en rien les poèmes de Sappho.

Pourtant Abigaëlle abdique, s'évade des bras de son amie, cache sa culpabilité en ramassant les colliers et colifichets dégottés.

— Je suis désolée, souffle-elle pénitente au pied d'Agnès, je sais pas si j'avais le... tu étais si belle que...

Agnès résolue, se dénude et vient plaquer ses seins dans le dos d'Abigaëlle.

— Que fais-tu, lui demande celle-ci dugazon.



— Ce que j'ai envie et c'est de toi, s'entend dire Agnès avec aplomb le coeur battant la chamade autant que celui d'Abigaëlle.

Dans la pénombre de l'atelier, pour ne pas éveiller leur esprit cerbère, elles se laissent regarder par leurs mains désorientées aussi douce que le tissu qu'elles enlèvent candides en des mouvements badins.

Un à un, les mots écrits prennent feu dans l'enfer de leur esprit qui renonce et se consume et ainsi les promesses s'énoncent dans leurs mains posées sur le corps de l'autre, des lèvres qui se frôlent pour dire de cesser, d'attendre l'endroit des espérances, de reprendre pied, de séparer leur corps magnétique pour les revêtir de la gangue sérieuse de leur habit urbain.

Agnès l'effeuillent en de gestes simples, enfiévrés de vivre ce qui n'était que fantasmes et inconsciences avoués en jeu sur du papier.

Caresses inhabiles, qui peu à peu dans la douceur de leur peau, la moiteur de leur corps s'affirment prenant racine en le souvenir de leur propre jeu intimes avec la découverte du plaisir provoqué s'ordonnant à celui ressentit.

Sans renoncer à leur envie première de virilité, elles s'aiment pour elle et en un doigt sur les lèvres d'Agnès, Abigaëlle cherche à troubler par le mouvement, l'oeuvre parfaite de la vulve de son amie qui laisse sur ses doigts et sa soie pubienne en un baiser mutin d'infante l'encre cyprine perler.



Par plaisir, elles expérimentent les variations habituelles qu'elles procurent à une verge et se découvrent en de nouveaux jeu saphiques. Déstabilisées, elle compensent l'absence pénienne jouant de la langue et des mains sur le corps, les seins, le sexe, les fesses de l'autre, apprennent les respirations, les rôles de plaisirs ou d'inconforts, les sens interdits qui sous leur tendresse, leur fougue se mutent en des voies permissives et tête bêche, elles goûtent enfin jusqu'à l'orgasme les saveurs de leurs coques, heureuse, ravies, assouvies.

Elles restent un long moment essouffées, effarrées d'avoir autant reçues et données. Puis dans un rire pour chasser définitivement leur gênes, insoucieuses, elles reviennent à leur venue. Dans des cartons soigneusement emballés de papiers de soie, elles rangent leurs trouvailles. Tout en s'habillant, collaboratrices, elles bâtissent en un dialogue allègre peu à peu leur personnage.

Puis aux anges, elles referment la porte et malgré les recommandations de Mémé, Abigaëlle passe déposer les clés chez la vieille femme et d'un baiser, la remercie avant que de s'envoller avec Agnès.

Laissant Paris s'asphyxier sous la chaleur, elles sont parties par le train de 8h pour aller comme convenu avec Colin et Stéphanne mettre en place le jeu. Joyeuses, les bras chargés de sacs, elles hèlent un taxi et se font conduire jusqu'à la propriété d'Agnès. Abigaëlle découvre les lieux, la petite maison à pièce unique qui a remplacé la caravane, le gros rouve trônant près d'un bassin abandonné . Elle en tombe immédiatement amoureuse.

Déposant, leur paquets, elles profitent du taxi pour aller au village finir leurs emplettes, de retour, elles congédient le chauffeur ravi de sa course à rallonge qu'Agnès paie volontiers, le remerciant de son amabilité. Retroussant leurs manches, elles entament la reconversion de la pièce avant le déjeuner, imprimant dans l'instant les visions complices, longuement imaginées durant les après-midi et les pauses déjeuner, dédiées à l'organisation de ce jeu, reléguant Colin et Stéphanne au rôle d'invité sans jamais rien leur divulguer. Prachèvant leur œuvres, oisives, elles se décident et déjeunent sous le gros rouve et s'offrent le luxe d'une sieste.

Dans un dernier moment d'intimité, elles passent ensemble sous la douche jouent effrontées par désirs sous l'eau, échangent malicieuses sur les espoirs qu'elles fondent, leur envies en cette soirée, s'aident adolescentes à revêtir leur tenue, à se maquiller, à se coiffer avant que de se mirer satisfaites, fièrement dans le miroir.

Vérifiant l'heure, elles se servent une coupe de champagne et trinquent à leur amitié en patientant.

Le moteur de la voiture de Stéphanne résonne, surexitée, Agnès enclanche le gramophone tandis qu'Abigaëlle réduit l'éclairage et prenant place en pouffant de rires, elles se mettent en scène.

Le piano de James P Johnson entame "The Charleston", tandis qu'ils entrent. Sur le pas de la porte, ils laissent leur vision s'habituer à la peine ombre. Elles sont là et dans leur poitrine les deux hommes sentent les battements de leur cœur s'accélérés.



Elles dansent endiablées, riantes aux éclats, somptueuses dans leur robe année 1930. Leurs jambes galbées de soie swinguent sous le tempo saccadé par l'orchestre offrant parfois une vue provocante sur leur culotte assortie avant que de s'évanouissent dans la sagesse du mouvement. En de suggestives nano seconde, s'offrant cette danse, elles font patienter leur mâle. Puis sous un "Don't Mean a

Thing" elles les invitent à danser sous cette chanson de jazz écrite par Duke Ellington et Irving Mills, entamant comme elles l'on décidées cette nuit qu'elles veulent blanche.

Elles laissent ravies le champagne égrainer le temps de ses bulles, les disques s'enchaîner sur le plateau du phonographe que les hommes charmés découvrent les invitant l'une ou l'autre à venir se trémousser.

Elles sont ivres et légères dans ce jeu qu'elles maîtrisent. Sentant l'épuisement engourdir leur corps, le désirs de leurs hommes s'épanouir, elles se lancent dans leur dernier défit. Profitant d'un slow, elles glissent ingénues chacune dans la poche de leur cavalier un dès et sous leur surprise annonce les règles de cette partie de craps qu'elles débutent en misant colliers et bagues, obligeant les hommes dépourvus sous une oeilade complice de miser leurs vêtements.

Sous coupes champagne, les 7 s'enchaînent en roulements de bonne fortune pour elles. La partie s'endiable et rapidement Colin et Stéphane riant de leur mauvaise fortune se retrouvent en sous vêtement.

Joueur après un conseil de guerre entre Colin et lui, Stéphane en porte parole propose à leur créancières de racheter du cash contre la mise au clou de leur ultime rempart vers la tenue d'Adam. Elles minaudent, feignent l'indifférence en riant, puis accepte à leurs règles.



C'est Agnès qui la première, s'adonne à l'effeuillage d'Abigaëlle et elles se jouent compères en échangeant de

langoureux baisers, en polongeant le geste, de l'envie de ses hommes qu'elles convoitent, palpant presque dans l'atmosphère les tensions de leur corps, s'enivrant de leurs raclements de gorge étouffés et pour Abigaëlle leur faisant face, la vision de leur érection qui les taraude et qu'elle commante malicieuse à Agnès.

Elles déposent ainsi en un échange d'otages robes, collier, boucles d'oreille contre leur slip, qu'elles négligent royales à leurs pieds.

Les dés changent de main tout comme la chance qui dans les roulements trépidants salut sur quatre victoires ses hommes mise à nus. Grisés par le champagne, les voluptueux baisers de la victoire, de la défaite, ils rivalisent fair-play en une honorable guerre de sexe dans laquelle ils s'amuse canailles.

L'ultime pari s'annonce et en messe basse, le tournant le dos Colin et Stéphane se concertent sur leur stratégie. Elles les écoutent distaites profitant de l'instant pour préparer leur enjeux. Discrètement, elle font glisser leur culotte et prenant la pose, ingénues, cachant l'une et l'autre l'impudeur volontairement dévoilée elles attendent vertueusement l'instant du dernier mot.



Feignant l'équanimité , elles rient en laissant le loisir à Stéphane et Colin de lancer chacun un dé. Elles perdent heureuses et dans une ultime polissonnerie, s'approchant d'eux et elles saisissent une coupe de champagne qu'elle coiffe de leur culotte et l'offrent à celui qu'elles désignent comme son chevalier, l'autorisant en lui

glissant à l'oreille non sans en avoir de prime abord mordillé le lobe, qu'il aura la faveur du premier cuni. Puis s'évaporent de leur derniers oripeaux et entièrement nue, elles s'étendent sur le lit en une douce invitation. Ils dansent ainsi, échangeant des caresses sur leur peau mis à nue, lèvres, glands à vif, souffles écourtés d'envie, cœurs en chamade, trinquant régulièrement pour étancher la soif de leur corps, formant un cercle qu'ils ne peuvent, ne veulent briser. Malhabiles, ils s'échouent en riant sur le lit laissant rouler au sol leur coupe et leurs dernières timidités.



Ils jouent lentement, se caressent mutuellement, s'embrassent en se cercle qu'ils essaient de matenir en cohérence par leur écoute des autres, malgré les désirs

que succitent ses corps étrangers qu'ils découvrent ou redécouvrent, conscients de la rareté de l'instant. Durant leur échanges, où la parole ambitieuse était les prémisses des caresses, ils l'avaient tous souhaités s'ouvrant aux autres. Ensemble, ils l'avaient édité comme une règle interdisant de jouer en solitaire ou en duo séparatiste pour réussir un jeu à quatre et non pas un deux plus deux.



Ainsi dans l'étroitesse du lit, l'unicité de la pièce, corps collés, Agnès embrassant Abigaëlle, cuisses ouvertes s'offre à la langue, au doigt de Colin, qui en habile servant lui arrache des cris plaintifs tandis qu'Abigaëlle souffre sous la langue pointée de Stéphanne qui force la parure de ses nymphes et plonge intrépide en son vagin. Elles jouissent ouvertement plusieurs fois sous les assauts

répétés de leur amants regrettant presque sous la puissance de leurs orgasmes d'avoir trop exciter les hommes par leur jeux. Mais dans la douceur des gestes, les sourires de collusions qu'elles surprennent sur les lèvres de leur chevalier, elles prennent cette jouissance pour leur dû et l'expriment hystériques dans des mots d'encouragement envers ses incubes leur faisant vivre la damnation en leur dévorant l'entrejambe, jouant soudard entre leur cuisses.

Longs préliminaires les emportant tous quatre vers de nouvelles envies plus délicates. S'échappant de l'enfer, Perséphone, elles se lèvent et reviennent avec champagne et petits fours et nourrissent leur démons en érection, d'autres chairs plus ordinaire et les abreuvent d'un nectare moins capiteux. Ils dînent ainsi pour calmer leurs ardeurs et s'accaparer le temps. Les mots se posent en de nouveaux échanges, remerciant, s'étonnant, se polissonnant et dans un geste d'innocence de Stéphanne débarrassant un plateau, Abigaëlle relance le jeu en lui saisissant les fesses et récitant d'une voix douce.

— Ainsi le voyageur clandestin, ne l'est plus. Sur le pont monté, il s'offre au rayon d'un soleil ignoré et d'une lune dévoilée. Drôle de contrée en effet où jour et nuit sont du même sang et offre aux visiteurs effrontés la vision de ses deux astres.

Ce qui les fait rirent aux éclats et dans l'euphorie, ils se recherchent de nouveau, trouvent leur place en ce jeu à quatre, laissant s'exprimer leur envies singulières pour renforcer le lien qui les unit dans le jeu. Sans aucun calcul, voilà Stéphanne au centre couché sur le lit, la bouche d'Abigaëlle danse en une divine fellation sur sa verge tandis qu'elle et Agnès se font doigter par Colin. Dans un murmure Agnès fait sa demande à Colin.

— Stéphanne en a toujours rêver, puis-je ?

— Je suis à votre désir Madame, répond amusé Colin, entrevoyant le but de sa demande.

Lentement, avec douceur les doigts d'Agnès encercle la verge de Colin et dans un sourire la place sur les lèvres de son mari. Incertain, celui-ci hésite, plonge confus son regard en celui de Colin, il lit l'amusement en un consentement naturel et entrouve les lèvres et accueille en

bouche la verge de Colin et laisse Agnès guider le geste qui joue avec les deux hommes comme, elle le ferait sur un étrange instrument.



Jouissant autant de la vision que lui offre le sexe de Colin dans la bouche de son homme que du doigt de celui-ci qui la fouille avec science. Le temps d'une jouissance fugace, comme le goût acidulé d'un bonbon fondant sur la langue et qui vous donne envie de revivre indéfiniment l'instant en plongeant gourmand la main dans le paquet,

concient toutes fois que la fin de se plaisir est proche. Ainsi en maîtresse d'une cérémonie harmonisant le féminin et le masculin, elles font s'aimer ses deux hommes, Abigaëlle offrant à Stéphanne la douceur de ses lèvres, la moiteur de sa bouche, l'expertise de sa langue et Agnès guidant d'une main le sexe de Colin en la bouche de son mari et de l'autre lui enseigne en menant sa tête son art de fellation en de divines poussée, en de propices retraits, lui laissant éprouver ses saveurs masculines du bout de ses lèvres, du pointue de la langue. En un point d'harmonie, sans qu'ils n'en aient eu concience, pris par le jeu, ils s'unissent, Abigaëlle et Agnès chevauchent tour à tour Colin et Stéphanne laissant au sort de ce cercle non vertueux le choix de leur partenaires d'agonie. ils retombent côte à côte, pantelants, le corps usé, la peaux rougie de plaisir, de l'ardeurs des étreintes et dans un rire fatigué ils salut l'oeuvre de cette nuit.

Le 21^{ème} Siècle





Tandis que l'homme ouvrait
les portes d'une virtuelle
révolution, les miennes
disparaissaient à jamais
sous le fer et le béton.

Citadin anonyme d'une rue
sans âme, suffocante dans le
bruit et le carburant. Dans
ma cour séculaire je repose
en pair d'un cercle ouvert
d'amis, qui perpétue ce que
société, n'a pu museler.

Cette envie d'être et non de
paraître...

Libertine, libertain, je suis à
jamais.

Libertin(e)

Libertinus, esclave affranchit des chaînes, des us,
être de corps et d'esprit enfin unis, qui volontaire
sous cette unicité s'est de nouveau enchaîné.

Fers moins lourd à porter en cette chiourme zélée
qui revendique ses volontés d'aimer. Aimer
l'indivisibilité de l'être qu'il est, qui donne, mais
ne rend jamais.

Aimer ce pluriel pour sa beauté, aimer ce singulier
unique écho de son existence avec lequel il bâtit.

Libertin(e) je suis....



Margot.

Mon héritière et en cela tout est dit...

Le Rouvre aux Libertins.



Elle marche
affolée, courant
presque sous la
pluie battante qui
appesantit son
corps, embrume
ses yeux, délave
son Rimmel.
Savants traits de
fard qui
renforçaient, peu
de temps
auparavant, le
gris
de ses yeux,
instant de
séduction voulu
pour lire le plaisir
dans ceux de son
homme.
Elle se précipite

dans la ville qui s'inonde, traverse les rues rutilantes

comme autant de gués, ignorant dans sa course éperdue les feux, les passages pour piétons.

Oppressée, elle s'arrête devant la vitrine grillagée d'un coiffeur pour hommes à laquelle sa main droite s'agrippe, elle vomit subitement sous l'effort et la peur en se tenant le ventre. Dans un dernier spasme la douleur s'atténue, s'éloigne comme un vieil amant, lui laissant l'amertume de la séparation aux bords de ses lèvres exsangues. Elle se colle à la grille, empoigne les alvéoles pour ne pas chavirer. Martyre, elle s'égratigne les doigts, les joues en roulant sur elle-même, s'engrave sur le pilier de gauche, s'aperçoit dans les miroirs de la devanture et, face à cette ..., expiant sa rancœur, sa lâcheté, se la remémore...

Nue, le corps encore échauffé par la douche, la peau luisante de lait corporel, amollie, elle observe les cartons éventrés, le linge extirpé dans une hâte euphorique, étalé sur son lit. Pragmatique, elle jette un coup d'œil à la page du magazine ouvert et approuve d'un hochement de tête la conformité des photos à sa réalité. Rassurée, elle s'arme d'une paire de ciseaux et entreprend avec patience de découdre une à une les étiquettes après s'être assurée une

dernière fois des tailles en les comparant aux lignes des articles du bon de livraison.

Alors ma vieille que va-tu faire de tout cela... se tance

Margot

Après un rapide coup d'œil à l'horloge numérique de son portable, elle se décide et emporte le tout dans le dressing.

Anxieuse, elle revêt une à une les pièces de son étrange armure, cherche son reflet dans la psyché du dressing.

Elle lutte pour remonter la fine fermeture éclair dissimulée sur son côté droit, étouffe la taille enclavée, le ventre, les flancs aplanis par la matière et les lacets qu'elle parcourt de ses mains pour ajuster cette gaine, espérant soulager les tensions qui l'oppressent. Elle gifle son esprit asphyxié et se sourit en constatant dans le reflet la belle silhouette que le corset lui réalise, mais sous le camouflet celui-ci lui envoie une pensée pudibonde.

Elle se sent tout de même ridicule, confuse devant l'étalage de sa propre chair. Pourtant devant son regard amoral, sa poitrine a recouvré comme par magie sa stature d'antan et Margot laisse fondre, face à l'arrogance de ses 20 ans alliée au volume de ses 48 ans aguerris par deux grossesses, ses pensées jansénistes, et sourit à celle de ... Féminine, elle réajuste son string dans sa raie culière, éprouve inaccoutumée, une gêne à sentir entre ses fesses ce cordon

de soie et doute de s'y habituer, elle qui ne porte que des culottes.

Frôle naturelle son pubis en ajustant le tissu sur ses abducteurs. Réalise, comme le préconisait le magazine, qu'elle aurait du s'épiler, " débroussailler ce buisson en un grand nettoyage de printemps ", mais elle n' avait pas réussi à se convaincre et avait opté pour un rafraîchissement en sus de celui hebdomadaire. Projeter son sexe glabre, comme celui de femmes entrevues sur internet lorsqu'elle recherchait la meilleure technique pour se débarrasser "de ce poilu disgracieux, de cette moumoute de marmotte " conseils de son magazine pour rendre son homme fou de joie et créer un effet de surprise, lui avait renvoyé sous la pression de son éducation la vision de son sexe de petite fille devant la verdure de cette chaire idoine, exposant à la face du monde ses nymphes lisses, surmontées parfois comme une coquetterie d' un amas de poils taillé en forme de cœur, de ticket de métro. Deux fois seulement, elle s'était retrouvée rasée, lors de ses grossesses et le souvenir de la repousse du poil l'avait fait frémir, et elle avait renoncé, se disant que "si Dame nature avait voulu qu'il y ait du poil en bas, c'était pour l'y laisser". "Entretenir son jardin secret comme disait sa mère était

normal'', mais rien de plus et puis Jean ne s'était jamais plaint, alors...

Elle gagne la salle de bain et laisse les lames de son rasoir glisser subrepticement en de fines retouches, elle délimite un simple triangle, éliminant ce qui dépasse du tissu puis, satisfaite de ce compromis, Margot se maquille devant le miroir et, sous le fard, la volupté de ses bas et sa paire de vernis à semelle rouge, elle se sent belle et désirable, comme peu de fois elle l'a été à son idée.

Margot allume une cigarette, sous cette armure impie qui exergue sa féminité, Margot enivrée ose et y réfléchit.

Elle réalise sa volonté d'être une femme moderne proche de celles de ses magazines préférés et que, par son audace et son ambition d'être la femme, la fierté de son homme, ils ont ainsi évité de justesse cet écueil dans le parcours que forme leur amour.

N'est-ce pas ce que tu voulais ma fille, s'avoue-t-elle un peu honteuse.

Exaspérée par son image, elle ressert sur son corps impudique de quinqu transi de froid, les pans de son imperméable, griffe, frotte, défarde son visage, serre plus fortement la ceinture pour cacher cette tenue Porno chic.

Stupidité d'une femme amoureuse qu'elle avait commandée pour sa première sortie en club. Probe, elle laisse sa prise de conscience influencer un mouvement. Elle se détourne, abandonnant cette femme, cette conne, au mirage du miroir, et remonte son col. Dodelinant de la tête, elle se repère et se décide. Sur ses escarpins à hauts talons, elle regagne le boulevard proche, zigzague malhabile entre les passants, dérapant parfois sur le bitume trempé pour fuir définitivement le 18, rue des Bleuets. Elle remonte le boulevard des Archives, tourne à l'angle de la rue de la gare et s'engage dans l'impasse Augustine jusqu'au numéro 24. Ses doigts malhabiles, engourdis, blanchis par la pluie et la colère, extirpent un trousseau de sa poche. Sa main tremble sous la lourdeur des clefs qu'elle trie mentalement avant d'en engager une dans la serrure. Elle s'apprête à pousser la porte cochère quand une voix fluette lui demande à l'oreille.

— C'est combien ?

— C'est combien quoi, rétorque-t-elle à la silhouette qu'elle dévisage à peine... Mon cul, c'est trop cher pour

toi pauvre con, va lui demander à ton homonyme combien vaut le cul d'une bourgeoise, il t'attend avec ses copains, au pire vous n' aurez plus qu'a vous enfiler car comptez pas sur bobonne pour faire le boulot.

Elle a craché ces mots sans même le regarder, avant que de s'engouffrer sous le porche et de refermer la porte violemment sur l'inconnu. Détrempée, elle reste un long moment à épier le moindre bruit, laissant aux battements de son cœur le temps de s'affaiblir. Se jugeant en sécurité, elle tâtonne, d'un pas malhabile, elle dérape sur les pavés détrempés, se cogne aux conteneurs emplis de cartons, grimace sous le choc, s'entaille les phalanges aux un rebord émoussé et soudainement minée, s'écroule entre deux caisses métalliques et laisse libre court à ses larmes.

Fuir serait si simple.

Elle le réalise et cède à la colère. Désespérée Margot le refuse, le nie et se renie.

Fuir fut si simple Margot, que tu aurais pu le faire avant...

Son esprit lui martèle cette phrase comme un reproche et lentement elle cède...

Ils remontent la rue et se garent sur le parking réservé du club.

Flashant sous la rutilance cadencée de ses néons colorés éclairant son entrée, le lieu ressemble à une boîte de nuit. Deux vigiles après un coup de tête approbateur, ouvrent abouliques la porte de l'établissement en guise de bienvenue.

Venir ici est-ce déjà accepter ce qui va suivre et que veut vivre mon homme ?

Margot cachant sa tenue, en resserrant plus fortement les pans de son imperméable, se le demande.

Il veut ouvrir la portière, mais dans un sourire gêné, d'un geste, elle le retient. Elle veut attendre de voir le comportement des autres.

Eux, ces couples dont elle ignore tout, qui s'extirpent de leurs véhicules, s'embrassent sur la joue ou les lèvres, se saluent d'une poignée de main, d'un signe de tête, s'accoquinent en se pressant les mains, les seins, les fesses. Conduite humaine qu'il lui faut décoder ici et là entre les rires, les paroles discrètes, pour avoir la "*Libert in Attitude*" et ne pas se sentir gourde.

Margot lui chipe sa cigarette qu'il vient d'allumer pour patienter et tire nerveusement dessus, cherchant en l'incandescence un peu de chaleur, un phare pour son esprit

pris dans cette tempête d'émotions qui balaie son corps, elle se remémore les posts des participantes vantant l'endroit et le ravissement de leur soirée et fait sienne cette envie masculine.

Sans le prévenir, elle se décide et, ouvrant grande sa portière, sort sans un mot.

L'humidité de l'air la cueille et Margot frissonne, sentant malgré elle ses seins pointer et s'agacer sous le tissu imperméabilisé.

Bon, faut y aller, après tout ce n'est qu'une boîte.

Se rassure Margot en tirant deux, puis trois taffes.

Convulsive, elle jette son mégot et tendant la main l'invite à la rejoindre. Elle le sait en voyant son regard pétillant, qu'il a remarqué l'excitation de sa poitrine, et d'un sourire elle le rassure, et passant sa main sous son bras, le laisse la guider vers l'entrée à quelques mètres. Ils passent amoureusement unis devant l'un des cerbères qui les salue et patientent dans le vestibule.

Là, derrière son banc d'accueil, une jeune femme encaisse les entrées et distribue serviettes et clés de vestiaire. Ils arrivent à sa hauteur.

— Bonsoir, c'est votre première venue.

— Oui, nous sommes novices, répond-il dans un rire gêné.

— Alors, voici vos serviettes, vos clés de vestiaire, votre entrée vous donne droit au Jacuzzi, au sauna, à la piscine qui est sur votre droite après la porte, ainsi que les vestiaires. Je vous rappelle qu’il est interdit d’avoir des rapports sexuels dans ces lieux. Les coins coquins sont à l’étage. Pour y accéder, il vous faudra être en sous-vêtements ou nu suivant votre choix, la piste de danse est à l’étage en dessous, ainsi que le bar. Toutes les boissons non alcoolisées sont à discrétion, les serviettes y sont interdites. Il est interdit de fumer sur la piste et au bar, un coin fumeur est prévu et balisé, il est situé dans le patio jouxtant la piste. Margot déconcertée écoute la jeune femme leur énoncer, commerciale, les recommandations avec sérieux. Elle s’attendait à... elle ne sait plus, mais pas à ça.

— Ce soir, c’est une soirée couples, et je vous demanderai 35 € de droits d’entrée. Merci.

Il paie et la prenant par la main, il l’entraîne dans l’antre de la luxure. Ils étouffent sous l’air surchauffé, croisent des gens inconnus en serviette et arrivent au vestiaire.

Au milieu des rangées de casiers, gênés, ils détournent les yeux sur l’étalage que font certains se mettant à nu pour profiter des installations de bien-être et recherchent sans se lâcher la main leurs numéros de casier. Jean l’ouvre pour y déposer leurs effets.

Margot frissonne, émotive elle se sent stupide, vêtue d'une simple paire de bas « Dim'Up » sous un bustier seins nus anthracite et string assorti. Elle veut se cacher, mais soudain elle se met à rire en voyant son homme arborer un string blanc, et Jean se met à rire, complice, puis il lui prend la main et sans un mot, ils sortent et se dirigent vers le bar.

Par leur fou rire, ils se sentent plus à l'aise, malgré les tenues plus que sexy, la promiscuité du tissu les rassure. Ils commandent une coupe de champagne qui leur est offerte pour leur première venue. Le serveur à nouveau leur explique le fonctionnement du club et, sirotant leur verre, nonchalamment ils se dirigent vers la piste. Ils trouvent un coin près du podium et s'assoient.

Ils observent, s'observent, essayant de découvrir dans le profil, la prunelle de l'autre, l'image séductrice de l'instant. Un moment leur esprit s'échauffe sur les images porno que diffusent les grands écrans disséminés un peu partout. Pub pour des films pornographique tournant en boucle en guise d'amuse-gueule. Margot se décide sur une série de slow et l'entraîne sur la piste. L'esprit cotonneux, ils se bercent sur le tempo, engluent leurs cerveaux dans les mièvreries juvéniles qui naissent sous la cohabitation des autres danseurs. L'image de deux femmes se caressant les fait

s'émouvoir, ils restent contemplatifs, bousculés par d'autres plus lascifs, plus habitués. Margot prend l'initiative et glisse deux mots à son oreille et ils sortent de la piste . Il est excité, Margot le voit à la bosse que fait sa verge dans son string, à l'instant cela l'amuse. Ils se glissent furtifs entre les couples et montent à l'étage. Baignés dans une lumière tamisée, ils découvrent diverses salles en alcôves, aux lits recouverts de simili cuir, avec comme constante, posés dans un recoin de pièce, une coupe garnie de préservatifs, un rouleau de papier essuie-tout et, proche de la porte s'il y en a, une poubelle en plastique. Les murs peints en noir sont tous percés de trous de forme diverse. Ils comprennent rapidement que, suivant la salle et la hauteur, ils servent pour y loger une verge, une main ou une paire d'yeux voyeurs. Ils déambulent dans la pénombre du couloir, écoutent les cris étouffés de jouissance. Ils découvrent l'imposture de certaines qui ne poussent de longues plaintes lascives, seulement lorsqu'elles se savent observées, comme si le voyeurisme fut une constante indispensable pour exulter leur libido ou par pure convenance pour troubler l'ennui, ravigoter un amant faiblard ou pis encore faire comme tout le monde et se sentir encore plus délurée que la voisine d'à-jcôté. Un moment, ils osent et collent leurs yeux dans un trou en

forme de serrure et observent longuement deux couples coquinant lentement. Margot se sent troublée par ce qu'elle voit.

Pour s'ancrer à la réalité qui, hémorragique, s'échappe, les yeux larmoyants, elle lutte, projette ses mains sur les angles vifs des conteneurs qui l'enclavent, en vain... les images sont là et l'engloutissent.

Cette appétence de chair est comme une démesure à sa conception du couple. Interrogative, Margot tend la main et la passe sur le tissu du string de son homme. Si l'érection du vestiaire était timide, là, elle est franche, presque orgueilleuse. Masculine réponse probante à la moiteur qui englue son vagin. Amusée, Margot glisse sa main sous le tissu, remonte insolente et titille malhabile le gland franchement décalotté de ce pénis rendu anonyme par la noirceur du lieu et son observation compulsive du jeu étranger qui se déroule devant elle. Jean lui glisse à l'oreille des mots auxquels elle réfléchit.

— D'accord, mais tu me donnes ton string, lui demande Margot en se prenant au jeu.

Sans attendre sa réponse, elle se baisse et délicatement le déculotte, frolant féline de ses cheveux l'érection de Jean

qui tressaille. Puis, elle passe le string de son homme à son poignet comme un trophée, et le prenant par la main entraîne sa conquête vers un autre couloir dit glory hole où l'un et l'autre prennent place. Margot s'agenouille sur un coussin tandis que Jean excité glisse son phallus dans le premier trou.

Dans le noir absolu, Margot commence sa fellation, même si elle sait que c'est son homme qui se tient derrière le mur, elle découvre une joie perverse à n'avoir de lui que ce désir érigé dont elle flatte l'ego. Forçant Jean à se plaquer contre le mur, ne percevant que de lui son sexe en bouche et ses râles, elle joue longuement, ose des caresses rendues anonymes par le noir de la pièce et ce trou ouvert comme un œil sur un univers masculin quémandant. Une autre verge apparaît dans le trou d'à côté. Margot hésite, étudie avec patience l'intruse brune qui s'érige comme un ver dans son trou, vibrant sous le désir. Elle sent sous les doigts de sa main droite, la verge de son homme se surgonfler, comme si la venue de l'autre visiteur l'excitait et, prenant cela pour un acceptation, elle cède au désir d'aller accueillir cette étrangère. La prenant dans sa main, elle s'installe au buffet que ces deux hommes lui offrent. Elle goûte l'une et l'autre, découvre en leur forme, leur texture, leur parfum leurs dissemblances. Elle s'excite, sent

l'odeur âcre de sa cyprine, magnifiée par celle de lait caillé du liquide séminal secrété par les verges sous l'excitation. Étonnamment, elle s'exalte, ressent le gonflement outrageux de ses nymphes qui, impudiques, enclavent le fond de son string, plaquant le tissu à son clitoris turgide, enchatonnant sa ficelle dans sa raie culière. En un geste furtif qu'elle veut libérateur de cet inconfort, elle découvre les caresses, "tribadismes" de sa lingerie et de son corps et cachée par le noir et le mur, nicodème, se trémousse, se laisse jouir.

Concupiscente anonyme, elle se joue d'elle, de ses envies, happe, branle à pleine main, suce à pleine bouche, dépasse les bornes de sa moralité en ce jeu de puissance qu'elle détient tant sur son propre corps que celui de ses hommes et en un dernier agaçement machiavélique de ses tétons en les caressant sur le gland des hommes, elle sent ravie sur ses seins la brûlure de l'éjaculation. Elle s'effondre exténuée. Saisissant le string de jean, elle s'essuie, et en grimaçant, prenant appui sur le mur, se redresse, réalisant le temps qu'a duré ce jeu en souffrant sous le fourmillement de ses jambes. Tandis que l'autre s'envole sans un mot, son homme hagard la rejoint, le corps effrayé de jouissance, lui souffle son amour à l'oreille et l'embrasse avec passion. Margot jubile en retrouvant en ce

baiser, les sensations, la fougue de cette pelle mémorable que Jean lui a roulée à leur premier rendez-vous. Elle lui tend son string et, main dans la main, amoureux, ils redescendent boire un verre.

Au bar dans le bruit et la musique, ils parlent de ce qu'ils viennent de vivre. Margot accepte avec orgueil les flatteries de Jean tout en cherchant du regard sans le retrouver l'autre que son mari lui a décrit laconiquement. Puis, oublieuse sous l'alcool, elle accepte l'invitation et ils dansent une série de slows, se mêlant peu à peu à l'ambiance devenant de plus en plus électrique dans la nuit qui s'avance.

Incoercible, l'activité cardio-respiratoire de son corps augmente, accélère son rythme cardiaque. L'afflux de sang colore sa peau, l'échaude violemment.

Traîtresses, ses mains rendues moites lâchent prise, glissent sur le métal patiné du container.

En nage, ils s'offrent une cigarette, Margot faisant mine de rien, curieuse, écoute la conversation d'un groupe d'hommes et, sans que Jean ait terminé sa clope, elle l'entraîne à la suite du groupe. Discrètement, ils les suivent vers l'autre partie du club, les perdent un instant, puis les

retrouvent dans une salle dédiée aux orgies de groupe et se positionnent dans l'entrebaillement de la porte. Gamins, ils observent la femme d'une vingtaine d'année, approuver d'un signe de tête la candidature des hommes dénudés après un rapide coup d'œil sur leur sexe, que celui qui semble être son mari lui propose. Elle en désigne cinq et les invite à la rejoindre au centre du lit, tandis que son mari d'un air navré congédie les autres. Margot et Jean s'efface pour les laisser passer et en se terrant, ils reprennent leur observation. Sans leur laisser le loisir de la découverte, la jeune femme se met nue et à quatre pattes sur le lit, tête posée près de son mari à genoux, offre sa croupe au premier venu tandis que son mari lui caresse les cheveux en lui parlant affectueusement. Choquée, Margot entraîne Jean plus avant et, déambulant de salle en salle, ils trouvent un couple en train de faire l'amour.

Profitant du mur percé, ils s'installent et observent cette simplicité coutumière qui chasse peu à peu la vision ressentie comme de l'abattage par Margot, incapable de concevoir le plaisir ressenti par la jeune femme s'offrant à tous ces hommes. Elle se laisse bercer par la sensualité du couple, plaisante avec son homme sur l'étrange proposition qu'il vient de lui glisser à l'oreille, tergiverse en moulant de sa main l'érection que l'idée sucite dans le string de Jean

tandis qu'il lui susurre des mots d'amour entrecoupés de "Je t'aime", "tu es merveilleuse".

Impulsive, elle déchire ses bas, arrache son bustier, ses bijoux pour s'effacer et toucher sa peau nue en un refus des paroles que le fantôme de Jean prononce à nouveau dans sa tête et qui la force à revivre ça...

Elle se laisse bercer par les mots de son homme qui lui exprime sa fierté envers elle, la musique feutrée et comme dans la chanson de Bryan Ferry devient par amour pour son Jean "Slave to love, No, I can't escape, I'm a slave to love" et fermant les yeux lentement elle guide les mains de son mâle pour qu'il lui enlève son string en signature de son assentiment.

Elle ôte ses escarpins et s'offre yeux clos à ses caresses de devant quelques couples qui déambulent dans le noir, la frôlant dans leurs déplacements.

Une main qu'elle prend pour celle de Jean vient de lui empaumer amoureusement un sein, jouant de son index d'une infinie lenteur sur son aréole tandis qu'une autre fouille entre ses cuisses, Margot ouvre les yeux et s'affole, cherche le regard de son homme qui lui sourit charmé et cela spontanément la rassure. Il se penche et l'embrasse.

Margot se laisse guider vers une jouissance brute, instinctive qui l'effraie et la soûle. Elle entend le glissement du tissu qui libère les verges et ondule sur ce majeur tandis que sa main gauche court sur la verge de son homme et que sa droite flatte celle de l'inconnu. Trio intemporel, ils dansent lascif. Inconsciemment, Margot mesure à l'aune de ses doigts leur longueur, leur forme, celle de l'inconnu est plus massive, plus courte que celle de Jean. Elle l'imagine au fond d'elle, essaie d'en deviner les sensations, l'occupation dans son vagin, la contrainte de ses nymphes pour lui laisser le passage.

Sous la douceur de la main de son homme, Margot s'accroupit pour prendre la ... Queue.

Ce mot que vient de prononcer Jean, se pose comme une évidence dans son esprit et dans sa bouche, tandis que son homme exité la doigte vigoureusement. Naturellement, ses lèvres s'arrondissent et sa langue s'agite autour du gland tandis qu'elle ruisselle sous les caresses. Puis l'inconnu s'évanouit et elle reste pantelante, l'esprit embrumé. Margot perçoit comme un bruit de déchirure et sans qu'elle ait eu le temps de s'appesantir sur l'origine du bruit, on la bascule vers l'avant et devant son mari à genoux devant elle, dans un Han ! l'inconnu entre en elle. Paniquée, Margot tend une main fébrile vers son entrejambe, constatant la

présence du latex sous ses doigts, se laisse aller. Les cuisses tétanisées, elle se laisse prendre en levrette tandis que son homme, emporté par l'instant, lui plaque la tête contre son bas-ventre, limitant ses mouvements, faisant d'elle le jouet consentant de leurs désirs.

Tel le personnage d'un carillon, elle vient sonner de sa bouche sur la verge de Jean les heures vaginales que l'inconnu impose en métronome et, sous ses contraintes, y prend du plaisir.

Puis l'instant s'écroule, il débande... Non pas celui de son vagin, mais son homme dans sa bouche. Elle ressent comme une colère, de la frustration poindre dans la mollesse de la chair. Jalouse de l'autre sans doute, elle se rebelle. Rétive, elle enfouit la splendeur de l'instant dans la petitesse. Alarmée, Margot veut tout arrêter, mais elle ne peut... L'autre, expert, alterne les coups de boutoir et les pénétrations longues et sensuelles et elle fond, mouille, s'inonde. Elle s'aperçoit de la précence de quelques couples voyeurs et, vaniteuse, pour le punir de sa frustration, délaisse Jean, plonge sous les poussées. Dans le ballotement de ses seins elle se réjouit d'avoir mis un corset, qui lui maintient le ventre, elle n'aurait pas supporté la vision de son ventre ainsi.

Le premier cri s'arrache de sa gorge, le second incoercible s'évade en faisant vibrer son corps. Déchaînée, Margot jouit.

Les yeux mi-clos, elle reprend ses esprits, elle sent le vide entre ses cuisses, l'autre à fini. Margot aphone, frappée d'acousmie temporaire, tétanisée, lasse, patiente, attend que son corps lui redonne la main, le couple du coin coquin est parti. Elle perçoit les bribes d'une conversation dans son dos, sans manifester son éveil, elle écoute.

— Je te l'avais dit Jean, qu'elle aime ça, en plus ta femme a un cul d'enfer.

— Je dois admettre que t'as raison, Luc t'as gagné ton pari, mec.

— Dommage que t'ai débandé, t'aurais pu lui visiter l'oeillet.

— Tu crois ?

— Carrément, t'a vu comment elle mouillait, elles adorent les doubles quand elles sont parties.

Elle perçoit leurs rires. Les prénoms, plus que les paroles font percuter sa raison. Le visage de Luc s'imprime dans son esprit. Margot le sait, si elle se retourne et que c'est lui, elle s'est faite piéger. Couarde, elle veut refuser cet enchaînement de gestes qu'elle exécute à l'instant et qui va lui démontrer l'horreur qu'elle pressent. Elle ferme les

yeux, condamne sa raison, mais celle-ci la contraint et elle découvre le visage de Luc, ami et collègue de bureau de son homme, qui en souriant lui souhaite le bonsoir comme si de rien n'était, tandis que Jean s'approche d'elle pour la prendre dans ses bras...

Sa respiration devient ample et rapide et cause notamment la hausse involontaire de son volume sonore. Elle entend les bruits de la pluie, de ses larmes qui inondent ses joues, l'air qu'inspire ses lèvres en un étrange baiser de vie, les vibrations des ailettes de son nez sous le chant funèbre de l'expiration. Elle ne le supporte pas et hurle, primale comme une louve. Sa colère s'exprime, provoque une contraction involontaire de son corps, ferme ses mains en deux poings, fronce ses sourcils, serre ses mâchoires, grime son visage en une expression dure.

Sous la colère elle gifle les deux hommes, s'empare de la clé du vestiaire, dévale les marches, prend son imperméable et s'évade.

Narines dilatées pour s'adapter au flux d'air plus important, le corps endiablé, Margot ressent le besoin d'agir.

Son esprit asphyxié, dans l'agonie de la colère, hasarde des représentations psychiques, étrange ensemble d'idées propres à son individu et de ce vécu qu'elle ne peut plus... non... ne veut plus renier. Des mots bulles explosent dans sa conscience, ordonnent ses pensées, mobilisent son réseau périssylvien. Les mots comme autant de souffles s'énoncent en de fines vibrations de l'air.

Margot lutte, le souvenir de cette nuit vient et, sous les battements de son cœur, Margot cède et s'évanouit...

C'est ainsi qu'il la cueille dans la nuit comme une rose sans épines, le corps engoncé dans son imperméable, pâmée. Lentement, il l'emporte à l'intérieur, lutte avec les portes pour ne pas la blesser, et sans hésitation emprunte le couloir, et précautionneux la dépose sur divan Récamier de la bibliothèque.

Avec délicatesse, il lui ôte son imperméable et la recouvre d'une couverture qu'il déniche en ouvrant la porte de service dissimulée par de faux rayonnages de

livres. Puis, sans bruit, s'installe à sa table de travail et se remet à son ouvrage.

Margot s'éveille, sous la céphalée qui la tenaille. Elle s'assoit et se masse les tempes.

Comateuse, elle se lève et va ..., regrettant immédiatement ce geste stupide et réalise qu'elle n'est pas..., d'ailleurs où est-elle ?

— Qui est là demande-t-elle d'une voix chevrotante à la forme assise au bureau en face d'elle, le front couché sur les avant-bras.

— Hélix... Pardonnez-moi, je me suis assoupis, enfin je veux dire Alix Kaplan.

— Margot Delplantes, annonce-t-elle par mimétisme.

— Je.. Margot... Je vais nous faire un café et vous donner de l'aspirine et nous parlerons après...

Ne ressentant aucune animosité, instinctive, Margot accepte les faits.

— Si vous le permettez, je ne saurais vous conseiller de passez ce kimono, le libertin que je suis est très flatté de la vision de votre corps nu, mais la décence de ce rang me recommande de vous avertir de cette innocente

indécence qui certes vous sied à ravir mais trouble
l'homme que je suis.

— Pardon ! s'étonne-t-elle fiévreuse.

— Votre... Votre tenue ma chère insiste-t-il avec tact.

L'homme fait un geste de d'index, lui indiquant un
peignoir blanc plié au pied du lit.

— Oh ! merci, répond-elle, réalisant son impudeur.

Il se lève et détourne le regard le temps qu'elle s'en
revête.

— Je ne connais que trop pour l'avoir vécu les tourments
d'une nuit fragile ou festive, mais laissons cela à vos
secrets, permettez-moi juste de chasser cette affreuse
migraine qui vous fait plisser le front et les ailettes du nez
et vous donne une mine disgracieuse qui ne convient en
rien à une femme de votre rang.

Il se retourne vers elle et s'approche et sans vraiment
comprendre, elle le laisse resserrer la ceinture de son
kimono, apprécie au passage la douceur de ses gestes et
leur retenue, puis il s'envole vers le bureau, ouvre un
tube posé près d'un verre et jette dans l'eau plate tirée
d'une carafe un comprimé. Longuement, il le fait tourner

dans le verre, jugeant le résultat acceptable, lui prenant les mains, il l'invite à s'asseoir. Enfin, comme il le ferait pour une enfant, il dépose dans sa main droite le verre.

— Buvez ! ma chère, la migraine va refluer assez vite et ne vous inquiétez pas pour les vilaines taches sur le Recamier, il en a vu d'autres et j'ai par-devers moi un produit qui fera miracle pour chasser le sel des larmes. Aucune femme ne devrait pleurer pour un néandertalien, une de ses brutes que l'évolution a malheureusement oublié de faire progresser, comme quoi l'erreur est humaine.

— Certes, murmure-t-elle sans trop comprendre.

— Non, ne parlez pas maintenant, laissez ce breuvage faire son office, insiste-t-il en lui tendant une tasse de café qu'il vient de faire à la machine expresso posée sur un rayonnage.

Elle laisse la chaleur apprivoiser son corps. D'abord ses mains posées en coupe autour de la tasse, puis ses lèvres qui s'échauffent langoureusement, sa langue dont les boutons synaptiques crépitent de plaisir sous la tendre amertume, sa gorge qui en déglutissant frémit sous la

chaleur, et enfin son être qui goûte à cette vigueur nouvelle et finit son éveil.

— Merci, lui dit-elle avec simplicité.

— Serviteur, Madame... C'est juste un plaisir que vous apporter un peu de réconfort.

— Euh ! Merci, bredouille-t-elle ébahie par ce langage si précieux.

— Margot, je lis l'étonnement dans vos yeux, pardonnez simplement au libertin que je suis de ne pouvoir vous en dire plus et de prendre pour l'instant congé. J'ai honoré la promesse que j'ai faite au féminin sacré, bien que cela ne soit nullement une servitude, mais un réel plaisir. Il me reste une dernière chose à faire cependant.

Sans attendre, Alix sort et Margot commençant à trouver l'attitude de cet homme singulier si naturelle, ne bouge pas, s'en amuse presque et entend rapidement l'eau couler. Alix revient peu de temps après et en un baise-main aristocratique prend congé.

— Votre bain est prêt, je me suis permis de vous offrir un instant d'apaisement en y adjoignant des sels de ma composition, un moment de relaxation, de douceur en

cette fragrance exotique d'huiles essentielles de cannelle et d'orange, cela m'est apparu approprié.

Il guide Margot jusqu'à la salle de bain.

— Je vous laisse, si vous avez besoin, je suis à la boutique, sinon vous n'aurez qu'à ouvrir cette porte qui donne dans la ruelle, puis la rue.

Margot, telle l'Alice de Lewis Carroll devant le chapelier fou, voit incrédule l'homme partir et refermer la porte silencieusement derrière lui.

Assise à la terrasse du café, Margot regarde la plage à demi désertée, la brise marine souffle mollement sur le sable, jouant sur les rides que le flux descendant a façonné, peau de silice fripée aux exhalaisons de varech asphyxié, s'échauffant lentement dans l'air iodé. Elle se sent usée. Machinalement, Margot remonte son gilet sur ses épaules. Longuement, elle regarde le petit rectangle de 15x10 devant elle, alourdi par un stylo posé en travers. Il faut qu'elle se décide, sinon tout cela ne sert à rien. Elle le sent comme une brûlure qui part de son vagin et irradie jusqu'à ses côtes enveloppant son cœur comme un étou. Sa main hésite et balaie le stylo qui roule et s'échoue en un bruit sec contre la sous-tasse de son Espresso déjà consommé. Son esprit s'attarde sur les méandres qu'ont formés la mousse et le marc de café, cherchant en eux un avenir distrayant qu'elle réfute en se concentrant sur les lignes qui jalonnent le rectangle cartonné. Un petit carré sur le coin supérieur droit pour indiquer l'emplacement du timbre, taxe humaine pour faire voyager des pensées, puis en dessous les trois lignes parallèles pour y apposer l'adresse, ce lieu précis où l'on réside, anonyme. Enfin, sur la gauche, à 7,5 cm du bord

gauche, un trait fin délimite l'espace des sentiments qu'au verso l'imagerie chromatique interdit, insistant sur sa qualité par un traitement chimique défiant l'encre d'un stylo de s'accrocher pour la défigurer. Elle se décide et d'un jet elle trace des lettres qui s'associent et forment dans son esprit puis sur le carton des mots, et enfin trois lignes au style télégraphique, signature incluse.

“Définitivement adieu,
Oublies-moi sincèrement.
Margot.”

Elle se relit et fouille dans son sac ; sort un timbre qu'elle appose consciencieusement sans déborder et bien droit dans son emplacement délimité. Vieille carte postale d'une ville, retrouvée lors de son emménagement. Jeu pour définitivement brouiller les pistes en un ultime scénario d'oubli, alibi de sa venue ici, cette ancienne ville de villégiature familiale. Elle commande un autre café et patiente en revisitant les évènements de ce trimestre, derniers mois de sa vie. Images qui se succèdent comme sur ses diaposopes vendus dans les boutiques de souvenirs le long du front de mer.

Click !

Lui, épuisé, en larmes, tambourinant à sa porte après qu'il ait dessoûlé, et Margot insensible, à l'observer par le judas optique de sa porte d'entrée en fredonnant l'air de "Slave to love", pour entretenir sa haine pour cette nuit au club et sa découverte pour comprendre ce

Pourquoi ?

Elle a fouillé, cherché dans les tiroirs du bureau, énervée. Il n'y avait rien et elle s'est résignée à mettre l'ordinateur sous tension...

Sur l'antique fond d'écran de leur enfants assis devant la maison de leur arrière grand-mère, surchargé d'icônes de raccourcis, elle ouvre nerveusement et successivement divers applications, recherche sur les disques durs des preuves, mots de passe, mails. Dans l'historique non effacé du navigateur, elle vient de trouver. Elle clique sur le lien et attend que le script de la page du site de rencontre se charge. Devant l'index de connexion, elle hésite, entre l'adresse mail de Jean et clique sur le lien "mot de passe oublié" et sous l'invitation du site, ouvre la boîte de messagerie et découvre son prénom. "Margot", ce con, peste-elle, a utilisé son prénom.

Sans attendre, elle active la page du navigateur et frappe au clavier les six lettres et entre sur le site. Perdue, elle cherche, ignorant les alertes du Tchat qui la sollicitent. Elle ouvre le profil, devenu le sien le temps de cette connexion et découvre une inscription en profil couple. Tout y est notifié, âge, poids, taille, ses recherches dont elle ignorait les avoir formulées. Dans les albums photos, elle se découvre nue et offerte impudique dans le naturel de son quotidien. Elle sous la douche, fesses et cuisses savonneuses. Son pubis en gros plan, image volée la nuit sous les drap. Ses seins découpés d'une photo de plage et même ce vieux polaroid d'une nuit de ses vingt-cinq ans, quand, fous, ils avaient osés cet unique cliché la montrant nue sur le canapé, cuisses ouvertes, offerte comme son homme l'avait voulu pour son plaisir personnel lors de ses déplacements. Sous le choc, elle a refermé le navigateur et était entrée en guerre.

Click !

Démission de son poste de comptable.

Click !

Vente des biens familiaux hérités et de l'appartement du 24, impasse des Augustines.

Click !

Les longues conversations avec Alix, qui ne lui demande jamais rien et l'aide au quotidien, cet aveu d'amour qu'elle n'ose énoncer et qui pourtant lui brûle les lèvres, toutes les lèvres.

Cette envie folle d'être et de dire à sa fille revêche qu'elle n'est qu'une conne qui achète depuis vingt-ans le luxe de son existence avec son cul et à son fils d'accepter d'être enfin lui-même, ce bel adonis homosexuel et non pas cette tarlouse pour ne pas choquer ce connard que la nature lui a donné comme père.

Click !

Chambre d'hôtel avec sur le lit éparpillé des cartes postales de villes côtières françaises, dernière mise au point de cet alibi imaginé pour vivre enfin cette nouvelle vie.

Le serveur dépose son café, mettant fin à cette séance privée, elle paye, puis se lève sans consommer et d'un geste ultime comme pour s'arracher à jamais à la fange de cette vie. Elle lâche cette dernière carte dans la fente de la boîte à lettres en fronton de l'agence postal face au café.

Ravie, elle empoche la clé et sort de l'agence de location, remonte le trottoir jusqu'à sa voiture, démarre, enclenche la climatisation, active le GPS. Sous les conseils de la voix électronique, elle emprunte le boulevard périphérique pour sortir de la ville. Consciencieuse durant une heure, elle suit méthodique les indications et s'engouffre plus avant dans l'arrière-pays. Au dernier village qu'elle traverse, elle reconnaît un peu le paysage et commutant son GPS sur arrêt, elle scrute la route et, fièrement, découvre sur sa gauche l'embranchement. Dérapant sur le chemin, Margot s'engage, griffe sa voiture aux branches en insistant pour forcer le passage et débouche enfin sur une esplanade ombragée de tilleuls. Elle se gare dans la remise ouverte aux quatre vents et se rafraîchit à l'abreuvoir qui jouxte le muret en pierre qui domine le champ et le bois qui occulte tout vis-à-vis avec la route en contre-bas.

La clé tourne et Margot force sur la porte d'entrée, qui malgré son âge tourne sur ses gonds sans plainte. Comme enfant Margot découvre la pièce unique, avec face à elle, après la table bordée de ses bancs, la cheminée à crémaillère, avec entassés pêle-mêle sous son tablier, les

fers à galette, la poêle à châtaignes, les chaufferettes en terre cuite émaillée. Sur sa droite, après la pierre à évier noire, sous la fenêtre donnant sur la cour, près de la table de nuit, le lit en chêne repose endormi sous ses édredons. Dans le prolongement, un couloir conduit à gauche sur la salle de bain et les toilettes et sur sa droite, en dépassant la rangée d'armoires normandes, à l'escalier qui mène au grenier. Mi-réserve, mi-chambre d'été, c'est là qu'elle dormait, durant ses villégiatures, s'amusait les jours de pluie. Nostalgique, Margot entrouvre la première armoire, y retrouve la vaisselle d'antan. Elle prend un verre et fait couler l'eau qui éclabousse la pierre noire de l'évier et boit longuement.

Rien n'a changé.

Margot cherche du regard l'heure et se souvient...

L'heure, c'est pour les gens qui ont du temps à perdre.

— Oui, papa, souffle Margot au souvenir de cette pensée, avant que de bêtement ouvrir son portable et voir, rassurante, s'inscrire l'heure précise en une écriture bleue digitale fluorée,.

Elle se décide et sort prendre ses affaires et s'installe définitivement. Dans la remise, elle trouve un tas de bois qu'elle emporte et sous l'envie, elle allume au cœur de la cheminée, un feu qui ronfle rapidement. Juste à temps, elle se rappelle et ouvre la trappe d'évacuation, avant que la maison ne s'enfume. Elle pose sur la table ses courses. Un plat préparé, du thé, du miel, une baguette rachitique, une boîte de sardines.

Ici pas besoin de frigo, tout est à portée de main dans le jardin et au village si besoin.

Encore une fois, Margot sourit en entendant la voix de son père résonner de ses conseils.

Elle dîne dans le silence rassurant et sous la lumière qui décline, apaisée, se couche.

Margot s'éveille subitement, elle allume son portable et prend conscience de l'heure. 3 h, elle a dormi cinq heures et se sent en pleine forme. Elle se lève, ouvre la fenêtre pour profiter de la fraîcheur nocturne sur son corps nu. Elle fouille dans son sac à main et extirpe un sachet de thé, met de l'eau à chauffer et passe en attendant à la salle de bain pour laver la sueur qui empoisse son corps. La bouilloire électrique siffle et, prenant une tasse dans

l'armoire, Margot l'emplit et laisse son thé infuser. Naturelle et nue, tasse en main, elle déambule dans la pièce, revisite les lieux, gamine, elle cède à l'envie et pénètre dans le couloir et emprunte l'escalier jusqu'au grenier.

Sous la soupenle, elle découvre en ouvrant grand le vasistas pour faire entrer la clarté lunaire, non plus la rangée de malles qui avait toujours occupé cet espace mais un lit, une petite armoire bon marché et une tablette vissée sur un de ses montants où est logée une lampe de chevet. Machinalement Margot actionne l'interrupteur et s'assoit sur le lit. Nostalgique elle fouille dans sa mémoire pour remettre la pièce dans l'ordre de son enfance. Près des fenêtres disparues depuis, les malles étaient là sur sa droite. Vieillies, patinées, aux tissus parfois décatés, au cuir souvent usé, aux fermoirs oxydés, regorgeant de trésors pour l'enfance de Margot. Anoblies, lingères, bonnetières pour le look d'adolescence new âge de Margot. Sibyllines, mélancoliques, séculaires en l'instant, elles reposent ventruées, joufflues, débonnaires comme hier.

Méthodique, Margot cherche, les fouillant mentalement une à une, revisitant les instants de son enfance dans les nuages de crinolines princières, les marionnettes à fils, les poupées de porcelaines. Les premiers émois de son adolescence, où nue avec sa cousine Benoîte elles essayaient porte-jarretelles, bas à couture, jarretières, lingerie d'antan stockée puis oubliée par les légataires de la propriétaire. Ingénues, consentantes, elles jouaient de leur corps insolent, entrechoquant leur poitrine volontairement tentatrice sous la dentelle, ondulant, leurs fesses pubescentes, dénudées, effrontées. Jeux d'innocences, qui font rougir Margot sous les souvenirs...

Mimodrames de vierges osant des impudeurs,
s'effleurant, caressant, conjointes, seins, pubis sous le
couvert d'échange de tenue, savourant les ondes
jouissives en leur ventre et le plaisir d'être vues.

Mélodrames entre elles ponctués de baisers pour ne pas
être godiches lorsque la pulpe virile de lèvres masculines
viendrait prendre place sur les leurs.

Dix huit années de vacances récréatives, sous l'auspice
permissif de ses parents oublieux venus ici se resourcer
après une année de labeur.

Temps généreux, finissant abruptement dans un
carambolage sur une autoroute, emportant à jamais les
passagers du minibus bariolé de sa tante Adeline mère de
sa cousine Benoîte, laissant Margot orpheline de ce duo.
Margot comme alors, revêche, efface larmes et souvenirs
d'un revers de la main et, lasse, abandonne ces reliques
du passé et se décide pour organiser ses vacances, de
vraies vacances.

Lentement Margot investit les lieux, la maison et surtout le champ bordé de mûrier sauvage à l'arrière de la bâtisse. Des passages en ville et des achats judicieux lui ont permis d'installer un no-man's land dans la verdure sauvage où elle vient siester sans modération durant les heures chaudes. Empruntant le chemin de terre longeant le mur couvert de ronces, Margot, en maillot de bain, sac sur l'épaule, musarde en picorant des mûres pour rejoindre son château d'épines, c'est ainsi qu'elle l'a nommé puisque, telle la belle du conte, emportée par la douceur, le calme du lieu sans vis-à-vis, elle passe son temps à dormir. Elle s'installe sur le grand matelas pneumatique bleu, retape son oreiller, ôte décidée pour entreprendre un bronzage intégral son maillot de bain et enduit son corps de crème solaire qu'elle range peu après dans son sac, extirpe en prévision sa bouteille d'eau qu'elle cale et, sortant son magazine, se met à lire, puis rapidement, lasse, elle abandonne ces articles insipides dans les baillements de la sieste.

Revenir ici, était-ce une bonne idée ?

Cette pensée explose subitement, la réveille en un sursaut, lui démontrant sa fragilité, la forçant à affronter son mental, menteur qui depuis une semaine semblait ici enfin apaisé.



Fuir, je n'ai fait que fuir.

S'avoue Margot en une colère subite, pour chasser ses peurs.

Définitivement éveillée, elle s'assoit, boit une gorgée à la bouteille et, nerveuse, allume une cigarette qu'elle tète rapidement en de longues goulées.

J'aurais du les envoyer chier lui... et ce con de Luc.

S'emporte Margot en une pensée mordante déchirant le voile de ses illusions pour éclairer la vérité

Oui, mais tu ne l'as pas fait, malgré notre promesse, résonne la voix pleine de reproches de Benoîte.

Margot lutte contre elle et les images que ses pensées imposent. Elle se cache le visage dans ses mains pour ne rien voir, mais le souvenir revient avec cette étrange promesse qu'elles se sont faite un été, ici du haut de leurs 16 ans.

Se promettant, théâtrales, en se tenant la main, de ne jamais renoncer et d'être des femmes libres comme leur répète inlassablement tante Adeline, que ses parents traitaient en privé de beatnik, critiquant sa façon de vivre et d'être.

— J'ai trahi Benoîte.

Avoue dans un souffle Margot au souvenir qui s'envole.

Non ! Tu as gagné ta liberté, fuir n'était pas si facile, mais tu l'as fait, ne gardes que la jouissance, elle est tienne et oublies.

La voix éthérée de Benoîte s'enfuit apportant enfin le silence. Dans les larmes qui s'assèchent, Margot reprend conscience de qui elle est. Impulsive, sortant bloc et stylo de son sac, elle se met à écrire à Alix, lui son ami il faut qu'il sache.

Elle bringuebale, sautillant joyeusement sur le fauteuil passager d'une voiture jaune. Inconsciente dans son état d'objet, elle ne voit rien de la route, ni du quadra placide conduisant le véhicule qui l'emporte. Lui, Antoine, le petit travailleur tranquille, qui jour après jour, jovial, poupin, rubicond, traverse sa campagne pour délivrer lettres et colis sans jamais, par principe, se poser de questions. Pourtant, jamais jusqu' alors il n'avait eu à aller si loin pour délivrer son office. Ce matin en triant sa tournée, regardant l'adresse, il avait failli demander aux collègues s'ils connaissaient l'endroit, mais tout à sa flânerie, il s'en était avisé trop tard, et comme à son habitude il était le dernier. Machinalement il avait fermé la porte de la salle de tri et courbé le dos devant le regard exaspéré de son chef. Puis, gerbant les caisses à l'arrière de son véhicule, il avait récupéré la lettre et l'avait déposée sur le siège passager, l'oubliant le temps de distribuer les autres courriers. Sur sa tournée, il avait demandé aux vieux, s'ils connaissaient la route pour s'y rendre et Maturin de la ferme aux Bauges lui avait indiqué la route. La piste plutôt, car au fur et à mesure qu'il avance, les roues crissent et dérapent sur les pierres,

le moteur s'emballe sous le patinage, la peinture du véhicule se griffe aux ronces et force Antoine à s'arrêter et, pestant contre ces maudits anglais qui achètent tout dans la région et ce service obligatoire dans la fournaise de midi, il s'extirpe de sa voiture, happe au passage la lettre et s'engouffre sur le sentier qui plonge dans une trouée de chênes prieurs, de sapins. La fraîcheur de l'ombre des arbres le cueille, un frisson le fait tressaillir tandis qu'il expire un soupir d'aise involontaire. D'un coup, sans comprendre, il se sent bien et c'est avec cette nouvelle vigueur qu'il parcourt les cinquante mètres supplémentaires, jusqu'au dénivelé qui l'amène à destination. Subitement, son esprit s'affole. Devant lui, il n'y a rien, ou du moins plus grand-chose. Il regarde aux alentours, vérifie l'adresse et ne trouve qu'un cul-de-sac. Seul s'étendent devant lui les ruines d'une ancienne bâtisse. Scrutateur, il cherche l'ébauche d'une quelconque boîte aux lettres, maudissant mentalement ces étrangers qui achètent à tout va des ruines pour en faire des villégiatures, et qui sans respect pour la fonction publique se font adresser leur courrier sans même prévoir une boîte.

Ce devrait être une obligation notariale que de faire monter immédiatement une boîte aux lettres digne de ce nom, avant même de construire ou reconstruire une maison.

Pense-t-il, sombre en regagnant son véhicule, gardant la lettre.

Margot, échevelée, en sueur sous son tablier de toile grossière, suit le chemin. Entre ses mains le bas de son sarrau forme une poche pour protéger son trésor, deux bons kilos de mûres. Tôt ce matin, elle avait descendu le layon qui longe la propriété jusqu'à trouver un bosquet de mûriers sauvages et s'était laissée tenter en guise de petit déjeuner par une, puis deux... Forte de ses souvenirs d'enfance, oubliant sa soif de vagabonder, elle avait cédé à l'envie de faire de la confiture. Piquant ses doigts aux épines, se mordant les lèvres sous la douleur et les égratignures, elle avait, gamine, cueilli, pillé les fruits de ces *Rubus fruticosus*.



Remarquant la présence de la voiture postale, elle s'étonne et monte le chemin, descend sur les marches aménagées rendues glissantes par la mousse et les intempéries, jamais elle n'est venue si loin. Elle regarde autour d'elle et aperçoit la silhouette du facteur qui s'apprête à revenir et le hèle.

— Monsieur ! Monsieur !

Antoine lève les yeux et remarque une femme rondelette, tablier relevé comme un jupon de paysanne, lui offrant une vue magnifique sur ses jambes et sa culotte, légèrement violacée au feston par le jus des mûres. Il veut céder à la tentation d'un salut de la main amical, puis se ravise. Après tout c'est peut-être l'occasion de dire à cette anglaise excentrique qu'ici en France on ne fait pas ce qu'on veut. À grandes enjambées, il la rejoint et l'interpelle.

— Miss... Euh ! You pas pouvoir... Euh... Received the... Euh ! Letter. If... Euh ! You... pose... the box... lettre.

Margot de prime abord surprise, observe amusée le préposé aux postes, lui reprocher sa “ no mailbox”. Il émane de cet homme, elle ne saurait vraiment le définir, un charme... une sensualité... Sa voix douce, bien qu'hésitante, l'apaise. Elle ne dit rien, le regarde, mutine, détaille ses traits tout en rondeurs, elle qui a toujours détesté l'embonpoint chez un homme, apprécie pour le vivre depuis un moment cette singularité tout comme

cette tignasse, ces yeux profondément gris, ce nez légèrement empâté, ces lèvres charnues qui s'agitent pour former le même message à son encontre et qui lui donnent l'air d'être un méditatif. Au mépris du règlement, sa chemisette entrouverte laisse entrevoir un torse velu.

— Embrassez-moi lui souffle-t-elle, ingénue, sans réfléchir.

Margot, yeux clos, nerveuse, serrant fortement les pans de son tablier, comme une gamine énonçant son souhait, sans trop croire à cette audace, s'attend en sanction à une rebuffade misogyne, une esclandre paillard, une indignation postale. Sens en alerte, elle épie, respire et... Goûte la douceur de ses lèvres replètes qui viennent s'échouer sur les siennes en un court baiser de cinéma qui, elle le ressent, va la laisser sur sa faim nouvelle. Mais une langue force le barrage d'émail de ses dents pour venir saluer et inviter au bal de ses ambitions la sienne. Margot, décontenancée, se laisse faire et entre dans cette valse interminable qui fait lentement chavirer

ses danseuses, mixe la salive ronde d'esprit de caillé, de mûrier à celle longue d'essences tanniques, pastorales. Un baiser pour ponctuer le "I" du verbe Aimer, pas d'amour juste de l'envie, comme le jeu adulte d'un instant "T".

T temporel, qui fait s'écraser les mûres, s'envoler la lettre sur le sol poussiéreux maintenant que leurs mains s'unissent, découvrent, comparses, les envies des autres qui glissent revêches sur la bavette du tablier, cherchant, modelant alternatives, les formes comprimées par le tissu tissé de polyamide et d'élasthane.

Bafouant définitivement l'administration des postes, les doigts pétulants de Margot ont eu raison des derniers boutons de la fine chemisette en coton, avant que d'abandonner cette dépouille gênante sur le sol et de venir marivauder sur la soie du torse convoité, les attrayantes rotondités masculine. Découvertes enivrantes, payées par la cession de son tablier contre chaussures, ceinture et pantalon de toile.



Ils suffoquent sous la sécheresse voyeuse qui, maintenant à demi-nus, les enveloppe, mais il ne peuvent... ne veulent se lâcher.

Jeux de mains sans vilains auxquels ils s'ouvrent, les laissant courir sur le tissu qui, indécent, s'accroche encore à leur peau, frôler timides qui le coton anthracite

rebondi, déformé, qui la blancheur élasthane moulante, humidifiée, peaux inutiles, encombrantes, qu'elles dérobent en les faisant lentement glisser et les disperser comme si elles ne voulaient pas qu'on s'aperçoive de leur larçin.



Jeux de paumes sans serment, qui poussent Margot à s'échapper, à courir pieds nus sur le sentier, poursuivie

par Antoine qui sans attendre entre dans la poursuite, entraîné un instant par la main de Margot lui retenant le bout des doigts avant que dans cette course sans relais l'abandonner en riant.

Margot minaude, piquée au jeu devant l'érection franche qu'il affiche, recule d'un pas dès qu'il s'avance, le toise, émue par la douceur de son regard émerveillé, le défie de venir la ravir en se barricadant derrière une palissade proche. Acculée dans les ruines, les bras d'Antoine la cueillent, la soulèvent. L'adossant contre un arbre proche, sexe tendu, il entre en elle sur-le-champ.



Pauvre prier, témoin ancestral des envies des hommes, des désirs de femmes, estampillant involontaire de son écorce séculaire leur dos comme celui de Margot, qui comme tant d'autres avant elle n'en a cure en cet instant.. Fronts en sueur appuyés l'un contre l'autre, ils regardent

pusillanimes, la danse de leur bassin qui cherche l'harmonie.

Margot se sent femme en subissant les assauts d'Antoine, les bras passés autour de son cou, elle le griffe sous la jouissance brute qui s'annonce. Danse sur cette verge moyenne, au gland trapu qui par jeu la fouille, la comble. Ses seins, dans la fournaise qu'expire Antoine sous l'effort, ne sont que souffrance.

Mais il s'essouffle, Margot le ressent et elle s'en veut d'avoir pris du poids par gourmandise, pour tromper le manque de sexe. Elle se l'avoue, comprenant sous les tressaillements des bras de l'homme qu'elle n'y est pour rien, qu'esclave de son obésité, il s'est fait tancer par cette maîtresse pour n'avoir osé exprimer ses phantasmes. Margot se soustrait, laissant comme à regret la pointe du gland entre ses nymphes et dans un murmure l'invite à se poser sur la souche proche et il cède penaud.



Profitant de sa déconvenue, elle s'assied sur ces genoux et dans un soupir, pressant ses seins contre sa bouche, elle ordonne à Antoine d'apporter aux larges aréoles, en glacis d'un rouge clair de Venise entourant ses turgides tétins d'ocre pur, la fraîcheur de ses baisers. Lui empaumant plus avant les fesses pour stabiliser leur position et soulager leurs muscles, la bouche d'Antoine

contrite d'avoir négligé tant de charme, les dévore, les agace habilement. Margot jouit longuement sous cette fraîcheur délétère, nargue le gland pulsatif d'Antoine aux portes de son vagin en lui refusant ce qu'un des doigts d'une des mains d'Antoine fortement ancrée en sa raie culière pour la soutenir, lui propose.

Lentement, se surprenant de l'accepter si naturellement, elle se berce en frôlant à l'alternat la raideur digitale volontaire et la verge tout en s'agaçant les tétins aux lèvres de cet homme si doué. Ressentant le désir battre aux tempes de celui-ci, elle le repousse négligemment et se retourne.

Comme dans un écrit de David Herbert Lawrence, louve mordant les convenances de 1928, reins cambrés, les mains agrippées aux cuisses d'Antoine, Margot augure une lady Chatterley qui tend, chienne, sa croupe. Ses lèvres entrouvertes, ourlées d'ombre brulée de Chypre fortement chaulée, sont une invite ensorceleuse qu'Antoine ne peut négliger.

Tête inclinée se retenant à la souche, Margot veut voir ce qu'elle va ressentir, impudique elle attend.



Sous "un Serviteur, Madame...", énoncé avec tant de respect par la voix d'Antoine, qu'étonnée par tant de déférence, Margot veut s'en ouvrir à lui, mais elle n'en a pas le temps. Sous la remontée volontaire de sa souvrenière, facilitant son approche et son assaut, elle jouit outrageusement sur l'inclinaison parfaite du phallus d'Antoine. Regrettant cet accès de faiblesse, Margot se

concentre et se joue de voir, de sentir, de ressentir la pénétration de cet homme, plonge la main entre ses cuisses, caresse, pelote avec sensualité les gonades d'Antoine qui flagellent ses fesses. Chaque va et vient n'est qu'une lente ascension vers les portes d'un plaisir sans cesse renouvelé qui lui fait outrageusement balloter les seins, vibrer le ventre, c'est brut, charnel, mais elle aime ça et s'assouvit, concupiscente de se faire besogner par cet homme. Cuisses rosies, tétanisées, elle s'ouvre plus encore. La main d'Antoine vient se poser sur celle plongée entre ses cuisses et bâillonnant toute rébellion de sa part en une pression légère sur le bout de ses doigts, ensemble, ils caressent son clitoris.

D'ordinaire si discret, capuchon ôté, métamorphosé, l'intumescence fière de son rang se divulgue et s'émeut vraiment. Sous le fla hypnotique qu'influe l'unisson de leurs mains, Margot jouit librement. Puis, se redressant, sybarite, elle plaque ses mains sur les fesses d'Antoine pour ne pas qu'il s'échappe.

Mais il se retire, l'étreind comme une excuse. Margot dépossédée sent son sexe roide plaqué contre ses fesses.



Ils s’embrassent et Margot reprend ses esprits, bénit la tempérance d’Antoine, d’autres auraient joui en elle sans se poser de questions se fichant des risques encourus.
— Pardonnez-moi, j’aurais dû prendre un préservatif, j’en ai dans ma poche de pantalon, mais vous êtes si belle que j’ai perdu la tête.

Margot écoute cet homme lui avouer son manque de claivoyance et ne comprend rien à cette déférence.

— Vous m’avez montré l’existence de ce que mes lectures des grands auteurs libertin(e)s m’ont toujours fait espérer. Celle de rencontrer une Libertine, serviteur Madame, moi qui ne suis loin d’être un libertin de votre rang, mon oubli le prouve, j’ose juste espérer de ne pas vous avoir déçu.

Incrédule, elle regarde Antoine, écoute son langage châtié, ressent un tel respect de sa féminité qu’elle ne sait que dire, que faire envers cet homme qui en l’instant dans ses rondeurs lui semble si fragile et semble la prendre pour ce qu’elle n’est pas ou pourrait être.

Sans réfléchir plus avant à cette question, sous le souvenir de sa jouissance qu’il lui a procuré et cette déférence, dégoûdée elle invente.

Margot plonge entre les cuisses d’Antoine et sous son étonnement, dévore la raideur encore offerte, s’avouant mentalement ce que leurs corps se crient depuis plus de deux heures, dès le premier baiser en une pensée délurée.

J’aime cette bite !



Elle rougit de honte devant le terme qu'elle ose employer pour désigner le sexe d'Antoine qui semble l'avoir libérée de toutes ses tensions et l'a forcée à cet aveu et au plaisir qu'elle ressent.

Bien loin de son expérience du mur au club, Margot, sans quitter des yeux Antoine, joue avec le gland en le

suçotant avec une molesse voulue, caresse de sa main les testicules indurées d'appétence, embuées de cyprine, flatte de ses doigts la circonférence de ce Priape détrempé outrageusement de sa propre féminité et qui l'a pilonnée avec tant de joie. Elle joue et découvre pour la première fois les pouvoirs de ses caresses, se goûte sur la chair d'Antoine et s'aime, ressent le plaisir d'offrir en se sentant mouiller, si sa volonté de donner à Antoine n'était aussi forte, elle plongerait sa main entre ses cuisses et se masturberait pour lui, tant elle se sent excitée. Margot se résoud et se torture avec amour et fantaisie de cette nouvelle concience en interprétant sur le sexe d'Antoine ses pensées en caresses, mord, suce, lèche le gland bleuâtre, la hampe d'acier inflexible, les gonades qui fuient pleutres sous son souffle, elle rit de se phénomène et gamine s'en amuse longuement.

Les goût, les parfums changent, délavés par ses offices. Il ne reste que ceux d'Antoine et longuement, elle hume perplexe cette intimité d'homme.

Ça pue le mâle.

En un réflexe impulsif, elle veut, écoeurée, le repousser tant son esprit ne trouve qu'en référentiels, l'odeur de

chaussettes sales roulées en boule et abandonnées dans un quotidien, de draps souillés de sperme en de pollutions nocturnes, des slips kangourou jaunis de gouttes de pisses à faire bouillir lors de la lessive, de la lunette de toilette entâchée sur laquelle, fatigué de répéter, elle a fini par s'asseoir dans l'inconfort et qu'elle récurve deux fois semaine, ce tout que forme... formait Jean rectifie son esprit sous la puanteur tandis que pour donner le change, Margot se contente de branler Antoine. Dans ce geste mécanique, elle découvre son imposture après tant d'envies envieuses de plaire, d'expérimenter, de voler, de prendre.

Formait Jean !

Réafirme sa pensée en apportant des senteurs nouvelles, celles d'un col de chemise, d'une veste de pyjama porté dans l'absence de l'autre, de la taie d'oreiller froissée de sommeil, humide de sueur.

Ça sent le cul !

Enonce en grossièreté pour choquer et sortir de sa léthargie, une nouvelle pensée comme une évidence. Une étrange odeur de lait caillé, acidifiée des remugles

d'oignons, acidulée par les perles de sueur emprisonnées dans le poil, sucrée par le gel douche aux extraits d'abricot.

Cette odeur, elle la connaît, la reconnaît. Sans ménagement, elle lâche la verge d'Antoine et la reprend en bouche, la parcourt lentement de la langue, du gland au testicules. Tout y est comme hier...

Lui, rencontré l'année suivant la mort de Benoîte, quand pour tuer l'ennui d'être seule ici, elle avait décidé de tuer le temps en pêchant le vairon dans le cours d'eau serpentant au bas de la prairie face à la maison. Le ru par son cour placide servait plus d'abreuvoir aux vaches que de nurserie à truites.

C'est ainsi qu'il l'avait abordée, avant que de l'entraîner en un lieu secret, où délaissé par les hommes et leur irrigation, il devenait torrent sur plus de trois lieues. Des rochers, ils jetaient ensemble leur ligne, pieds nus blanchis de froid, ils posaient des bouteilles coupées au goulot retourné en guise de nasses. Jeux d'eau qui sans qu'ils n'y prennent garde leur apportaient rires et joie juvéniles dans leurs batailles et les forçaient pour se faire sécher à se dévêtir.

Margot avait longuement hésité et tandis qu'il avait le dos tourné, en une bravade, curieuse, juste pour rire sans lui demander, elle s'était approchée et l'avait déculotté de son slip de bain. De stupeur, se retournant, le maillot sur les chevilles, il se tenait nu devant elle la main sur son bas- ventre pour cacher son sexe si petit de froid et d'effroi dans sa paume. Ingénue, pour faire revivre les conversations avec Benoîte, en un hommage, elle s'était approchée et, crâne repoussant la main, avait libéré la captive et mécanique, avait joué avec elle sans qu'il ne puisse protester, torturant la chair entre ses doigts, frictionnant celle-ci contre sa cuisse en l'embrassant, gauche.

L'avait sucée du bout des lèvres en une imitation d'une lecture profane trouvée dans la chambre de ses parents. Penchée sur lui, de sa position, elle pouvait tout voir, tout ressentir, tout sentir et, dans la rapidité de l'acte, elle avait à jamais gravé l'essentiel, la chaleur de ses cuisses, la douceur de son pubis sur lequel repose sa joue, l'odeur de son désir, le goût aigrelet de son sperme au bord de ses lèvres quand, surprise, elle avait tout recraché, la sécheresse de l'acidité de son sperme sur sa joue, son

menton tirant sa peau, formant comme des dardres blanchâtres. Elle n'a rien oublié, même pas son nom. Dans un "non, Antoine Couperétin, pas cette fois" qu'elle ordonne et qui le laisse perplexe, le branlant énergiquement, Margot l'oblige, malgré ses avertissements et ses refus à jouir sur ses seins, et juste après à l'enclaver de ses bras et l'emboucher vorace jusqu'à ce qu'elle ait sur la langue la molesse de cette ancienne noblesse.

Il se penche et l'embrasse à pleine bouche et dans un sourire ils se reconnaissent.

— Le rocher... Margot Lauzon, je suis désolé, j'aurais du...

— Il s'est passé beaucoup de temps Antoine.

— Oui, j'ai pris du poids.

— Et moi des formes.

Ils se mettent à rire.

— Pourquoi n'es-tu pas revenu le lendemain ?

— J'ai eu honte Margot.

— Mais pourquoi ?

— Honte d'avoir pris si rapidement et de ne t'avoir rien donné.

— Crois-moi tu t'es rattrapé depuis, j'ai beaucoup aimé.

— Serviteur Madame, lui déclare solennel Antoine.

— Vas-tu me dire enfin ce que signifie cette déférence ?

— Maintenant que j'ai la bouche vide de tes appâts, oui, assure mutin Antoine en lui effleurant les seins, ce qui la fait tressaillir.

— Alors viens, j'ai soif, je dois avoir du rosé au frais, il est temps de nous raconter ce temps perdu.

Elle est venue comme promis, délaissant sa villégiature. Sans qu'elle ne puisse se l'expliquer, une étrange peur pèse sur son esprit quand elle presse la clenche de la porte de la boutique.

Si c'était trop tard, si nos courriers n'étaient pas l'aveu d'envies, si il n'était pas amoureux....

Elle souffle bruyamment, réajuste sa tenue et appelle, aucune réponse. Dans l'habitude des lieux, elle passe dans l'appartement, y dépose ses affaires et se sert un café en attendant. A mi-tasse, la clochette de la porte teinte et elle se précipite.

— Bonjour Madame, je suis à la recherche d'un ouvrage de Crébillon fils, "Le Sopha", demande la femme devant elle d'un trait.

— Euh ! Je ne suis... commence Margot.

— C'est pour offrir à mon mari, insiste la femme sans l'écouter, et Margot se décide.

— "Nous voulons satisfaire notre vanité, faire sans cesse parler de nous", récite-elle en cherchant dans le rayonnage. "Passer de femme en femme, pour n'en pas manquer une, assure-t-elle à mi-voix", bénissant ses

cours accélérés avec Antoine lui confiant pour sa lecture ses livres. "Courir après les conquêtes, même les plus méprisables, plus vain d'en avoir eu un certain nombre, que de n'en posséder qu'une digne de plaire", déclame-t-elle devant la femme médusée. "Les chercher sans cesse, et ne les aimer jamais", voilà votre livre, un bel ouvrage broché pour le prix de...

— 50 € ou 7 € en version poche, assure Alix amusé de voir Margot jouer à la vendeuse.

— Pardonnez- moi, il faut que j'embrasse ce monsieur, assure Margot en se jetant au cou d'Alix.

— Euh ! Faites répond la femme stupéfiée.

Puis se reprenant, elle se retourne vers la femme.

— Lequel choisissez-vous ?

— Le broché, si vous me promettez qu'il redonne de la vigueur à mon mari.

— Alors pour cela optez pour L'Anti-Justine, ou les Délices de l'amour, un roman libertin de Nicolas Edme Rétif de La Bretonne. De plus, il est illustré, assure Margot en déposant le livre dans les mains de la femme qui le feuillette en rougissant.

— Je prends les deux, déclare la femme d'une œillade complice.

Margot, en souriant, emballe les livres tandis qu'Alix les encaisse. Puis, ensemble ils raccompagnent la femme et sans son consentement, malgré les 10h sonnantes au clocher, Margot retourne le panneau indiquant « fermé » et dans un baiser entraîne Alix, toutes peurs oubliées.

— Il est temps de vivre nos envies, qu'en penses-tu ? lui murmure Margot.

Alix sourit et Margot s'enhardit. Elle le fait s'asseoir sur le lit Récamier et entreprend de lui dégrafer ses chaussures. C'est la première fois qu'elle déshabille un homme. Gauche, elle bute sur la ceinture, dérape sur le bouton de son pantalon et lutte pour l'extirper du cuir, du fil, du cachemire, du coton, qui recouvre cet homme cadeau. Elle met à nu cet homme face à elle en éprouvant un plaisir qu'elle ne peut dissimuler devant ce corps qu'elle dévoile. Teint hâlé, visage rendu grave par le port de la barbe, ses yeux noirs, ses lèvres fines, ses rides marquées reflètent une paix intérieure que chacun de ses

gestes lents et mesurés dénoncent, comme si il avait toujours le temps. Sans être très beau, il émane de lui comme une coquetterie, un rien d'indécence, qui traîne sur le bout de la langue et vous force à y réfléchir pour l'énoncer. Dans sa cinquantaine, il a conservé un ventre relativement plat sous son torse velu aux pectoraux larges et gracieusement dessinés.

Une musculature de citadin, d'homme de lettres, ayant sans doute, pense Margot, été gymnaste dans sa jeunesse.

D'ailleurs la forme oblongue de ses biceps la fixe sur cette idée, quant à ses mains parfaitement manucurées, elle sont tentatrices et douces. Margot cède à l'invite de celles-ci et les caresse, les embrasse lentement, puis s'éloigne en un caprice.



Il est nu et n'éprouve aucune gêne à être ainsi devant elle et à loisir, la laisser prendre conscience de son être.

Margot rougit en réalisant où c'est porté instinctivement son regard et se mord les lèvres de résipiscence et de convoitise.

Apollon de Mantoue, Alix attend sans ciller l'œil critique de cette visiteuse.

Étrangement, Margot ne peut réfréner son esprit qui cherche en ses souvenirs une comparaison, elle s'agace de raisonner ainsi, lutte contre les images érotiques que la verge d'Alix au repos suscite en elle.

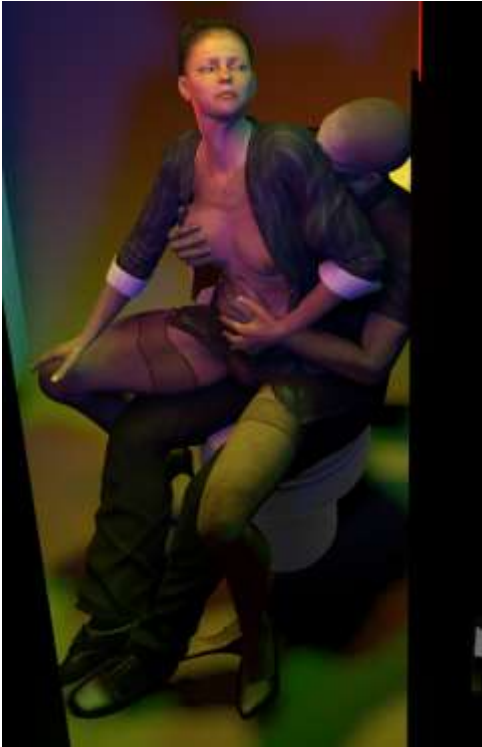
Celles qui au fil de ses lettres pour cet homme, la poussaient à avouer son amour et s'émouvoir.

Correspondance épistolaire au souffle léger soulevant les voiles du passé et forçant son esprit à la rébellion en des gestes d'amour pour et sur son corps. Caresses osées en une "Générale" de celles ambitionnées dans le théâtre du désir de cet homme.

Antoine avait réveillé son corps en cet instant torride et joyeux. Lui, cet homme nu qu'elle comptemple, dans son écriture l'a éveillée dans sa féminité, donnant un sens à ses envies, sa nature, son amour, son corps.

Quelques mois d'écart entre cet ici et la première lettre à l'enveloppe déchirée par la précipitation dans l'espoir d'y trouver un " Je t'aime" espéré, attendu, suivi pourtant dans le parcours des lignes par le vide de son absence et sa colère de ne pas trouver ce qu'elle cherche. Cette colère exprimée en un mutisme passager envers Alix, en une incompréhensible punition au travers des relations

amicales, professionnelles, pseudo libertines d'Antoine, et leurs coups de bite inconnue dans son vagin maquereauté contre un verre, un pseudo geste de tendresse, des mots pacotille, dans les chiottes d'une boîte de nuit, sur les parkings d'un point de rencontre.



Hommes clown sur lesquels il suffisait qu'elle appuie sur le nez pour que le diable se bande, sans même les sucer, jusqu'à ce qu'elle sature de se retrouver le cul offert entre sa jupe retroussée et son string à mi-cuisse. Un trou

qu'on fouille, qu'on pilonne sauvage et qui gave l'esprit d'une jouissance hypnotique, sans désir, sans joie, sans rêve. Pour tenter de l'oublier, de s'oublier, jusqu'à ce

qu'elle se pose enfin et commence à lire et trouve au travers du choix des mots, leurs combinaisons, les codes de cet amour espéré, et qu'elle finisse par le rêver et se rêver par volonté de singularité.

Laisser filer les kilos, trouver en la matière, les fibres, les fards, non plus une illusion, mais le réhaussement de sa féminité et dans le naturel du geste sur sa peau, dans sa chair, sa façon de s'aimer et d'en jouer et d'être enfin elle. L'image de son impudeur exprimée ce matin sous la douche vient furtivement s'imprimer.

Margot s'emporte contre cette conscience qui lui serine que c'était bien aussi cela qu'elle voulait découvrir et qui la culbute dans l'amertume de l'honnêteté. L'acidité des reproches la sature et la pousse en avant, à vouloir goûter cette douceur qui émane de cette verge ingénue désirée qui s'offre dans la simplicité de son appareil.



Elle en veut en cet instant à cet Adam, assis sur les marches du paradis, d'être aussi beau.

Telle une Eve indécise, Margot sort de sa léthargie cognitive, se relève et, en un jeu de séduction, quitte sa robe, déchausse ses escarpins.



Tentatrice en culotte, s'allongeant près de lui, elle délaisse volontiers la pomme de cet Adam, pour son "Serpent de l'Eden" source de son savoir prochain.



Cyclope opalescent, nervuré, enchaîné par son frenulum, il repose, attendant sagement son temps. Margot goûte du bout de la langue, la pointe rosée du gland encore endimanché par le prépuce, s'émeut de sa délicatesse, s'ouvre à ces succulences de chypre, tendre et profond, agrémenté d'une note fruitée, qui donne à Margot une touche d'espièglerie et lui fait arrondir ses lèvres, sur la

verge d'Alix qui s'éveille en sa bouche. Margot suffoque sous la volupté qu'elle éprouve en cet instant, ce point d'éternité qui la relie au masculin qui s'étire, se tend vers l'infini de sa bouche. Elle éprouve la pesanteur de la chair sur sa langue, tympanise ses zygomatiques, étonnés de devoir se dilater autant pour s'ajuster à la circonférence, hoquette en sentant le gland flatter sa glotte.

Son hippocampe assimile ces nouvelles données et les enregistre. Sans pouvoir les stocker, tel une imprimante, elle fait passer ses impressions mémorielles à court terme vers la mémoire à long terme de son cortex. Le traitement des informations engage Margot sur une volonté de comparaison qu'elle ne peut réprimer. Stimulant son hippocampe, elle entame une session de mémoire associative qui ouvre sa conscience sur l'instant et lui permet d'adapter ses gestes, son appétence à cette verge inconnue. Forte de souvenirs des verges côtoyées, Pythagoricienne, elle cherche l'hypoténuse de ce phallus et avoue que les verges cathètes de Jean et Antoine, même mises au carré ne peuvent former avec celle d'Alix

un triangle rectangle, elle observe ainsi un retrait prudent sous cette longueur singulière pour ne pas rendre gorge. La faible valeur de ses anciens amants multipliée à π ne l'avait pas accoutumée à entrouvrir autant ses lèvres et à lutter contre les contractures qui menacent en alternant jeux de langue, lèvres et doigts.

Elle réalise que ce qu'elle prenait pour une maîtrise d'après les dires de Jean, n'était que les prémices de cette tierce qui l'oblige à désapprendre instantanément.

Frustrée par ses souvenirs, en elle tout change, elle a l'impression d'enfin jouer dans la cour des grandes et de s'offrir d'innombrables possibilités. Comme devant le glory hole, elle se sent fière d'oser, de prendre, de jouer. Elle éprouve un réel plaisir de faire souffrir Alix qui, la main dans ses cheveux -elle adore cela-, lui donne son absolution. Sa culotte est une gêne, un carcan qui l'empêche de céder aux caprices de son clitoris éveillé frottant contre le tissu, de ses nymphes gonflées, qui la taraudent d'envie, mais Margot ne veut en rien lâcher cette verge qu'elle courtise et se venge sur Alix en le mordant, féline.

Comme si c'était ce message qu'il attendait, Alix lui prenant le visage entre ses mains, l'attire et l'embrasse longuement avant que de la remercier pour ce doux instant.



Puis, en des gestes tendres et mesurés, il la couche et la libère de sa servitude tissée de 90% polyester et 10% élasthanne et de ses bas avec raffinement.

L'imaginer au travers de ses lectures de romans de gare, de rubriques sexo des magazines empruntés aux copines, aux salles d'attentes, était irréel et froid comparé à la chaleur du regard d'Alix.

Figée, nue, ouverte, subitement elle devient femme.

Alix, avec une infini patience, lui caresses cuisses, mollets, pieds, lui faisant oublier sa timidité d'être ainsi offerte.

Jamais on ne lui avait concédé cet instant d'exhibition où son être oscille entre amoralité et pudibonderie, démente qui la plonge à rechercher dans le regard de cet homme, qu'exposer sa chair, son être, est naturel et beau. Ce sentiment de beauté la fait justement tressaillir autant que les déplacements d'air engendrés par les mains d'Alix sur son épiderme.



Que voit-il de séduisant cet homme ?

Se demande Margot.

Les crèmes, les onguents ont-ils comme l'assure la publicité et son esprit faisant taire sa radinerie devant le gouffre financier ouvert au nom de la beauté, suffi à encapsuler une jeunesse éternelle ?

Ma peau est-elle toujours souple, chatoyante ?

*Ma poitrine toujours enjôleuse malgré l'affaissement
inévitable de mes muscles pectoraux ?*

Mon ventre est-il assez plat ?

Mes fesses toujours si bien dessinées ?

Ma vulve n'est-elle pas trop généreuse ?

Alix ponctue ses inquiétudes en lui substituant du bout de sa langue sur le capuchon de son clitoris, un point final à celui interrogateur de son esprit.



Il aime, elle le sait, le ressent à ses façons, cette délicatesse lorsqu'il passe sa langue sur le pourtour de ses nymphes, avant qu'en ogre de lui dévorer la vulve,

happant, titillant la chair purpurine de ses grandes et petites lèvres. Ses succions successives sur son clito, marquant le S.O.S de son être en perdition, il en martèle la surface, l'agace par de lents balayages le forçant à se dévoiler d'avantage, à s'offrir glorieux.

Margot jouit avec une simplicité qui la déconcerte, accepte d'être, sybarite, un désir, un phantasme, une femme.

Enfiévrée, Margot suis les mouvements qu'Alix avec tant de douceur, lui imprime. Elle se retrouve allongée sur son corps, la vulve collée à son visage, elle s'alarme un bref instant, entame par inexpérience, un mouvement de recul quand Alix vient fouiller aux portes de son vagin avec sa langue.

Bédouin, lentement il s'abreuve à cette oasis qu'est devenu sa vulve, humant avec délice les alizés de sa féminité. Elle ressent son souffle sur ses cuisses, ses nymphes et son anus et elle le laisse s'enhardir, découvre en acceptant entre ses cuisses, ses fesses, sous la langue et les doigts d'Alix qu'elle laisse faire, qu'elle n'est qu'un puit insondable, fouillé, empli de salive, de cyprine mêlée où son esprit émerveillé, sombre, surnage et se

noie dans un râle guttural. Elle se sent contentée et pourtant Alix ne veut pas rompre l'étreinte.



Margot lutte vainement, lui agrippant la verge amollie, mais elle cède sous le deuxième, puis le troisième orgasme qui l'emporte aux portes de le l'hystérie. Son être tremble de naître en ce point d'orgue de sa féminité, elle profère le cri de cette naissance, brise les anathèmes

en le crachant à la face du souvenir de ses mâles paléolithiques qui ne pensaient qu'à eux, de cette société qui la veut probe, obéissante et dévouée. Elle se sent vivante et Femme, avec un F majuscule comme particule de sa noblesse révélée.

Alix la repousse avec délicatesse, la prend dans ses bras écrin, lui parle doucement, l'accompagnant dans la dscente de ses orgasmes psychédéliques. Altière, Margot les fesses calées contre son ventre, l'écoute sans vraiment le comprendre jusqu'à ce qu'elle perçoive le sens de ses mots qui lui parlent d'elle. Lentement, comme si l'amour, la fierté encapsulés lui irritaient les pupilles et l'âme, une larme coule sur sa joue faisant tressaillir son corps de froid et d'émotion.

Puis le rire vient quand, amoureusement, Alix lui pince le bout du sein en lui demandant si elle veut un café, une cigarette. Elle reste coi devant cet homme qui ne veut rien, n'exige rien et accepte la cigarette qu'il vient d'allumer et qu'il lui tend. Elle tire une bouffée et prend la tasse qu'il lui présente. Sans se soucier, Alix s'assoit sur le lit près d'elle et ils restent ainsi naturels, discourant sur leur vie, ce qu'ils viennent de vivre.

Le temps s'efface et ils se cherchent des l'orteils, de leurs doigts.



Jeux de collégiens emplis de timidité qui lentement dévoilent l'envie naissante, les fait se mouvoir, s'émouvoir sous les baisers, les caresses de l'autre. Puis, Alix passe élégamment un préservatif sur sa verge. D'où il le sort, Margot l'ignore, mais répond à son invite. Alix la colle contre le dossier et Margot se retenant à la boiserie se laisse prendre en levrette.



Si sa bouche avait pu mesurer la forme du sexe d'Alix, cette fois c'est son vagin qui se comble sous la poussée légère de son amant. Margot chancelle, s' étonne d'être le fourreau non plus d'allumelles, mais d'un braquemard qui étire ses muscles avec douceur et science. Sans

précipitation, elle laisse s'imprimer en ses hanches les mouvements d'Alix. Elle danse avec, sur lui, possédée. Alix lui parle et, étonnée, elle l'écoute, entend les mots qui viennent flatter sa féminité, les goûts, les odeurs, la douceur, la tièdure de son vagin et le bonheur de nager en lui, la beauté de ses reins cambrés et la convoitise que sa rosette sucite dans sa timidité d'être ravie. Jamais on ne lui a dit cette vénusté qui est elle, offrant tant de tentations aux hommes. Sous le poids de cette responsabilité d'être femme, Margot veut s'abandonner, se laisser bercer par son amant, mais elle perçoit comme une désharmonie dans le rythme. En phases régulières, le bassin d'Alix marque une pause. Espace de non-temps qu'il lui offre, lui ordonne, tout comme les invitées choisies d'Alix, de s'exprimer, d'imprimer par l'ondulation de ses fesses, les contractures de son vagin, de jouer, inaccoutumée, sa propre partition. Elle qui n'a été jusque là que bien passive dans ses rapports sexuels, se découvre l'âme d'un soliste et en sa chair, ses sensations, elle trace une à une les notes et s'empresse de les interpréter sur la verge d'Alix, jusqu'à ce qu'un

deuxième orgasme en chef d'orchestre mette fin à leur 1^{er} duo et lui ouvre un aria da capo¹³.

D'un baiser Margot entraîne Alix en se couchant sur le ventre. Jambes écartées, bassin légèrement relevé, quémandeuse, elle attend qu'il devine. Malgré sa décision, elle a peur et se crispe.

— C'est la première fois, avoue Margot pour faire taire ses angoisses en ressentant le poids d'Alix peser sur son dos et ses épaules.

— Il n'y a pas d'obligation, la rassure Alix d'un murmure dans son cou.

— Je veux goûter ce plaisir... que tu sois le premier assure Margot la voix tremblante, sentant l'érection d'Alix entre ses fesses.

— Margot, tu sais que tu peux arrêter à tout moment.

— Viens, prend moi, insiste-elle, je veux....

Si Alix avait été tendre jusqu'à maintenant, là, il n'est que ouate, douceur, retenu. Lentement, il lui explique ce qu'il fait et elle ressent, ravie, le gland nu jouer entre ses

¹³ Au XVIIIe siècle, l'aria était écrite sous une forme appelée forme lied (un thème A suivi d'un thème B, puis d'un retour au thème A)

nymphes, comme un funambule, il suit le filin imaginaire, que forme sa raie culière jusqu'aux portes de son vagin et en une étrange révérence vient courtiser son clitoris.

Margot instinctive, sous le plaisir qui émane de ces caresses, redresse légèrement sa croupe et Alix en profite pour humidifier son anus avec son gland. Il s'ouvre sous les caprices d'Alix et elle ressent une gêne, une honte d'aimer cette sensation. Délateur de ses appétences cet œillet fourbe offre la vision de sa corolle ouverte à l'œil unique dessillé qui vient déposer des larmes de nymphe comme autant de gouttes de rosée, apportant des envies de fête païenne dans ce désert rosi de désirs. Margot sent Alix passer sa main entre le dossier et le coussin du Récamier et sortir un préservatif, découvrant sa cache secrète. Puis, sans qu'elle n'éprouve aucun embarras ni douleur, il entre avec prudence, s'arrêtant à mi-course et, comme pour son vagin, elle l'écoute lui dire la douceur, l'étroitesse presque douloureuse, son respect envers elle. Elle compte six lents va-et-vient avant qu'il ne ressorte et que l'orgasme l'emporte en contre-coup.

Acrimonieuse, elle va pour hurler contre cette apostasie, mais dans un murmure, il lui assure que ce n'est qu'une variation, pas une finalité. En un nouvel habit de latex, Alix plonge en elle et leur jouissance les emporte. Puis, enlacés, sages, amoureux, Margot laisse le vide l'emplir, forer le puit de son vagin, ses nymphes se clore, son clitoris se draper de sa timidité coutumière et se terrer.

Depuis plus d'un mois, Ils vivent et travaillent ensemble dans une étrange harmonie qui surprend toujours Margot. Lors d'une escapade dans sa maison louée, elle lui a fait rencontrer Antoine, sans lui cacher son aventure avec lui et Alix l'a accueilli avec simplicité et sincérité comme un ami.

Cela la trouble encore qu' Alix n'exige jamais rien, la laisse libre de ses mouvements, ses pensées, ses envies et elle renonce à s'y habituer même au travers de leur longs tête-à-tête, où Alix lui parle comme en l'instant de sa philosophie libertine, celle-là même que sa mère Abigaëlle lui a donné en héritage.

Une philosophie de vie qui ne fait pas de distinction entre les races, les religions, les croyances, la fortune ou le pouvoir de chacun. Où une libertine, un libertin est d'abord une, un, humaniste qui base sa philosophie sur la pleine jouissance de la vie et des bons moments qu'elle offre à tout être humain, et par cela sur les rencontres pour partager des goûts communs et les bonheurs que la vie peut lui offrir. Plaisirs courants , plaisirs charnels, partagés entre adultes consentants, sans que le sexe soit la condition sine qua non d'une relation.

Non, comme lui avait enseigné Abigaëlle, forte de son expérience, la base de la relation libertine amicale est constituée par les affinités communes, les plaisirs charnels n'étant que la cerise sur le gâteau, le cas échéant.

— Je suppose que tu as déjà fouillé sur le net pour trouver tes propres réponses.

— Oui, avoue Margot, mais je n'ai trouvé que...

— Du cul, c'est ainsi... dis-toi de suite que nous vivons dans la clandestinité, car c'est ainsi que la société nous accepte, ce que l'on te montre n'est que de l'exploitation pour enrichir certains, disons que même si la société ne nous accepte pas réellement, elle nous tolère assez pour faire de l'argent avec notre façon d'être. Beaucoup ne prennent que cette face pour acquis du libertinage et nous- mêmes sommes obligés d'utiliser ces outils pour nous rencontrer. Voilà, simplement Margot, pour comprendre ce que nous sommes vraiment, c'est dans la nature de nos actes et de nos respects qu'il faut chercher et la qualité de nos rendez-vous. Et pour répondre à la

question que tu vas me poser, non je ne renoncerais en rien à cette philosophie de vie et ...

— Tu veux dire que bien que nous soyons ensemble, tu vas continuer tes... rendez-vous, s'emporte Margot, tétanisée par ses démons du passé.

— Tu n'as pas entendu ce que je t'ai dit et je le redoutais. Je suis un libertin et le couple est ce qu'il y a de plus cher aux libertins, ce nous que nous formons est le bien le plus précieux que je possède, nos rendez-vous ne sont rien, seule compte l'amitié. Alors oui pour toi, je renonce sans retenue aux rendez-vous, mais pas à mes amitiés.

Troublée, Margot assimile les mots, elle voudrait hurler contre cet homme, le traiter de salaud pour tant d'honnêteté envers elle. Mais elle ne le peut pas, elle voulait savoir et elle sait, du moins le croyait-elle, car rien de ce que vient de dire Alix n'a de cohérence avec ses préjugés. Par bravade, acerbe, elle lui demande.

— Et si je décidais d'appartenir à ce monde, que ferais-tu ? lui demande Margot.

— Tu y appartient déjà, ce n'est pas un clan, c'est une philosophie de vie, te libérer de ta vie d'hier a déjà

conduit tes pas vers elle. Notre rencontre et notre amour n'appartient qu'à nous, il faut du courage pour dire la première fois, "c'est moi et pas l'autre" et agir en être responsable et revendiquer, tout comme tu l'as fait avant ta venue ici et lorsque nous avons fait l'amour. Ce prends-moi, est pour moi le plus beau des cadeaux.

Quand à vivre l'amour pluriel, si pour toi c'est appartenir à ce monde, comme tant de pseudo libertins, dis-toi que ce n'est en rien une obligation, mais ce doit être un désir que tu dois te revendiquer et que tu dois me motiver, car je te redis, le couple est ce qu'il y a de plus précieux aux libertins, le reste n'est que jeu. Un jeu d'adultes et il faut en comprendre les règles.

Encore une fois l'honnêteté d'Alix, ceuille Margot, il a énoncé ses mots avec tant de responsabilité qu'elle se sent idiote, pourtant en elle, quelques choses veut.

Sincère, elle lui demande.

— M'aideras-tu a apprendre à...jouer alors...

— Non.

La réponse tranchée d'Alix tombe et Margot, agacée, va pour exiger son dû. Mais Alix, d'un doigt sur les lèvres, l'intime avec douceur au silence.

— À le vivre oui, reprend Alix d'un sourire. Le jeu libertin s'apprend dans notre cœur, notre esprit, notre cul, notre chair, et il est des écueils qui ne valent pas la peine d'être vécus pour s'affranchir. Viens, ce soir on sort.

_ Où ? Questionne Margot.

— Une surprise, tu verras...

Conspirateurs, ils frappent au loquet d'une porte antique nichée au fond d'une venelle.

— T'es vraiment le roi des couillons Alix, ça fait plus de trente ans que cette porte n'a jamais été fermée, bougonne une voix derrière celle-ci. Avant que de s'écrier sous son ouverture, "par le con de Junon qu'elle est belle".

Sans plus attendre, l'homme claque deux bises sur les joues de Margot, avant que d'en faire autant sur celles d'Alix.

— Tu es incorrigible mon cher Jupiter, mais si mon con est aussi joli, et je sais qu’il l’est, que...

Des mains féminines poussent le géant et, en souriant, une femme s’empare de celles de Margot avant que de finir sa phrase.

— Margot... alors je dis que... notre Alix à vraiment trouvé sa Vénus. Bienvenue Margot et pardonnez mon rustaud son franc-parler. Alix, petit cachottier, que nous as-tu présenté cette beauté.

Distraite, Junon, dépose une bise sur la joue d’Alix.

— Margot, je te présente, Junon et Jupiter, alias Marc et Stéphanie, restaurateurs et hôteliers, assure Alix en présentant le géant fait homme et une très belle femme blonde.

Le charme qui émane de cette femme provoque instantanément chez Margot une pointe de jalousie, lorsqu’elle s’imagine en une pensée Alix entre ses bras.

— N’ayez crainte ma chère, jeu il y a eu entre votre bel Alix et nous, mais jeu seulement, lui déclare tout de go en un sourire frivole Junon. Je n’aime comme vous que

mon homme, mais laissons cela pour l'instant et venez nous parler de vous, les autres sont là.

Sans faire plus de protocole, Junon prenant Margot et Alix par le bras, les dirige vers la terrasse. Margot croule bien vite sous les bises et les compliments de Gratien, Élone, respectivement Dorian employé de mairie, Sylvie épouse de Dorian, commerçante en lingerie.

La gêne des premiers instants s'évapore sous la finesse des mets, des vins servis. En quelques bouchées elle tombe sous le charme de Jupiter et de Junon et comprend la renommée de cette table.

— Le monde des vrais libertins est peuplé d'épicuriennes, d'épicuriens, savez-vous Margot ? Mais pas cette doctrine qui prévaut à se bâfrer de tout, mais bien en philosophe à savourer et à jouir juste, assure Élone en lui réservant du vin, un Charmes Chambertin à la robe cerise noire.

Elle qui a toujours trouvé le vin vulgaire et âpre, chavire amoureuxment sous les arômes framboise et réglisse se mariant à la perfection avec le carré d'agneau en croûte de sel qu'on lui a servi.

— Pour la libertine, le libertin, tout est une question d’harmonie, d’équilibre, continue Jupiter sérieux.

Longuement, de plat en plat, de dialogues en écoutes, elle s’ouvre à ses gens qui lui parlent dans la simplicité.

— Il est une chose chère à mon âme de libertin, lui assure Dorian, c’est la place que le libertinage donne aux femmes. Des millénaires d’ostracisme masculin ont tenté de le lui ravir, réussissant parfois suivant les époques en leur imposant l’omerta. Êtes les désignant comme les fleurs du Mâle. Par peur d’elles et de leur sexe, l’homme les a reléguées comme objets de leurs plaisirs masculins, des sottes au beau sexe, des poulinières, sans qu’aucune guerre ou révolution n’y change vraiment rien, ou si peu... Pour un droit gagné ici, ce sont des concessions avec cette masculinité qu’elles ont du faire.

Drôle d’héritage que celui de nos pairs, pourtant il en est parmi eux, ceux que l’on a nommé Libertins qui ont organisé sans appel avec elles la résistance. Révolution de salon, d’esprit, de corps, de mode, hommes légitimant aux femmes en plus de leur place, le droit de marcher à

leur côté du même pas. Leur offrant enfin ce centre si légitime dans la relation libertine...

C' est une constante intangible et il est bon pour chaque individu, comme vous Margot, qui veut se tourner vers le chemin du libertinage de bien comprendre cela...

— Oui, ajoute Élone, en regardant Margot dans les yeux. Je sais ô combien ma chère, vous pouvez être troublée, je sais les peurs que vous éprouvez, comme nous toutes envers votre amour, votre couple, mais cette intangibilité que vous a énoncée Dorian est d'autant plus marquante pour les couples qui veulent libertiner. Un couple libertin est d'abord deux individus uniques et indivisibles, ouverts aux sciences mêmes de leur corps et leurs désirs. Contrairement à ce que l'on peut penser à la lecture de cette phrase, le couple est ce qui est de plus cher aux Libertin(e)s. Libertiner pour nous est une forme d'expression et ne vient en rien détruire ou s'ajouter à l'union de nos vies, c'est une des métaphores de la parité qu'on revendique en tant qu'individu dans notre vie et notre couple.

— L'individualité, Margot ! Voilà une des forces du libertin(e), s'enflamme Jupiter, en lui servant une coupe

de champagne, c'est une des première que lui a donnée sa libération des chaînes de son esprit et qui caractérise celles qu'ils ou elles se passent volontairement pour exister en tant que libertin(e). Ainsi le dialogue au sein du couple peut s'engager, beaucoup de couples s'effondrent suite au premier trio par manque de compréhension de cette individualité et de sa revendication lors des dialogues. Pas vrai vous autres !
— On l'a tous vécu, assure Alix en brisant le silence qui s'installe.

Tous opinent de la tête avec dans leur regard une ombre d'amertume.

— Oui Margot, ajoute Junon, dialoguez, dialoguez encore et encore, la jalousie n'existe pas chez les libertin(e)s, offrir son corps ou des caresses n'est pas une relation sexuelle extraconjugale, mais un partage avec celui ou celle qu'on aime et un ou une autre. Un rendez-vous libertin n'est qu'un instant T de votre existence, il n'existe que par ce que nous l'avons revendiqué en adulte consentant. On ne libertine pas pour pimenter sa vie sexuelle, pour s'offrir de l'exotisme, pour flirter avec

l'inconnu et essayer de se découvrir. Dans le libertinage, on ne découvre rien qu'on ne sait déjà, ses désirs, ses envies, ses limites. Se positionner dans l'individualité, c'est se garantir ainsi qu'aux autres, l'authenticité de ses désirs. On ne connaît que trop ce genre de situation, celles où un mari, un ami, mettent en scène, offrent leur femme sans qu'on ne puisse être certain que ce soit sa volonté de femme et non pas qu'elle ait cédé aux caprices ou fantasmes de son mari pour quelque aveuglement amoureux qui conduit au blocage et à la frustration. Celle où l'épouse, l'amie éprouve tellement de plaisir en trio bi ou pas que, lorsque qu'elle le revendique, l'homme le refuse et que le couple implose. Il n'est pas facile à l'homme de comprendre le plaisir éprouvé par les femmes entre elles, sûrement parce que eux-mêmes, si enfermés dans leur hétérosexualité, se refusent aux caresses de leur sexe.

Le visage de Margot se fige, mais un baiser se pose sur sa joue et la désarçonne. Junon la prenant par le cou, vient de l'embrasser et comme une amie, lui avoue.

— Vous portez en vous les stigmates de ces instants vécus. Nous l'avons tous subi pour les reconnaître chez d'autres et savoir combien c'est dégradant et combien il est difficile de comprendre qu'on est en rien responsable. Embrassez donc votre Alix et comme nous le dit notre cher Dorian, dialoguez, le baiser est déjà un début de conversation.

Margot troublée s'exécute puis sourit à Junon.

— Voilà qui est mieux, je sais qu'on peut vous paraître surprenants, lui assure Dorian, mais nous n'avons aucun tabou et la compréhension viendra avec le temps. Nous parlons de tout avec le même sérieux. Alors si vous voulez vous tourner vers le libertinage Margot, tout couple que vous soyez, laissez parler en vous l'individu et découvrez au travers des écrits, des dialogues, cet autre que vous croyez connaître et que vous découvrirez sûrement. À ce rustre qui ne vous a pas écouté, je ne dirai que ceci, il est si bon de lire des pensées de femmes et de regarder au fond de leur âme, leur cœur, leur sexe, celui que l'on est et qu'en cancre imbécile il s'est refusé d'apprendre. Et à vous Margot, je dis cet espace sécurisé

est le vôtre, d'une main Dorian désigne la table, n'avez plus peur d'avouer, de dire ce que des millénaires vous ont refusé de concéder en bâillonnant vos six lèvres d'une main brutale.

— Bon, en attendant, place aux dessert, vous allez me le gâter à trop parler. Margot, laissez-vous bercer par ceci.

Sous ses mots, Jupiter pose devant Margot un mignon petit savarin aux griottes. Dès la première bouchée, elle fond littéralement d'amour pour Jupiter et son savarin. Proche de l'extase, elle écoute à nouveau ses incorrigibles bavards.

— Je vais vous dire ma chère Margot, lui assure Jupiter en riant devant sa mine réjouie par la dégustation de son savarin griotte, ce que nous ne sommes surtout pas et même si nous vivons une sexualité pluriel qui ne signifie pourtant pas débauche loin de là.

— Je vous écoute, répond Margot, encore étonnée de la qualité de la pâtisserie qui fond sous sa langue.

— En réponse à votre interrogation envers Alix, nous ne sommes en aucun cas Amants, ni des Maîtresses, on n'appartient qu'à nous, nous sommes un, unique et

indivisible, si l'on partage nos jeux avec certains ou certaines, il se peut que ce soit pour une fois et une fois seulement. Ce n'est pas que l'on n'aura pas aimé, mais juste qu'il s'agit d'instant T que nous créons avec eux et qu'une fois la bulle éclatée, ils sont ce qu'ils ont toujours été des amis avant tout.

Prenant la main de Junon dans la sienne, Margot acquiesce d'un

— Grâce à vous tous, je le sais maintenant.

— Et nous ne sommes surtout pas des Putes, lui assure Élone en soutenant le regard de Margot. On ne se tarifie pas, on se donne, mais on ne se rend pas. Même si lors de nos rendez-vous, il n'y a pas d'instant T. Ce que l'on donne aux autres n'appartient qu'à nous et à ceux avec qui l'on partage et puis tout se passe au grand jour, nos rendez-vous sont notés et commentés, tout est affaire de dialogue avant tout et je ne pense pas qu'une prostituée ait le temps de dialoguer. Ce sont des hommes et des femmes que nous respectons, leur vie est ainsi et nous ne pouvons rien y changer, mais ce n'est pas honorer leur humanité que de les traiter tout comme nous ainsi.

— J’ajouterais dit Jupiter, ni Gays, ni Lesbiennes, mais Bisexuel nous le sommes parfois, mais ce n’est pas une généralité. Nous ne pourrions jamais être comme celles et ceux que nous revendiquons comme nos sœurs et nos frères dans notre humanité. Eux n’aiment qu’un seul sexe, le leur, nous celui opposé.

— Tu es Bisexuel ? Lui demande à voix basse, Margot effarée.

— Oui, lui répond naturellement Alix, comme tous ici, pour ceux qui sont Bi c’est bien loin de l’homosexualité, nous sommes avant tout hétéros, notre bisexualité ne s’exprime que par le fait que toucher, caresser, aimer le même sexe que le nôtre ne nous fait pas peur lorsque le jeu s’y prête et que nous y prenons beaucoup de plaisir. Mais ce n’est en rien une délivrance, mais juste une jouissance partagée avec celles ou ceux qu’il veulent jouer ainsi. J’aime penser qu’en chaque hétéro un bi sommeille, il faut juste que l’instant le révèle et qu’il ose le revendiquer.

Devant la mine déconfite, de Margot sous le choc de cette révélation, Alix se penche vers elle et lui demande.

— Mais à tout prendre Margot, Bi qu'est-ce ?

Puis Alix, le regard plongé dans celui de Margot, d'une voix douce lui déclame une étrange poésie.

Mais à tout prendre être Bi qu'est-ce ?
C'est ne point reculer devant une caresse.
Quand la main du même sexe que le sien,
S'approche de vous et vous dit : viens.
C'est ne point s'offusquer d'une rencontre.
Quand entre des lèvres, des mains que sais-je,
Berceaux de musiciennes, où l'on se sent si bien,
Qui dans son solfège vous montre et vous réunit en un point.
Ce n'est point refouler ce désir si soudain
De venir se nicher toute câline sur des seins,
Ou sur une poitrine velue, et d'y jouer ingénue,
D'y éprouver son plaisir sans aucune retenue.
Ce n'est point de se trouver sur l'heure immorale.
Quand on aime et on reçoit en un doux plaisir buccal
La raideur d'une verge tendue, avec d'un caprice voulu.
Les perles de rosée au goût suave d'une féminité excitée.
Mais à tout prendre être Bi qu'est-ce ?
C'est être ce féminin ou cette masculinité.
Aimer prendre et jouer avec ce qui est offert.

Et jouir sans manière avec sa propre sexualité.

— C'est beau, souffle Margot sans retenue, émue par la voix et les mots, qui en est l'auteur ?

— Colin ma chère, lui répond Junon avec tendresse.

L'ami d'Abigaëlle, la mère d'Alix. Et vous êtes ici dans ce que nous appelons entre nous le cercle aristocratique ouvert d'Abigaëlle. J'espère sincèrement comme nous tous ici, que vous vous y sentez bien et qu'avec le temps, si vous le souhaitez, vous viendrez vous y joindre.

Margot ne sait que dire, penser, tout, tous, sont trop étonnants. Elle voudrait pouvoir leur dire que... mais sans exiger de réponse, ils continuent tout autant prévenant, la soirée en parlant de cette vie libertine et de certaines de leur rencontres plus ou moins belles, et Margot, avide, écoute. Tard dans la nuit, Alix et elle prennent congé sous une nouvelle avalanche de bises et de sourires canailles.

Sur le chemin du retour, Margot s'arrête et embrasse longuement Alix.

— Je t'aime, lui susurre-t-elle à l'oreille et je les aime aussi. Merci pour cette soirée.

— Merci à toi mon amour, d'avoir pris le temps de la vivre, et je sais qu'eux aussi t'aiment.

— Tu crois qu'ils vont...

Alix se met à rire et Margot le frappe, taquine.

— Ça n'appartient qu'à eux. Pour ma part, ce soir je te veux à moi et à moi seul.

Margot s'éveille, Alix est parti. Elle trouve près d'elle un plateau avec dessus son petit déjeuner, biscottes, confiture de mûres, thermos de thé et un mot écrit à la plume. Lentement, Margot lit et relit en sirotant son thé, le pli chargé d'amour.

“Par cet amour le libertin ne dit plus j'aime...

Mais à tout jamais Je t'aime.”

Charmée, amoureuse, elle s'étire, ressent sur la pointe de ses seins douloureuse, entre ses cuisses où elle porte la main, encore la chaleur, la moiteur, l'inflammation de son sillon vulvaire sous ses doigts. Elle soupire, se sert du thé et tout en le sirotant, rosière, elle se surprend à se confesser la force de cet amour, sa lubricité, durant ces heures éternelles. Sous le renfort d'images fugaces, les ondes qu'elles éveillent dans son corps et la douceur du thé, elle "exit" mentalement, sa chemise de nuit en pilou, chrysalide de femme probe, et s'avoue sa féminité pour la première fois.

Tout comme la nudité est devenue enfin naturelle avec Alix, elle qui n'aimait pas son corps, par lui l'a redécouvert. Ce corps maudit après son deuxième

accouchement puisqu'elle avait perdu ce que sa veuve de mère nommait "la matrice" et ainsi son statut de femme aux yeux du père de ses deux enfants. Dans une ignorance juvénile, elle avait accepté en se culpabilisant d'être trompée par ce père désirant un troisième, et par sa propre mère qui rêvait d'être une grand-mère de nombreux petits-fils.

Avec son amour pour Alix, ses envies de caresses, de son sexe, la femme nommée Margot s'est redécouverte et être aménorrhée lui offre le luxe de faire l'amour quand elle le veut et elle adore ça, surtout qu'une simple prise de sang leur ont donné la certitude qu'ils pouvaient faire l'amour sans préservatif. Sentir la "*Queue de son homme*" c'est ainsi qu' en rougissant elle la nomme sous le sceau du secret de son esprit, à cru, est une volupté, un luxe pour elle.

Son portable sonne et Margot lit le texto, Alix lui donne rendez-vous ce midi pour un déjeuner sur l'herbe. Margot va répondre par la négative, prétextant des dossiers en retard, quand elle réalise qu'aujourd'hui est un dimanche. Un instant elle s'affole, réalisant qu'Alix ne doit pas travailler et s'inquiète de son absence. Margot hésite à

répondre, garde son portable en main. Anxieuse, elle se lève, se mire longuement dans la psyché de la chambre. Essaie de savoir si...

Il aime ce corps usagé qu'à l'instant, elle ne trouve plus si charmant.

Il est séduit par cette petite bourgeois, emplie de luxe, de croyances publicistes, parfait panel de "Femme Actualisée", "Jalouse", copine intime des "Marie-France et Claire", candide de ce "Deux imaginaire du Nous" exposé sur papier glacé.

Cette pensée la ramène à Alix, Margot desserre ses phalanges qui ont blanchi sous l'instant de colère et, rageuse, commence à écrire sa réponse, quand cinq messages arrivent dans des " Ding " perturbateurs. Alerte, son pouce active la combinaison de touches et un à un les textos qui l'invitent, la pressent, l'attendent pour un déjeuner sur l'herbe, dans le champ face à la maison de sa villégiature. Les amis d'Alix sont devenus les siens, et c'est radieuse que Margot leur répond qu'elle arrive, ajoutant pour celui d'Alix qu'il va le lui payer en abstinence sexuelle, suivi d'un "Lol" et d'un " je t'aime".

Elle se précipite, s'habille en hâte et rentre chez elle pour se changer. Dans sa maison, elle passe sous la douche, pille le tas de linge de son armoire et opte pour un string, une robe à imprimé fleuri et une paire d'espadrilles assortie. Un rien de fard, un brin de parfum et se jugeant parfaite, elle sort et les cherche du regard. Elle descend le chemin des mûriers et les aperçoit en contrebas d'un champ, près du ruisseau.



Gamine, elle s'élançait, dévalait la pente et échouait essoufflée dans les bras d'Alix en riant. Un baiser absout longuement Alix de ses cachotteries, suivi d'une multitude de bises pour saluer la bande.

Comme dans le tableau de «La Partie carrée» en 1713 de James Tissot», Jupiter, de sa voix de stentor, les convie à s'étendre sur la nappe et à profiter de l'instant décliné en

pains-surprise, en chaud-froid de volaille, cochonnaille, terrine, mignardises et fruits.

Gratien l'accueille avec un verre de blanc des coteaux nantais.

L'inattendu survient dans le regard d'émeraude de Catherine, amie de Junon et Antoine, venue sous l'invite de Jupiter et Alix se joindre à eux.

À l'accoutumée, ils devisent sur le monde libertin pour répondre à Margot désinhibée, qui, la tête pleine de questions, ose sous la quiétude, la joie de vivre et aussi sous le nectar des dieux tiré de la cave d'Antoine. Marc, entre deux tranches de terrine, lui énonce :

— Voilà comment je veux être aimé, c'est à cela que tu te dois, Margot , et Alix aussi, répondre si tu veux pouvoir dire sincèrement « je t'aime ».

— Et particulièrement si l'envie te prend d'entrer dans le monde libertin avec stabilité et admettre la véritable notion du jeu, ajoute Éloné avec sérieux.

— Et surtout pour se garantir de l'essentiel à nos cœurs de libertins... l'essence même de notre être, surenchérit Catherine dans un sourire complice pour Margot.

— Oui ! Mais...

— Comment, déclare Alix, exprimant l'agnosticisme de Margot, amusé aussi du trouble qu'a jeté le sourire de Catherine envers Margot.

— Le Dialogue, ma chère, le dialogue, voilà l'une des clés, et à toi d'en trouver d'autres, pour ma part la mienne se trouve en ces petits macarons, s'esclaffe Jupiter en tendant le panier à la ronde.

Lentement, le soleil passe son zénith et sous la chaleur qui s'installe, ils déménagent leur bivouac champêtre sous la fraîcheur des arbres et cèdent peu à peu à la lassitude.

Les corps appesantis s'étendent, s'étirent, se dénudent pianissimo. Les robes se retroussent, s'entrouvrent aux gorges, les cols se déboutonnent, offrant à la peau suffocante sous la chaleur et les désirs endémiques un peu de répit. De bouches en lèvres assoiffées de baisers, le vin de champagne pétille, sur la peau brûlante, le frôlement timide des mains frissonne. D'autres appétits se font jour.

C'est Élone en prenant la main de son mari et d'Antoine qui ouvre le bal des ébats. Se penchant vers Margot, discrètement lui demande :

— Tu ne m'en veux pas Margot, si je t'emprunte ce beau nounours d'Antoine ?

— Je sais que vous avez joué ensemble, assure-t-elle conspiratrice, pour faire taire ses inquiétudes. Et d'ajouter, à l'invite des hommes : la sieste s'impose en ce temps, il me semble.

— Alors, mon cher Antoine, me ferez-vous l'honneur d'être mon partenaire d'une partie de campagne ? Je vous pose la question par pure forme vu que ma belle Élone a fait son choix.

— Que puis-je vous répondre Gratien, si ce n'est qu'en Serviteur, ce que libertine veut...

Main dans la main, ils partent en riant sans plus de forme, abandonnant les autres, sous le regard médusé de Margot qui sourit sous l'œillade complice d'Antoine.

— Ils ne vont pas...

— Quoi... Margot, nous demanderais-tu de renier notre nature et nos envies ?

— Euh ! Non, mais...

— C'est si nouveau, n'est-ce pas... Loin de nous, l'envie d'être impolis, mais pour nous tout est si simple et pour ma part ces macarons m'ont donné l'âme amoureuse, viens-tu mon Jupiter ? J'ai envie d'un bain et de faire l'amour.

— De grâce ma mie, prenons au moins quelques macarons pour le voyage.

— Jupiter, tu es un ogre... s'amuse Junon. Tu vois Margot, ce n'est pas si facile de faire naître le jeu.

Margot éclate de rire devant les mimiques complices de Junon.

— Mais mon amour, je viens d'avoir la vision d'une hamadryade aux seins couverts de crème...

— C'est bien ce que je dis, tu es un ogre, allez viens et laissons nos amoureux savourer l'instant à leur manière.

Puis, sérieusement, elle dévisage Margot et en souriant lui enjoint :

— Faites l'amour Margot, rien n'est plus doux sous cette chaleur.

Puis, prenant la main de son amie, lui demande :

— Catherine, m’accompagneras-tu ?

— Un trio, bonne idée ! Et puis, j’aime les fraises au chocolat, s’exclame Jupiter hâbleur.

— Laisse-nous au moins choisir le parfum, la taquine Catherine avant que d’embrasser Junon à pleine bouche.

— Margot, Alix, je vous laisse, il me vient une envie folle de cuisiner.

Dans un grand éclat de rire et d’une tape sur les fesses de sa femme et de son amie, Jupiter s’éclipse, non sans chiper au passage le panier de macarons, et trois flûtes et une bouteille de champagne.

— Ils sont incroyables, assure Margot en s’allongeant, posant sa tête sur les cuisses d’Alix.

Adolescents, ils restent ainsi yeux clos, savourant l’harmonie, les bruissements naturels de la vie qui les entoure.

— Et toi, mon amour, qu’as-tu envie, lui murmure Alix, osant briser le silence.

— J’aimerais les voir, tu crois que...

— On peut, ils ne s’offusqueront pas, je pense, mais es-tu prête à vivre cela ?

— Je l’ignore, et puis j’ai une envie folle de rendre visite à ce vieux chêne, répond pateline Margot.

— Veux-tu que l’on fasse un long détour, l’attente dans le jeu libertin est ce qu’il y a de plus envoûtant.

— Buvons à notre amour et à eux que j’envie d’être si libre.

— Pourras-tu me partager, c’est la question que tu te poses en ce moment ?

— Oui, lui avoue Margot en buvant une lampée pour cacher son trouble.

— Mais mon amour, j’ai joué avec chacun d’eux...

— Cela ne te manque pas .

— Non, je te l’ai écrit, mon cœur de libertin ne dit plus, j’aime, mais pour toi, par toi, en toi, je t’aime.

— Et si demain, je voulais...

— Entrer dans le jeu ?

— Oui, je suis folle ou saoule pour avouer cela, mais...

— Viens et tu sauras.

Main dans la main, Alix ressentant l'angoisse de Margot dans les pressions involontaires que font les doigts de Margot unis aux siens, flâne volontairement, concient de ce qu'elle éprouve pour l'avoir lui-même vécu, cette indécision de découvrir, d'oser, en lutte avec l'immoralité, de tels désirs.

Sur l'écran rétro-éclairé, son reflet s'impose sur les lignes de caractères. Points, virgules, majuscules, lettres énoncent, éphémères, ces instants-là.

Au retour du pic-nic, ils ont fait l'amour avec passion, Margot envoutée voulait en l'étreinte exprimer ce que ses sens sans interdit avaient vu, entendu, senti, goûté, touché, mais ses orgasmes en multitude n'avaient pu traduire complètement ces instants-là. Ainsi, sur le dernier cadeau d'Alix, en la page numérique du traitement de texte, elle avait laissé dans les heures nocturnes, les mots se poser en ligne, lentement.

La silhouette nue de Margot laissant encore Alix à l'inconscience de son sommeil, file discrètement vers la salle de bain. Dans des clignotements patients, le "PROMPT" semble dans sa verticalité, attendre la suite, sans prendre conscience de son oubli par Margot.

Alix s'éveille sous les bruits des ablutions de Margot et sourit en apercevant les formes aimées de son ombre danser sur le rideau qui isole sans le dissimuler l'espace dédié au bain. Longuement, il regarde, amoureux, les mains d'ombre de Margot, laver, bercer ce corps, caresser impudiques les rondeurs des seins, le replet des fesses, le

mafflu du ventre, la corolle des nymphes. Sentant venir l'érection, il se lève et opte pour un café, forçant son esprit à renoncer pour ne pas troubler la beauté de ce doux tableau. Son pied bute sur l'ordinateur portable de Margot et, machinal, le calant sur son bras, il se met à lire en se servant un café.

Les images s'impriment sur la conscience d'Alix en lisant le texte écrit par Margot durant la nuit. En une bandaison inconsciente, déposant le portable sur la table proche, il rejoint Margot qui se prélassa dans son bain.

— C'est magnifique, sais-tu !

— Oh ! Non ! C'est privé... Je ne... tu aimes ? lui demande Margot en réprimant subitement sa colère devant le sourire et la fierté qu'elle lit dans les yeux d'Alix.

— C'est magnifique, je t'assure, tu as du talent, s'enflamme Alix en s'avançant pour l'embrasser.

La douceur qu'exprime Alix en sa voix, ses mouvements, la distrait des controverses du “pourquoi il l'aime, elle”, qui posent encore parfois sur son regard l'ombre de la

peur de l'abandon quand elle se sent insignifiante, laide, stupide envers cet homme qu'elle aime.

— Tu devrais créer un blog et y mettre tes textes, je peux t'aider si tu veux, assure Alix en s'éloignant pour prendre machinalement une serviette et la déposer près de la baignoire.

— Hum ! Hum !, assure Margot en une onomatopée sous le masque qui lui tire la peau.

— Voire même envoyer le lien par mail aux autres, je sais qu'ils seront plus que touchés.

— Tu crois vraiment en moi ? s'inquiète Margot, ce ne sont que des mots.

— Ce sont plus que des mots, ce sont les paroles d'une femme et tu as du talent.

— Oui, mais tu m'aimes, ton jugement peut-être faussé, assure Margot cherchant à renoncer devant la peur de l'échec.

— Si tu veux en avoir le coeur net, alors proposes tes textes aux autres et tu sauras. Ouvres ton blog, lui propose Alix avec sérieux.



Margot réfléchit longuement et se décide. D'un geste complice, elle effleure la verge de son homme.

— Tu ne te moques pas ?

— Non, je te le jure... insiste Alix devant l'hésitation de Margot.

— Alors... je voudrais être une sorte de Margot la ravaudeuse.

— C'est de Fougeret de Monbron, il me semble, la tympanise amoureusement Alix en laissant vagabonder ses doigts sur la main délicieusement insupportable de Margot.

— Ce n'est point par vanité, lui assure Margot, encore moins par modestie, que j'exposerai au grand jour les rôles divers que j'ai joué pendant ma vie de libertine, récite Margot, après avoir lavé à grande eau son visage.

— Là, mon amour tu es proche du plagia, assure Alix, en agaçant la pointe de ses seins de furtifs baisers tout en l'enveloppant dans le drap de bain .

— Non, sérieusement, je suis peut-être folle, mais je veux essayer, déclare-t-elle enfin convaincue, grelottant d'envie, d'appréhension.

— Alors, viens.

Vingt-quatre images par seconde s'écoulent devant mes prunelles enjouées ouvertes en ces heures bucoliques improvisées. Visions d'Abel dénonçant dans en ces cocagnes vos regards mutins d'Èves insolentes et d'Adams impatients, à moi qui ne sais pas jouer.

Vingt-quatre images par seconde défilent sur les corps satinés de sueur, gainés de coton, de dentelle, de soie, qui, fébriles, attendent sagement le La. Diapason des corps qui sur mes iris, le jeu des envies imprimeront.

Vingt-quatre images par seconde s'émeuvent sur des caracos envolés, des strings glissés. Unicité d'yeux gourmands grisés des charmes dévoilés. Rondeurs aréolées, tétins turgescents de seins saillants.

Vingt-quatre images par seconde s'enflamment sur les chutes vertigineuses des cotonnades, qui livrent sous leur fuite licencieuse la beauté d'un fruit conin, la turgescence libertine d'un bien-aimé.

Vingt-quatre images par seconde lisent en continu l'envie dansant dans les regards mutins. Corps émouvants, qui offrent, prennent, apprennent, courbes et mouvements. Caresses énoncées, répliquées, sans compétition, offrant l'harmonie pour seul cri.

Vingt-quatre images par seconde se posent sur des regards, des corps usés. Las, inassouvis, ils prennent congé pour s'offrir et magnifier ces

instants aimés. Heures libertines, où mes yeux ouverts sur leur vie, leur ont permis de partager avec moi qui aimerais jouer.

Vingt-quatre images par seconde, fréquence du film que mes yeux ébahis ont capturée, me laissant envieuse de connaître les règles de leurs jeux et d'y participer, si enfin j'osais...

Margot la ravaudeuse

Margot relit une dernière fois son texte et redécouvre l'illustration d'Alix qui l'accompagne. Puis, fébrile, elle envoie le lien aux autres.

— Voilà, c'est fait. Souffle Margot nerveuse, t'as besoin de moi ce matin ?

— Pas vraiment, lui répond Alix avec douceur.

— Je... je crois que je vais aller faire un tour, je me sens trop nerveuse pour... enfin tu vois.

— Oui, assure Alix en riant, vas, je me débrouillerai.

D'un baiser, Margot prend congé d'Alix et remonte le premier boulevard qu'elle croise.

Un peu perdue, l'esprit en ébullition sous l'appréhension du jugement de son travail par les autres, elle musarde de

vitrine en vitrine et soudain dans son dos, une voix l'interpelle.

— Hé ! Margot.

C'est Cathérine, qu'elle découvre surprise, en se retournant.

— Tu viens, j'ai fait du thé, lui demande Catherine.

Sans lui laisser le temps de répondre, elle l'entraîne atone dans son salon, un étrange endroit au style baroque, compromis entre un salon de coiffure, magasin de lingerie, tatoueur.

Tandis que dans une pensée Margot agonise.

Elle a lu, mais qu'en pense-t-elle ?

Catherine lui fait le tour du propriétaire.

— Ne sois pas surprise, ici c'est comment dire... un lieu dédié au féminin, j'ai monté cette affaire avec Sylvie, ce n'était qu'un petit salon, mais depuis je l'ai diversifié.

Viens, le thé va refroidir.

— T'en a pensé quoi ? expire enfin Margot pour faire taire son angoisse, en suivant Catherine dans l'escalier.

— C'est magnifique, la rassure t-elle en l'invitant à s'asseoir. Si, je te le jure, t'as vraiment du talent Margot, ajoute-t-elle en lui servant une tasse de thé.

Détendues, dans le tumulte des salons en contre-bas, elles se mettent à deviser sur le texte de Margot, des hommes et des libertins, d'elles et de leur envies.

— J'ai vraiment envie de changer de tête, assure Margot en s'ébouriffant les cheveux.

— Ha! pour ça je peux t'aider, si tu me fais confiance, je peux te donner un look de Margot la ravaudeuse, ton personnage m'inspire.

Sans vraiment comprendre, impulsive, Margot accepte la proposition de Catherine et, dans l'absence de miroir, elle la laisse faire dans les bruits de ciseaux, de tondeuse, de balayage des peignes et de brosses révéler Margot la ravaudeuse.

Une bise, puis une autre vient se poser sur sa joue au moment où Catherine va pour prendre un miroir dans un tiroir et Margot, surprise, se retourne et découvre Élone et Junon qui, en péronnelles sans qu'elle n'ait besoin de leur demander, lui donnent les réponses à ses questions.

— On se doutait que tu serais ici, tu es magnifique
Margot, assure Élone.

— Oui, et ton texte l'est tout autant, les filles ! Je crois
que l'on a trouvé notre porte-parole, assure Junon
enjouée.

— Je suis assez fière de moi, assure Catherine, Margot
est un si beau modèle.

— Attends ! ordonne Élone en retenant la main de
Catherine qui va pour tendre enfin le miroir à Margot. J'ai
une idée. Es-tu joueuse Margot la ravaudeuse ? lui
demande-t-elle à brûle-pourpoint.

Margot réfléchit essayant, en les dévisageant, de
comprendre l'enjeu de ces paroles, impatiente de se voir.

— Margot est timorée, mais Margot la ravaudeuse, pour
elle je dirais oui, répond Margot cédant à sa curiosité.

— Les photos, s'exclame Junon enjouée.

— Les photos, quelles photos ? s'inquiète Margot.

— Oui ma chère, assure Élone avec malice, ignorant
Margot, je pense les filles que nous pouvons lui faire ce
cadeau.

— C'est une excellente idée, surenchérit Catherine, j'avoue que j'ai hâte de voir mon oeuvre sublimée par ton talent Élone.

Elles se mettent à rire devant une Margot au bord de l'angoisse.

— Alors, es-tu joueuse Margot la ravaudeuse ? Lui redemande Junon.

— Oui, souffle Margot cédant à l'enthousiasme des femmes.

— Alors allons manger, on en parlera à table, propose Élone.

Elles entraînent Margot qui aperçoit subreptivement son reflet dans la vitrine d'un magasin avant que d'entrer dans un restaurant proche.

En deux trois textos, Élone règle les détails et assure avant de commander.

— C'est bon, j'ai les clés de l'usine, Gatien me les dépose avec mes appareils.

— Oui, l'usine c'est parfait approuve Catherine.

— Alors Margot voici le jeu, lui révèle enfin Junon enjouée, en trinquant.

Sans qu'elle ne puisse dire ou faire quoi que se soit on la chaperonne, même pour aller aux toilettes les filles sont là. Emportée par sa curiosité, sans crainte, Margot à l'impression d'être une marionnette au bout des fils de ses amies. Gatien sans descendre de sa voiture hèle Élone pour lui remettre clés et appareils photo et d'une oeillette complice leur souhaite une bonne après-midi.

Empruntant le portable de Margot, d'un texto Junon, sans révéler leurs intentions, rassure Alix pour l'après-midi et fait lire à Margot la réponse. Puis, dans une dernière bouchée de chantilly et de glace, elles sortent et s'engouffrent dans la voiture de Junon. Elles roulent jusqu'en périphérie et remontent un petit chemin de terre jusqu'à une grille close par un énorme cadenas.

Laisant Junon au volant, elles sortent du véhicule.

— C'était à mon père, assure Élone à l'adresse de Margot en déverrouillant la grille pour faire entrer la voiture de Junon et de cadenasser derrière elle. C'est une ancienne filature, un jour sûrement je vendrai tout cela, mais en attendant viens faire le tour du propriétaire.

Rejointe par Junon, elles entrent dans l'usine désertée. L'immensité du lieu l'écrase, le vide la soûle. Margot, partagée entre ses appréhensions et ses envies, chancelle et se rattrape au pilier proche.

— Ce n'est qu'un jeu Margot, lui souffle Junon.

— Un jeu que tu peux arrêter à tout moment, ajoute Catherine.

— Rien ne sera de ce que tu veux, la rassure Élone.

— Je sais, je... n'ai pas peur, c'est juste que parfois le vide me mortifie, répond Margot avec sincérité.

— Tu veux arrêter ? lui demande Élone.

— Non ! Margot la ravaudeuse veut jouer, j'ai soif.

— Pour ça, j'ai ce qu'il te faut, répond Junon, je reviens.

Junon ressort et dépose un sac devant elles qu'elle fouille pour en sortir une mignonnette de cognac.

— J'ai même des échantillons de bières, j'ai fait des courses pour le restaurant ce matin et il y avait une dégustation et...

— Et tu as charmé le représentant, la taquine Élone.

— Euh ! Oui, un peu... Bien jeune pour moi, mais très généreux les filles.

— Pourquoi j'ai pas cette chance, s'amuse Catherine, moi, mon représentant c'est une vielle fille, j'ai beau lui planter mes seins dans les yeux, jamais je n'ai eu de shampoing gratuit. Je vous jure les filles, elle est d'un classicisme ennuyeux, assure t-elle en riant avec elles.

Relaxée, Margot, un peu grise par le cognac, sous les soins de Junon et de Catherine, se métamorphose en manequin. Dans un sac posé sur une caisse, elles farfouillent à la recherche d'une tenue pour Margot. Puis, l'ayant trouvée, elles la laisse la passer en se retournant.



Wouha ! s'exclament-elles en découvrant Margot, avant qu'en assitantes, Junon lui resserre la taille et que Catherine lui redonne un coup de peigne, et qu' Élone la mitraille en rafale.

Riante sous tant d'attention, Margot avec une facilité qui la déconcerte, se prend au jeu, court insolente soulevant la poussière pour échapper au flash, se cache derrière des

piliers, des palettes délavées au bois usé, des barils rouillés, des cartons amoncelés.

Puis, essoufflée, écoutant les voix de ses amies, ose de plus en plus et finit en une pose sexy, exhibitionniste, bravant leur regard et celui d'Alix que son imagination surchauffée a fait naître fantomatique dans son esprit.



Elle se sent belle, désirée par l'oeil de cet objectif, les

prunelles amicales et ces sourires complices. Elle n'est que lignes, courbes, rondeurs. Un point essentiel d'une étrange attraction dévorant son être-étoile, Naine Blanche se consumant sous pression de dégénérescence de ses envies, de ses désirs, de ses impudences. Margot a chaud, trop chaud, s'allarme du rendu des rougeurs qu'elle pense percevoir. Mais les voix riantes de ses amies et leurs encouragements à se lâcher la persuadent d'oser et d'être. Paroxystique sous ses encouragements, par le sentiment sécuritaire de n'être qu'entre femmes.

Margot s'effondre en une Supernova de type Ia et, sans qu'elle ne le comprenne, dans la densité de son être atomisé, immense trou noir absorbant les particules de qui elle était, elle dérive...

Se dévêtant, elle choisit une autre tenue qu'elle passe insolente devant ses amies captivées.

Une voix grave, hypnotique la pique ; une autre, espiègle, l'appelle ; une autre, soyeuse, relaie cet appel. Les mots d'admiration se collent dans son esprit et en un étrange mortier recombinent cet être qu'elle était en une autre, que les voix nomment "Margot la ravaudeuse". Margot le goûte en énonçant ce nom à voix basse, l'aime, il lui va

si bien, tout comme cette peau de femme chararée par sa tenue dans laquelle elle se glisse définitivement.



Elle s'éveille sous les rires de ses amis et, saisissant une bière qu'elle boit d'un trait, elle se juche sur une caisse et prenant la pose, crâne, leur demande.

— Vous aimez jouer les filles ?

Elle s'est décidée à écrire sa propre histoire et, perfide, faignant l'innocence en descendant de son perchoir, espiègle, Margot s'élançe, court en défiant ses amies de la suivre.

Elle joue et savoure chaque foulée, chaque clic du déclencheur de l'appareil d'Élone qui écrit les phases de son histoire. L'échelle de Margot, rêve d'une femme fuyant son ego rationnel dans ce monde de béton et d'acier, déserté de vie, chargé des ombres du passé, elle gravit les escaliers représentant l'échelle montant vers le ciel où règne sa volonté. Margot, toute à son personnage, écrit mentalement sa fable, ameute en riant ses poursuivantes et amies, les défie d'être aussi libres qu'elle.

Certaine d'être hors de portée, sur une plate-forme, Margot ôte son string et les nargue, déambule aguichante, fesses nues.

Regards interrogateurs, Junon, Élone et Catherine, emportées par la force du jeu l'observent. Avec une pédanterie amusée, Margot leur annonce dans cette étrange scène :

— Moi! Margot la ravaudeuse, promets à celle qui le recueillera qu'elle jouera avec moi.

Sur ces mots, elle lâche son sous-vêtement puis, sans attendre, tout comme la soie qui dérive vers le sol, elle s'envole vers les prochaines marches et reprend son ascension. Elle monte le souffle court les marches qui l'élèvent, se tord les chevilles dans sa précipitation et la curiosité qui la poussent à détourner le regard pour savoir où se situent celles qu'elle considère comme ses poursuivantes. Dans un ultime effort, elle se hisse sur la plate-forme la plus extrême, si proche du toit que, par jeu, elle tend la main et, en se mettant sur la pointe des pieds, touche le béton gris et poussiéreux. Puis s'agrippant au garde-corps, elle scrute les étages inférieurs, le sol, pour découvrir où sont ses amies. Sans crier gare, le monde tangue sous ses yeux et Margot sous l'emprise du vertige, corps plié en deux par la douleur, mains tétanisées, les doigts agrippés sur l'acier rouillé et crasseux de la rambarde, se met à vomir. Junon et Catherine la retrouvent, le corps tremblant, recroquevillé contre un pilier, et aussitôt l'aident à se relever. En la

soutenant, elles la dirigent vers le vide rectangulaire d'une trappe qui se comble instantanément par le sol métallique d'un élévateur mu par Élonne qui, boîtier en main, actionne les commandes du monte-charges et relève la barrière de sécurité. En silence, elles redescendent le corps morfondu de Margot. Puis, l'asseyant sur un baril proche, prennent soin d'elle. Junon, pragmatique, au grand dam des autres, tend à Margot une mignonnette de cognac en lui conseillant de la boire d'un trait, tandis que Catherine entreprend d'essuyer les salissures de son visage.

— Merci , réussit à articuler Margot au bout d'un moment, j'ai honte, si vous saviez...

— Honte de quoi ? assure Élonne, tu pensais que Margot la ravaudeuse ne serait plus sujette au vertige.

— J'ai bien peur de n'être pas à la hauteur justement.

— à la hauteur, se gausse Catherine, toi qui est allée aussi haut !

— J'avoue que si Élonne n'avait pas eu la clé du monte-charges, je t'aurais laissée sur ton perchoir, j'ai failli, me casser un ongle en te courant après, ajoute en riant,

faussement offusquée, Junon en dédramatisant la situation.

— Alors, tiens-toi le pour dit, Margot la bien élevée, que tu nous a fait rêver et ton jeu m'a donné de beaux clichés.

— On peut les voir ? quémangent aussitôt Junon et Catherine.

— Non, je pense qu'il faut d'abord s'occuper de notre douce Margot, que diriez-vous d'une soirée « Girls » les filles ?

— C'est gentil Élone, mais je pense que j'aimerais rentrer, assure contrite Margot... Alix va...

— Pas dans cet état ma chérie, tu n'y penses pas, rétorque Junon, notre réputation est en jeu.

— Oui, nous sommes certes des libertines, mais des femmes probes, et t'inquiètes pas pour Alix, je vais le prévenir si tu ne t'en sens pas capable, ajoute Catherine.

— Alors Margot, c'est dit ?

— C'est dit ! répond enfin Margot après une très longue hésitation, mais si vous saviez comme j'ai honte.

— Taratata ! s'exclame Élone, nous avons toutes, et je ne parlerai que sous la torture, de ces épisodes peu glorieux.

— Tu veux parler de la fois où toi et Junon vous avez tant picolé que...

Dans un rire, les filles se jettent sur Cathérine et la baillonnent de leurs mains unies.

— Tu vois ! Alors, go pour notre soirée « Girls » !

— Oui... et merci les filles de...

— Taratata ! s'exclame à nouveau Élone.

Elles ramassent leurs affaires et remontent dans la voiture. Eprouvant le revêtement du siège sur ses fesses, Margot réalise au bout d'un instant qu'elle n'a pas remis son slip, puis se remémorant son geste, avec hésitation demande :

— Euh ! Les filles, qui a récupéré mon string ?

Silence, Margot s'inquiète puis, sous l'euphorie de ses amies qui se trémoussent, elle se détend et découvre au creux de leur main un pan de son sous-vêtement parfaitement découpé, extirpé qui de son soutien-gorge, qui de sa poche.

— Nous ne faisons jamais de compétition, assure Junon. C'est un pacte que nous avons signé entre nous.

— Nous devons t'avouer Margot, que toutes trois avons envie de jouer avec toi, assure Élone en un doux sourire.

— Mais ce n'était qu'un jeu et rien ne t'oblige à payer le prix des mots prononcés, la rassure Catherine. Nous ne sommes ni en manque, ni des ogresses, ajoute-t-elle en une grimace.

Elles se mettent à rire et à plaisanter. Junon s'arrête devant la porte d'un garage d'une maison de ville et aussitôt Élone actionne le bouton d'une télécommande et Junon entre.

— Nous serons seules, Gatien a un trio ce soir, alors Margot, bienvenue chez moi.

— Merci, mais... s'inquiète Margot en comprenant les mots d'Élone.

— Élone et Gatien jouent souvent seuls, c'est leur façon de vivre leur libertinage, assure Junon, Jupiter et moi c'est toujours ensemble c'est notre choix.

— Moi c'est le célibat qui me va, ainsi je peux jouer seule sans soucis, ma main en est témoin, ajoute Catherine en un trait d'esprit qui les faire rire.

— Voilà qui est dit, mais j'aimerais tout de même récupérer mon string la taquine spontanément Margot.

— Pourquoi faire, puisqu'on rêve que tu l'enlèves, réplique Élone amusée sentant l'esprit joueur de Margot revenir.

— Ok ! Alors je ne quitterais pas l'endroit tant que je n'aurais pas les vôtres, assure sérieuse Margot.

Sentant le jeu reprendre, elles dévisagent Margot et frivoles, minaudent. Puis d'un accord silencieux, elles obtempèrent. Élone se trémousse sur son siège et extirpe de sa jupe droite un string blanc et le tend à Margot, tandis que dans un bruit métallique Catherine dézippe de haut en bas, son pantalon de cuir noir, ôte et lui tend un micro slip mauve, enfin comme pour faire la jeune fille, dans une fausse pudeur, Junon soulève sa robe et fait glisser insolente le tissu bleu sur ses mollets et d'un geste le présente à Margot. Celle si riant aux larmes sous les mimiques de ses amies, se saisit de tous et les passe un à un et sortant de la voiture annonce.

— Voilà maintenant, il n'y a plus de compétition et toutes trois avaient une bonne raison de vouloir me l'enlever.

Sans attendre leur réponse, Margot franchit la porte qui même à l'intérieur de la maison.

— Les filles, je crois que nous venons de trouver notre maîtresse des plaisirs, annonce Éloue.

— Oui j'ai hâte d'apprendre à jouer à ses jeux, ajoute Junon convaincue.

— Margot la ravaudeuse est vraiment née et je crois que nous l'aimons toutes, assure Catherine devant le hochement de tête de ses amies.

Margot rentre au petit matin déposée par Catherine, surprenant Alix au lit.

Chippant son pc, elle introduit la clé usb remise par Élon et anxieuse le réveille d'un baiser et lui fait découvrir fièrement ses photos. Lentement les clichés s'enchainent, narrent en historien muet les heures du jeu osé, vécu, proposé.

Intarissable la voix off de Margot lui raconte cette fameuse soirée Girls.

Prouvant sa complicité, Alix la complimente sur sa coiffure d'un geste amoureux, il y recré l'harmonie. Puis lentement, il ôte le tissu ceignant ses hanches, déboutonne et fait glisser le voile trahissant l'absence de sous vêtement de sa femme.

Amusée Margot se laisse faire quant il la couche sur le lit, sourit au yeux pétillant de malice découvrant la dernière fantasie de Junon, ce petit coeur taillé avec science dans la frondaison brune de son pubis. Sous la langue d'Alix rendant hommage à cette oeuvre, elle laisse revenir en flot les images.



— Je ne sais plus comment à commencer ce jeu. Seule reste la douceur de ce ballet à six mains et trois bouches, où, une à une, elles sont venues se poser sur la pulpe de mes lèvres, la chair de mon corps, de mes nymphes en un baiser d'étreinte, moi qui n'est que l'objet de mon désir. Un centre étrange qui dérive, s'accroche aux lueurs de leurs yeux rieurs, aux caprices mutins de leur seins, de leurs mains qui frôlent, prennent avec douceur. Un jeu dont j' apprend les règles en jouant dans la répétition sur leur corps s'offrant avec patience, goûtant moi-même la

saveur de leur peau, de leur six lèvres, s'avoue Margot l'esprit partager entre les souvenirs qu'elle narre et les tourments de l'instant, et tout comme cet instant avec toi j'aime éructe Margot en jouissant brutalement sous la langue d'Alix.

Elle s'écroule fourbue dans les bras d'Alix qui la recueille et la berce.

— Tu m'en veux ? demande Margot dans un frisson de culpabilité.

— T'en vouloir de quoi, d'être libertine, où pour tes nouvelles coiffures.

— T'es... T'es c... et zut, t'es incorrigible et moi une dévergondée.

— Et alors ?

— Alors j'aime et je t'aime, assure Margot rebelle.

— Je suis fière de la femme que tu es.

— Que je suis devenu serait plus juste.

— Non que tu es, Margot qu'elle soit ravaudeuse ou pas elle est la même et je mesure la chance que j'ai de vivre avec une telle femme, je t'aime et j'aime ce nouveaux look de partout, déclare en riant Alix avant de l'embrasser.

La journée s'avance et enthousiasmes ils travaillent complémentaires comme à leur habitude. Margot dans un élan de créativité, en fin de journée, profitant qu'Alix soit parti expédier les ouvrages commandés par leurs clients, écrit ses aventures sur son blog, prend sa douche et prépare le dîner.

Au retour d'Alix, ressentant la fatigue, ils dînent tôt et se couchent et font l'amour.

— Et si... commence hésitante Margot dans la peine ombre la tête niché sur le torse d'Alix , si je voulais vivre...

— Un trio, annonce en souriant Alix.

— Heu ! Oui, tu sais hier avec les filles, j'ai aimé, mais tu m'a manqué et j'ai pas arrêté d'y penser... Tu savais que Gatien faisait des trios en solitaire ? lui demande en cafouillant sous ses pensées Margot.

— Élone et Gatien jouent souvent seul, c'est leur choix et avant que tu ne me pose la question, oui j'ai joué avec eux et non je ne souhaite pas que nous faisons ainsi.

— Ha !

— Ne fais pas grise mine, la taquine Alix, tu voulais jouer en solitaire ? lui demande simplement Alix.

— Non, assure sincère Margot, effrayée par cette perspective, plus jamais sans toi.

— Alors là c'est à moi de l'organiser ce trio, j'aime cet instant et je veux...

— Tu n'es pas jaloux, s'alarme Margot, résumant ses craintes, étonnée de la simplicité du ton de son homme.

— Tu me fais confiance ? demande Alix en un sourire complice.

— Oui, répond Margot en le couvrant de baiser, cédant à l'enthousiasme d'Alix.

— Tu as sommeil ?

— Non plus vraiment, assure Margot en le dévisageant.

— Alors vient on va trouver le prétendant le plus probable.

— Je pensais qu'on prendrait sur nos connaissances, s'étonnes Margot, troublée.

— Fais moi confiance mon amour.

Ils sont parti, après s'être douchés et habillés, ont remontés le boulevard et Alix a frappé a la porte d'un

club privé et sous l'acueil de la tenancière ravie, ils se sont engouffré à l'intérieur.

Anxieuse, Margot dévisage Alix.

Est-il comme...

Margot n'a pas le temps de s'apesentir sur cette pensée, comme s'il avait deviné ses appréhensions, il l'embrasse et la guide vers le bar.

— Non mon amour, je ne suis pas comme, lui assure Alix à l'oreille, en la prenant par la taille pour l'inviter au bar. Fais moi confiance simplement.

Margot essaye de se détendre, accepte de déposer son vestiaire et dans la tenue qu'Alix lui a choisit, elle s'installe au bar.

— Hé ! Y'a du mâle ce soir, du 24 cm d'ébène si ça vous tente, mais bon pourquoi en avoir autant pour en laisser les 3/4 dehors.

Margot incrédule regarde la serveuse s'afférer tout en plaisantant avec les clients, puis hélé une jeune femme et venir vers eux féline.

— les z'amours comment va la vie ? leur demande t-elle en arrivant à la hauteur, Alors Alix voilà donc la merveille dont tout le monde parle, je suis jalouse sais-tu d'être la dernière à qui tu la présente. Je suis Domino, je joues des deux côtés, assure-t-elle en riant, avant que de déposer un baiser sur les lèvres de Margot avec une extrême douceur.

— Voilà pourquoi, tu es la dernière, t'es incorrigible Domino, assure Alix en l'embrassant, je ne voulais pas effrayer Margot.

— Dis tout de suite que je suis une harpie ! Champagne les z'amours c'est moi qui régale.

Elle passe commande et sans leur laisser de répit reprend.

— Margot tu es magnifique, Junon et Jupiter sont passé la semaine dernière et m'ont annoncé la merveilleuse nouvelle, qu'une beauté a ravi le coeur de notre bel Alix.

En une fraction de seconde, Margot veut griffer cette trop belle chinoise volubile, mais dans les yeux brun de celle-ci, elle lit tellement de douceur que toute vélocité s'évapore dans un sourire et un merci pour le compliment qu'elle retourne. Le champagne arrive et jouant le jeu en

habituer de la maison Alix va chercher des amuses
gueulle au buffet.

— Enfin seule, assure en riant Domino, t'inquiètes
Margot je ne suis pas jalouse, c'est merveilleux pour vous
deux.

— Je ne suis pas jalouse, je découvre ce monde c'est tout
assure Margot timide.

— Je sais, on fait parti du même cercle, je n'ai pas pu
venir au déjeuner champêtre, mais les filles m'ont
racontées et j'ai lu tes textes c'est magnifique, t'as
vraiment du talent Margot la ravaudeuse, d'ailleurs si le
coeur t'en dit on peut jouer ensemble quand tu veux,
ajoute-t-elle en l'embrassant.



Sous la surprise, Margot reste inerte, mais dans la joie qu'exprime ce baiser, elle se laisse gagner par le jeu et reprenant de la constance, répond sincère aux lèvres qui se pressent sur les siennes et à la langue qui danse avec la sienne. Elles se séparent au retour d'Alix et Margot garde en bouche le goût mentolé de cette libertine fumeuse.

— Voilà pourquoi j'ai tardé à te la présenter, assure Alix, tu es ma plus grande concurrente.

— Charmeur va ! mais je craque pour Margot c'est pas ma faute, répond Domino ingénue. Elle est trop belle et bourrée de talent, je lui disais justement, oui sans mots assure-t-elle faussement agacée par les yeux moqueurs d'Alix, que j'ai adorée ses écrits.

— je vois, oui en effet.

— Je suis consentante mon amour, ajoute Margot en riant se rangeant sous la bannière de Domino.

— Serviteur Mesdames !

— Et des plus grand, alors trio ce soir ?

— Oui et mon premier, répond naturelle Margot.

— Alors c'est un moment précieux, cet instant dois être le tiens et un ballet à quatre mains c'est magique tu verras. Bon les z'amours fini la bagatelle, faut que je retourne faire tourner ma boîte, je vous laisse, profite de mon club ma douce, tu as le plus grand des libertins à tes côtés et si y a besoin je suis là.

Domino fini sa coupe d'un trait et d'un baiser lancé à leur rencontre va remplacer sa serveuse.

— Elle arrête jamais...

— De parler, si mon amour, quand on l'embrasse, assure
charmeur Alix. Tu veux danser ?

— Oui.

Détendue, rassurée, Margot au bras de son homme
dépasse le bar et impulsive monte sur un podium proche
et sous le musique se met à danser féline, aguichant Alix.



Elle danse emporté par la fête qui s'annonce, deux femmes se joignent à elle sur les podiums proches et ensemble, elles dansent, sur le tempo des "Brigittes et de leur interprétation de Ma Benz" se jouent isolantes des hommes facinés par les ondulations de leur corps qu'elles accentuent volontairement en mimant les paroles avant que de séparer en des rires complices. Margot rient

encore de sont audace et Alix sublimé rejoigne un petit groupe qui les invite. Ils dissertent sur cette soirée et l'endroit que certains découvrent, laissant aux habitués leur narrer quelques souvenirs mémorables. Dans ce tumulte joyeux, deux hommes s'approchent de Margot. Un à un ils lui présente leurs hommages et durant la conversation aux abords badins, ils tentent de la séduire. Margot s'amuse et dans une oeillette complice demande son accord à Alix, qui lui répond d'un sourire.

Discrètement, elle hôte l'une des mains qui viennent de se poser sur le tissu de sa robe à hauteur de ses genoux et celle-ci dans un "bonne soirée", prend congé avec son propriétaire. Commence alors, un autre jeu de séduction, prenant la main de l'homme et d'Alix, ils se mettent à l'écart et acceptent le verre que leur offre l'homme.

— Il te plaît, demande Margot à Alix, profitant de l'absence de son choix.

— Faut voir, l'essentiel c'est qu'il te plaise à toi, nous n'avons plus qu'à connaître ses intentions de jeu et si il est versé dans l'art du trio, répond Alix en souriant pour

rassuré Margot, qui malgré son audace, éprouve de l'appréhension refléter dans son regard.

L'homme reveint et dans la semi intimité d'une alcôve, ils discutent de leur vision du jeu et peu à peu se séduisent.



— J'aimerais me repoudrer le nez, assure Margot entre

deux gorgées de champagne, employant le code voulant dire oui entre elle et Alix.

— Veux-tu qu'on accompagnent, répond positivement Alix, l'assurant ainsi de son accord.

— Pas tout de suite, je veux finir mon verre, assure Margot ravie, avant que de prendre la main de l'homme et de la placer sur la peau nue de sa cuisse en invite.

Ils conversent joyeux, Margot laissant ses hommes la charmée, l'excitée par de doux frôlements de sa peau nue, des mots d'esprit, des alusions discrètes.

Domino met fin à l'instant en annonçant la fermeture. Alix au plus grand plaisir de Margot, invite Simon en échangeant leur numéro de portable.

D'un baiser, Margot et Alix prennent congés de Domino, qui discrètement glisse à l'oreille de Margot.

— Tu as fait un choix excellent, j'ai jouée avec Simon et il est d'une classe folle, tu nous raconteras.

— Promis assure Margot en la quittant.

Ils sortent et Simon les raccompagne avant de prendre congés jusqu'à demain soir.

Dans la nuit qui s'étire, après avoir fait longuement fait l'amour, blotti l'un contre l'autre, ils organisent avec sérieux la soirée proche. Margot au travers des questions d'Alix, l'observant dans son sérieux, son écoute, prend conscience du jeu qu'ils veulent vivre et surtout de ces propres motivations du choix de Simon, qu'elle exprime si librement que cela l'étonne. Ils discutent jusqu'à ce que le sommeil les emporte.

Margot s'endort en laissant les mots de son homme et de ses amis libertin(e)s sur les valeurs du couple et les notions de jeu prendre un sens.

Elle sait qu'elle peut jouer autant qu'elle le désire tant qu'elle aura conscience de l'autre autant que d'elle-même. Que le matin devant son miroir, c'est elle qu'elle aura trompée et personne d'autre si elle n'y retrouve pas le reflet de son âme.

Dans le creuset de son esprit somnolent, elle comprend le sens du mot libertine cette particule gagnée au combat de son existence, champ de bataille sans ennemi, où les armes sont mains et cœur épris pour faire de l'adversaire une soeur, celle qu'on se doit à soi. Libertinus, esclave affranchit des chaînes des us, être de corps et d'esprit

enfin unis, qui volontaire sous cette unicité s'est de nouveau enchaîné. Fers moins lourd à porter en cette chiourme zélée qui revendique ses volontés d'aimer. Aimer l'indivisibilité de l'être qu'elle est, qui donne, mais ne se rend jamais. Aimer ce pluriel pour sa beauté, aimer ce singulier unique écho de son existence avec lequel elle bâtit.

Les sonneries de plusieurs textos les éveils. Devançant Margot, Alix regard l'écran et sourit, puis ravit les lui fait lire.

Remarquant l'heure Margot s'affole, remisant définitivement la question de son acceptation pour ce soir.

Sans quitter le regard plaisant de son homme, joueuse, rédige à geste mécanique les réponses puis d'une tape sur les fesses l'invite à fermer le magasin pour la journée et à passer sous la douche.

Avertis par Domino ils passent joyeux, aimant, déposer qui le dîner, le vin, la tenue.

Émue, Margot devant sa tasse de thé, accepte les cadeaux de ses amis mobilisés pour eux. Avec pudeur, non sans

quelques conseils sur la remise en température, le chambrage, le boutonnage, ils prennent rapidement congés.

Margot et Alix unis, répondent au texto de Simon en lui confirmant l'heure du rendez-vous. Puis ils s'affairent riant transformant le dernier cadeau d'Alix, l'espace dédié à Margot en boudoir pour Margot la ravaudeuse. Suivant scupuleusement les conseils, ils dressent dans un coin de la pièce un petit buffet, ajoutent des jeux de lumière et un lecteur cd pour l'ambiance, puis filent ensemble sous la douche, avant que de revêtir leur tenue.

— Tu ressens toujours la même excitation avant un jeu, demande curieuse Margot en leur servant un verre de vin.

— T'es nerveuse ?

— Un peu oui, assure Margot en tirant sur la cigarette qu'Alix vient de lui allumer.

— Tu ne vivra que ce que tu voudra vivre et rien de plus, lui assure Alix.

— Euh ! Oui mais t'es pas jaloux ?

Alix n'a pas le temps de lui répondre, que la sonnette retentit. Guetant ses volontées dans le regard de Margot,

en souriant Alix va ouvrir et accueil Simon tandis que Margot, essaie de cacher sa nervosité. Simon entre portant une bouteille de champagne et des fleurs suivi d'Alix.

— Je me suis permis dit-il avec tact en lui offrant un bouquet de Camélia, juste pour vous dire ma chère l'estime, l'admiration que j'ai pour la femme de lettres et pour vous Margot la joie d'être reçu chez-vous. Charmée, oubliant sa timidité, Margot devise avec Simon et Alix un moment sur les auteurs avant de leur offrir un verre de champagne.



Les heures s'enchaînent sans aucune forme d'impatience de la part des hommes. Dans les bulles de champagne l'atmosphère devient légère comme la tête de Margot qui sous la musique les invites à danser entre deux bouchées piquorées au buffet. Par jeu, Margot défait les cravattes, ouvre les chemises de ses partenaire de danse, puis en un

murmure se glissant entre eux, les avisent qu'elle va se repoudre le nez, augurant son envie de jouer.



Elle passe dans la salle de bain et revêt la tenue que les filles lui ont offerte et discrètement, elle regagne son bureau. Elle reste à épier Alix et Simon qui tout naturellement devisent nus devant le lit rond qu'ils ont installé durant son absence.

Elle éprouve une sorte de jalousie devant cette complicité courtoise qui règne entre ses hommes et impulsive sous une pensée.

Tu as deux hommes nus pour toi, tu vas pas te dégonfler ma vieille.

Elle entre, captant immédiatement l'attention des hommes elle se place entre eux saisissant une à une leur coupe de champagne les boit d'un trait dans un instant de séduction voulut qui les subjugue. Puis en riant, elle s'installe sur les genoux de Simon et reste ainsi à attendre l'audace de leur désir qu'elle fait naître. Son esprit exalté sans qu'elle ne puisse le réprimer, écrit mentalement l'histoire de cet instant qui se pose.

*Il y a l'autre dont on ne sait que faire et que l'on a invité...
Esprits en coquinés ils sont heureux qu'il soit là, puisqu'ils
l'ont choisi, Lui dont ils ne savent s'il pourra s'accorder à la
partition, mais dont ils espèrent tant.*



— Merci de votre invitation Margot, lui déclare dans une étrange cérémonie, Simon. avant que d'une douceur extrême, il vienne déposer un baiser sur ses lèvres.

Margot ferme les yeux, sous les caresses, baisers qui la sacre et les murmures d'Alix et de Simon, lui assurant que d'un geste à tout moment, elle peut arrêter, elle se



laisse bercer, par les mains de ses hommes qui la dévête
lentement.

À bout de souffle, en string et bas, Margot se laisse
guider et s'assoit sur le lit.



Le féminin est au centre comme il se doit, nerveux et pourtant alangui par le désir naissant sous les regards concupiscents du masculin qui l'entoure, l'encerle, l'enveloppe.

les premiers baisers s'envolent d'une bouche à l'autre.

La bouche de Simon quitte les douces lèvres de Margot riches de promesses et se pose sur son sein à l'aréole teintée d'un rouge framboise léger, en titille, en agace le tétin comme pour en diluer gourmande le pigment en glacis. Dans l'excitation qui lentement empoisse ses lèvres qui cherchent et prennent celle d'Alix, son corps de femme ondule. Mouvement du bassin provoqué par les mains d'Alix lui caressant avec sa science son sein, qui invite inconscient Simon à la témérité et lentement, elle sent le souffle de celui-ci courir sur son ventre en de petits bonds de ses lèvres sur sa peau vivrante. Les yeux clos, sous le plaisir ressentit, Margot accentue son ondulation, invitant une main à s'hasarder entre ses cuisses.

Là sous le voile de son string, dans sa moiteur féminine qui imprègne le tissu, elle attend la douce violence digitale qui sauvageonne osera l'explorer en premier. Moment de vérité qui va démontrer si l'hôte sait céder la place à ce banquet féminin et si l'invité sait prendre ce que cette femme lui offre.

Sous le regard amusé d'Alix et les feulements aériens de Margot marquant leur approbation, timide, le doigt inconnu de Simon glisse sur le tissu, éprouve la longue

ironie verticale et la laisse imprimer sa silhouette tentatrice en de douces auréoles claires comme sillon en terre. Vas et vient répétés qui parfois en une forte pression sur le tissus essayent de découvrir pour la forcer l'entrée du temple de cette féminité au gardien à demi éveillé par ses escarmouches quêtant le début du combat. Yeux clos sous le plaisir, Margot sent les mains de Simon faire lentement glisser ses bas puis le rempart de son string. Enfin...

Joueuse, Margot pose sa main sur son sexe, le dissimule encore pour ralentir la fougue de son invité qui alarmé a suspendu tout geste.



Lover contre Alix, elle ôte sa main et s'offre cuisses
largements ouvertes à cette main qui la frôle, glisse sous
la soie de sa peau nue, brosse se petit coeur en frivolité
qui comme une invite indique le chemin et fouille en elle
de son majeur un bref instant comme pour se venger de
cette attente et s'humidifier, afin d'aller affronter avec

sagesse cette rotondité, encore niché dans les plis de ses nymphes.



Alix observe, les mains caressantes de Simon guider en de douce impulsions Margot. D'un regard, elle semble vouloir lui demander la permission et il lui sourit, éprouvant par mimétisme, la vague de jouissance que la

bouche de Simon plaquer sur la vulve convoitée fait naître emportant Margot qui les griffe sous la jouissance. Comme toujours l'instant vient et Alix le capture et le savoure en maître du trio, Il sent ses odeurs étrangères, trop musquées à son goût et qui le brouille, il entend comme une pollution sonore qui vient troubler les bruits habituels, tous ses repères qu'il connaît et lui donne l'itinéraire de la jouissance de Margot à laquelle il vient greffer la sienne. Ses respirations courtes, ses râles saugrenus, ses succions téméraires et trop accentuées. Dans sa science, il sait la pression, l'agilité, le mouvement qui donne à sa femme, du plaisir et pourtant là sous ses yeux, il l'entend et la voit jouir par un autre, jouissance brute, animale qui le trouble. Il reste interdit, aimant, sentant la douce chaleur enveloppante de Margot. Il s'isole et force son esprit à trier, recenser tout ce qui appartient à l'autre, cet invité et qui comme tel doit le rester, au risque de tout gâcher et lentement dans son vit s'éveille à la vie en ressentant le vide que laisse Margot en se mouvant.



À genoux devant ses mâles qu'elle a érigée Margot sent un étrange plaisir inductif parcourir la verge d'Alix. Ondes de chocs répétitives qui pulse de la verge de Simon qu'elle mastube lentement de sa main. Margot leur sourit, capte la délicate image, qu'elle savoure; de ses

deux amants se tenant le bras unis par son jeu comme des frères.



Joueuse expérimentale, Margot alterne les verges dans sa bouche exprimant muette sous les coups de langue, les mordillages amoureux, les vas et viens de ses mains sur la chair roide, la peau bleuie de ses étreintes, une jouissance inconnue qui la fait mouiller sauvage à chaque

changement. Elle goûte les saveurs de ses hommes offert à ses caprices, excités par elle. Mêlé les goûtes de leur vin séminal en les faisant pénitents s'écrouler sur les genoux les unissant entre ses lèvres avant que céder sous la douleur de ses maxillaires tétanisées.

Elle sent ses cuisses mouillées et sans pudeur, force à l'abandon les deux hommes.



En douceur, elle se love contre Alix et observe Simon revêtir son habit de latex, puis sauvageonne le chevauche. D'une main guide en elle se sexe étranger et danse sur lui, éprouve avec satisfaction qu'il l'emplit à la perfection et sous les mains d'Alix lui pressant les seins, sentant le sexe de son homme contre sa cuisse, elle jouie outrageusement de cette "Queue", elle n'a pas pu retenir

les mots sauvages qui maintenant invite Simon à céder sous ses désirs, sa lassitude et obéissant, il jouit.



Lasse, Margot se dégage du corps de Simon, le remercie d'un baiser, entend le bruit singulier de l'enveloppe d'un préservatif qu'on déchire et surprise de pouvoir encore le faire sous la pénétration d'Alix qui malicieux à profiter de

sa position pour lui offrir une levrette qu'elle ne peut refuser adorant cette position, jouie.



La matinée surprend Margot, lentement elle reprend pied, chasse l'étonnement de trouver... Simon, le prénom s'imprime dans son esprit et elle sourit au souvenir, puis délicatement, elle s'évade des bras de ses hommes et

discrètement va honorer sa promesse envers les filles,
couvrant la page vierge de son blog des mots du
souvenir... elle raconte.

Epilogue.

Ils sont tous là, ébahies, passant de salle en salle pour découvrir le "Cercle d'Abigaëlle".

Sans le savoir, la rencontre cinq ans plus tôt avec Simon avait été déterminante, ce notaire faciné d'histoire avait retrouvé les héritiers et négocié et acheté pour eux l'endroit. Un parc de cinq hectares entourant non plus une vieille maison de camagne légué par la mère d'Alix, mais une maison bourgeoise proche d'un gros rouvre et d'un banc de pierre, devenue habitation de Margot et Alix et siège officiel des éditions et librairie "Rendez-vous" et en secret le "Cercle d'Abigaëlle", où tous ont contribué en versant les sommes nécessaires en héritage.

En accord avec les statuts Margot était élue pour cinq ans "Maîtresse des plaisirs" et se devait à ce titre d'organiser les fêtes du cercle et surtout l'entretien et la location des salles et du petit pavillon de chasse en fond de parc sous l'entité fiscale du "Clos d'Abigaëlle", garantissant ainsi un revenu pour les frais de gestion. L'agenda se remplissait à vu d'oeil tant pour les libertins que les non libertins, grâce aux informations diffusées par les filles qui s'étaient octroyées le titre d'attachée de presse diffusant

l'information, les plaquettes, sur les forums, boutique, salon, club. Ainsi Jupiter croulait définitivement sous les buffets, Gratien dans ses heures de repos s'échinait à créer l'ordre dans le parc, tandis qu'Alix aider d'Antoine et de Simon recueillaient toutes les éditions lié de près ou de loin au monde libertin, enrichissant ainsi la bibliothèque du cercle, où le premier livre de Margot avait pris place.

La bouteille de chamagne mue par leur mains unies se balance sur son cordon de soie et se brise contre le tronc ancestral du rouvre les aspergeants rieurs de vin.

S'asseyant sur le banc de pierre, ils trinquent à cette nuit d'inauguration et de ce solstice d'été, savourent les petis fours qui voyagent de main en main, puis dans un rire complice avec les filles Margot en Maîtresse réclamant l'attention et ouvre le jeu.

Epilogue.

Ils sont tous là, ébahies, passant de salle en salle pour découvrir le "Cercle d'Abigaëlle".

Sans le savoir, la rencontre cinq ans plus tôt avec Simon avait été déterminante, ce notaire faciné d'histoire avait retrouvé les héritiers et négocié et acheté pour eux l'endroit. Un parc de cinq hectares entourant non plus une vieille maison de camagne légué par la mère d'Alix, mais une maison bourgeoise proche d'un gros rouvre et d'un banc de pierre, devenue habitation de Margot et Alix et siège officiel des éditions et librairie "Rendez-vous" et en secret le "Cercle d'Abigaëlle", où tous ont contribué en versant les sommes nécessaires en héritage.

En accord avec les status Margot était élue pour cinq ans "Maîtresse des plaisirs" et se devait à ce titre d'organiser les fêtes du cercle et surtout l'entretien et la location des salles et du petit pavillon de chasse en fond de parc sous l'entité fiscale du "Clos d'Abigaëlle", garantissant ainsi un revenu pour les frais de gestion. L'agenda se remplissait à vu d'oeil tant pour les libertins que les non libertins, grâce aux informations diffusées par les filles

qui s'étaient octroyées le titre d'attachée de presse diffusant l'information, les plaquettes, sur les forums, boutique, salon, club. Ainsi Jupiter croulait définitivement sous les buffets, Gratien dans ses heures de repos s'échinait à créer l'ordre dans le parc, tandis qu'Alix aider d'Antoine et de Simon recueillaient toutes les éditions liées de près ou de loin au monde libertin, enrichissant ainsi la bibliothèque du cercle, où le premier livre de Margot avait pris place.

La bouteille de champagne mue par leur mains unies se balance sur son cordon de soie et se brise contre le tronc ancestral du rouvre les aspergeants rieurs de vin.

S'asseyant sur le banc de pierre, ils trinquent à cette nuit d'inauguration et de ce solstice d'été, savourent les petits fours qui voyagent de main en main, puis dans un rire complice avec les filles Margot en Maîtresse réclamant l'attention et ouvre le jeu.



Un frisson parcour sa ramure et joyeux, il chante...

*Quand vient l'heure salubre, celle de bien après-midi, ils
viennent à moi.*

*Sur le banc de pierre, comme un confessionnal installé par les
anciens.*

*Moi, ce chapelin, je vois, j'entends, les pénitences, les ébats de
ses enfants mutins.*

Fin

Achévé le 15/09/2013,- Révisé le 01/11/2017.

